

Walter OZENNE

Adoän,

l'ultime Prédateur

ROMAN

Du même auteur :

Idoän, l'ultime Prédateur (Roman)

Titanic, (Roman), Corinne OZENNE Éditions

Le_Rustre, (Roman), Corinne OZENNE Éditions

H.D.M., Histoire du Monde (Nouvelle), Corinne OZENNE Éditions

De l'écriture à l'édition (guide), Corinne OZENNE Éditions

Idoän, l'ultime Prédateur

Walter OZENNE

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

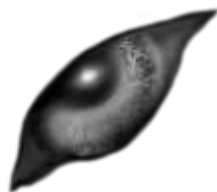
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dépôt légal 2016

© 2016, Walter OZENNE

ISBN 978-2-9537844-9-7

Idoän, l'ultime Prédateur



– Prologue –

Port Leucate, Roussillon, 14 juillet

La nuit n'était pas très claire.

Bien assez en tout cas pour qu'il voie sa victime distinctement. Il n'avait pas besoin de cette lumière naturelle pour apercevoir le collier qui entourait son cou menu ou bien encore les petits pendentifs accrochés à ses oreilles qui luisaient au faible clair de lune.

La suivre dans la rue fréquentée en ce jour de fête nationale était chose tellement aisée pour lui... Toute sa vie, il avait traqué des victimes comme celle-ci. Elle ne serait qu'un souvenir supplémentaire dans sa longue liste.

Il ne lui restait qu'à être un peu patient : le bon moment arriverait rapidement. Le feu d'artifice allait battre son plein et là, personne ne se soucierait d'une jeune fille qui crie ; quoi de plus banal pendant que la poudre illumine le ciel un jour de fête ?

Il profita de ces quelques instants où elle venait de s'immobiliser pour contempler une vitrine afin de l'observer un peu plus : elle était jeune

et fine, avec des cheveux roux qui lui rappelaient les couleurs de la forêt de son enfance en automne. Une couleur qui lui était chère : celle de son village et de cette époque d'insouciance révolue depuis longtemps. C'est pour cela qu'il l'avait choisie elle au milieu de tout ce troupeau de proies grouillantes et gesticulantes.

Il se sentait tel un requin au milieu d'un banc de poissons. Il se disait qu'il était pareil au grand blanc, chassant en solitaire et se contentant d'une prise par semaine, pas plus. Comme lui, il était en haut de la chaîne de prédation dans sa catégorie. Il en venait même à penser qu'il était digne d'avoir sa propre branche dans la classification de Cuvier...

Les mains fines de la fille à la chevelure de feu arboraient des bagues d'or qui feraient une bonne paye et qui le dédommageraient du temps perdu à attendre ; même si le plaisir primait, il fallait bien récolter de l'argent ici chez les humains pour subsister sans trop attirer l'attention.

Elle avait repris sa marche vers une destination quelconque. Les premiers coups de canon retentirent : la fête visuelle allait commencer. Les dernières minutes de calme aussi...

La demoiselle s'était arrêtée, levant la tête vers les cieux comme des centaines de ses congénères autour d'elle. Elle portait une jupe de coton plissé qui flottait à chacun petit saut qu'elle effectuait, laissant échapper sa joie à chaque claquement d'artifice.

Voilà encore une chose qu'il ne comprenait pas en ce monde : l'attrait pour des boules de feu qui explosaient. Quelle joie pouvait-il donc y avoir à regarder le ciel s'embraser ? Il n'y avait rien de naturel ou de bon là-dedans.

L'heure était venue. Il devait agir avant le bouquet final, car la lumière réfléchiée dans l'eau du port éclairerait trop les quais à son goût. En s'approchant, il put humer le doux parfum qui s'échappait d'elle. Il ferma les yeux et profita une seconde de cet instant de grâce. Il

isola toutes les autres fragrances que son odorat affûté pouvait distinguer et s'enivra de l'odeur de cette femme.

Le sang allait enfin pouvoir couler. Cela faisait déjà quelques jours qu'il patientait et il commençait à ressentir comme un effet de manque. Le manque de l'odeur métallique du liquide rouge, le manque de son contact chaud et visqueux qui lui donnait tant de force. Ce soir, enfin, ce besoin serait comblé...

Il lança son geste, frôla le tissu de la tunique de la jeune fille. Elle n'eut aucune réaction. L'acte I venait de débiter. Le spectacle pyrotechnique était à son apogée. Tout le monde avait la tête levée vers le ciel en feu. Des cris de joie fusaient ici et là, ajoutant au fond sonore ambiant. Le vrai spectacle pouvait enfin commencer.

D'un coup rapide et dosé, la pointe effilée, prolongement naturel de son membre supérieur, s'enfonça dans la carotide. Il laissa l'arme plantée afin que le sang ne jaillisse pas. Il effectua une rotation du poignet et leva légèrement le bras. L'arme s'enfonça plus en profondeur, déchirant sur son passage la membrane de l'artère. Le sang commença à s'écouler par flots violents dans tout le corps. La moitié de son torse, celle opposée à l'attaque, se paralysa d'un coup. Son visage s'affaissa, et elle devint incapable de prononcer le moindre mot. Sa vue se troubla et elle perdit presque immédiatement connaissance.

Il passa son bras gauche autour du cou de la jeune femme et posa la tête de celle-ci sur son épaule. Ainsi, ils auraient pu passer pour un couple amoureux qui profitait du spectacle.

Il la saisit par la taille, passant sa main sous la tunique afin de sentir la chaleur de la peau de sa victime, et la porta jusqu'à la ruelle qu'il avait repérée quelques minutes auparavant.

Enfin à l'abri des regards indiscrets, il saisit sa victime et la bascula par-dessus son épaule. Il put ainsi l'emmener plus aisément jusqu'au

fond de la ruelle sans laisser de traces au sol. Il la déposa avec douceur derrière une rangée de bennes à ordures. Aux odeurs qui s'échappaient de ces dernières, il conclut qu'il était à l'arrière d'un restaurant. Vu l'heure tardive, l'établissement devait être fermé et son visage s'éclaircit à l'idée qu'il ne serait pas dérangé.

Il ôta l'arme du cou de la jeune fille. Le sang ne coula presque pas ; la vie l'avait déjà quittée. Il porta la pointe à sa bouche et lécha doucement le liquide qui s'y trouvait. Plus rien ne comptait. Il était bien, les yeux fermés, le goût de ce fluide frais sur ses papilles. Il avait envie de plus, envie de s'évader vers cet état de transe que lui procurait le sang encore chaud. Il ignorait pourquoi ce liquide au goût métallique et parfois légèrement sucré lui provoquait de telles sensations, cependant il savait une chose une chose : il voulait les ressentir encore et encore.

Il replongea la pointe de son arme dans le trou et tira légèrement vers le bas pour l'agrandir. Il laissa couler le liquide qui commençait déjà à s'épaissir. Il prit beaucoup de plaisir à voir la pointe de la griffe rougir petit à petit. Encore une fois, il la porta à sa bouche et savoura ce nectar humain. Il aimait cette saveur amère et tiède qui lui tapissait la gorge.

Après avoir consommé tout ce qu'il pouvait de sa victime, il prit les bijoux pour laisser croire à un crime crapuleux et rejoignit la foule. Une fois encore, cela avait été si simple...

Il était réellement content de la décision qu'il avait prise il y a déjà des centaines de lunes. Venir ici, du côté des humains était le bon choix. La vie y était tellement plus attrayante que dans son village.

Où que l'on soit, qui que l'on soit, quoi que l'on fasse, la vie peut être très capricieuse.

Parfois heureuse à son commencement, elle peut être pourtant si désespérante à son crépuscule. Seulement, parfois aussi, elle peut juste être l'inverse.

Tous autant que nous sommes, nous restons toujours persuadés que rien ne peut nous arriver et que l'on est non seulement le seul maître du monde, mais aussi celui de sa propre destinée. Nous voulons absolument croire à cette chimère alors que tout peut s'arrêter en un instant. Telles sont la pensée universelle et la loi suprême qui régissent la vie humaine : penser que chacun a le droit au bonheur, que ce dernier est immuable et à tout jamais un acquis collectif.

Erreur d'idéalistes et constat flagrant d'impuissance...

Quelles que soient vos croyances futiles, je suis formel : la vie est emplie de défis et peut être très courte. Elle choisit pour nous et sa décision n'est pas discutable.

Enfin, cela concerne surtout la vôtre, parce que moi, je suis immortel. Tant que je resterai ici, ma vie n'aura jamais de fin. Quête ultime pour vous et injustice suprême à vos yeux : cela n'est possible que pour moi.

En réalité, je suis plus âgé que vous ne pourrez jamais l'imaginer. Mais vous ne vous en rendez pas compte, les années ne laissent aucune trace sur moi. Et surtout, vous ne savez rien de moi parce que je ne vous montre que ce dont j'ai envie. Et vis-à-vis de vous, je n'ai aucune envie, tout au plus du mépris. Nous n'avons rien en commun,

alors pourquoi partagerais-je quelque chose avec vous ? De plus, je suis parmi vous contre ma volonté.

Donc, comme je vous le disais à l'instant, la vie, cette illusion notoire, peut parfois être pleine d'embûches ou simplement splendide. Moi, je suis un privilégié : la mienne est tout cela à la fois. Cela peut paraître bizarre pour vous, les humains, que je considère les difficultés de manière positive, mais c'est ainsi d'où je viens. L'histoire nous apporte beaucoup : chaque aventure ou mésaventure guide un peu plus mon peuple lors du long chemin de son existence. Nos racines grandissent et ancrent notre peuple chaque jour un peu plus dans notre monde. Il se nourrit des épreuves de la vie pour grandir et gagner en sagesse. Vous appelez cela « l'expérience ». Cette expérience sert à cela, apprendre, et de l'expérience, à présent, j'en ai énormément !

En fait, en ce qui me concerne, la vie est carrément époustouflante. Je dois certes avouer qu'elle est très étonnante et pas du tout comme je l'avais imaginée jadis, mais... c'est la vie que les anciens m'ont donnée, alors je l'accepte telle qu'elle est, et j'essaie d'en être digne. Bien sûr, j'ai conscience que dire que mon existence est hors du commun est un peu exagéré aux yeux des simples mortels que vous êtes, mais c'est le cas. Il se trouve que je ne connais pas de mots assez précis pour décrire cela. Je ne vais même pas chercher à vous expliquer ou vous démontrer que j'ai raison, vous ne pourriez de toute façon pas comprendre. Votre esprit étriqué ne serait pas capable d'appréhender cette notion. Côté professionnel, dire à quoi ressemble ma vie n'est pas chose aisée. Mes activités quant à elles sont encore moins descriptibles facilement. Comment résumer tout cela sans entrer dans des explications longues, compliquées et ennuyeuses ? Nocturnes, mortelles, mouvementées et sanglantes ! Voilà, ce sont les termes qui les résument le mieux.

Et, comme vous regretteriez d'en savoir plus, je vais vous en dispenser. C'est mieux ainsi, vous pouvez me croire.

À dire vrai, je ne suis pas un homme comme tous les autres ; ou plutôt si, au contraire. Enfin, c'est ce que j'essaie de vous faire croire. J'y parviens même assez bien d'ailleurs. Et puis, il est plus facile pour tous ceux qui me côtoient de l'imaginer. Ça les rassure. Parfois, le virtuel est plus accueillant que la vie réelle et ses vérités...

Dans votre réalité et dans votre langage, moi, je suis différent. Vraiment différent ! Mais pas dans le sens où vous l'entendez habituellement ; je ne suis ni handicapé physiquement, ni décalé intellectuellement, loin de là. Cette éventualité aurait été beaucoup plus acceptable pour vous ; moins dangereuse en tout cas. D'aspect, je suis comme vous. Le même type de peau, de silhouette, la même voix. Mais à l'intérieur, je suis différent. Tellement divergent à vrai dire que la vision de la vérité vous ferait horriblement peur.

Je vais être franc et direct, je vous dois au moins ça : je suis un prédateur.

Je l'avais dit depuis le début, je suis dissemblable, vraiment très différent de vous. Pour faire simple, la chose connue dont je me rapproche le plus dans votre monde, c'est le loup. C'est ça, oui : à vos yeux, je suis un loup, ce chasseur implacable, à la différence près que moi, à son inverse, je suis un solitaire. Cependant, dans mon univers, cet animal serait plutôt considéré comme une proie. Tout compte fait, c'est ce qu'il est : une proie parmi tant d'autres. Juste un peu plus combative et respectable que les autres, sans plus.

Pour faire simple, je déteste devoir vous expliquer qui je suis. Sinon, vous devez juste savoir que sorcières et consorts ressemblent plus à des nonnes qu'à autre chose dans l'univers d'où je viens. Ici, elles sont craintes. Chez nous, à la vérité, ce sont elles qui nous évitent comme la peste, comme on dit chez vous. Le simple fait de prononcer notre nom leur glace le sang. Mais ce n'est pas le problème, nous avons appris à vivre chacun de notre côté. Nous veillons juste à ne

pas nous rencontrer trop souvent. Et, lorsque par erreur cela arrive, nous nous tournons le dos rapidement afin d'éviter tout affrontement qui pourrait vite dégénérer et qui serait préjudiciable pour nos deux peuples ; il faut éviter de rompre l'équilibre des choses. Nous restons chacun sur notre territoire, en essayant, par conséquent, de nous croiser le moins possible.

Donc voilà, dans la vie, je suis un chasseur. C'est ma raison d'être, ce que je suis intérieurement, au plus profond de moi-même, et ce depuis la nuit des temps. Toute ma vie durant, j'ai chassé. C'est l'essence même de mon existence. J'ai été entraîné à cela depuis ma naissance et j'en maîtrise à présent parfaitement tous les aspects...

Mais c'est aussi mon job de ce côté-ci de la barrière, mon métier parmi vous : je traque ceux qui vous dérangent. Chasseur d'êtres pervertis par votre société. Chasseur de ceux qui ont perdu leur âme, de celles qui errent sans but et hantent vos journées. Vos journées... Parce que les nuits... Ce serait plutôt moi qui les hante ! La nuit est ma période préférée : c'est le moment où je peux mettre en pratique tous mes talents sans que vous vous en rendiez compte. L'heure du prédateur. Mon heure !

En réalité, je ne fais que votre sale travail. Oui, je suis un prédateur et je l'assume, j'en suis fier, même. Je ne risque absolument rien à vous l'avouer, parce que vous ne découvrirez jamais qui je suis. Et même si, par le plus pur des hasards ou par mégarde, cela devait arriver un jour, vous n'auriez pas le loisir de le raconter à qui que ce soit. Certains de vos congénères en ont, malheureusement pour eux, fait l'amère et ultime expérience. Quel que soit le monde, on ne ressort jamais entier d'une confrontation en face-à-face avec un prédateur.

Pour dire vrai, je suis surtout votre éboueur : je vous débarrasse de tous ceux qui vous gênent et que vous voulez voir disparaître. J'enlève les épines que vous avez mises vous-mêmes sous vos pieds, celles que votre société pervertie produit au quotidien. Vous avez un

don extraordinaire et incomparable à produire des « déchets » dont vous ne savez pas vous débarrasser. Je ne serai pas toujours là pour réguler la population grandissante de ces « déchets ». Votre monde court à sa perte et cela à cause de vous. Plus je partage votre existence et plus j'ai du mal à comprendre votre peuple : à la fois tellement évolué et pourtant si autodestructeur.

Alors je reste là, tapi dans l'ombre, à guetter vos désirs inavouables et à les réaliser. La réalité est banale : je réveille le meurtrier qui est en vous. J'accomplis ce que vous rêvez de faire. À la différence de vous, moi j'ai le cran d'aller au bout des choses, j'ai la force d'exécuter vos fantasmes morbides. Mais j'ai une éthique : je ne débarrasse votre monde que de ses cloportes, vos cloportes. Tous ceux que vous avez créés et dont vous ne savez que faire. Bien sûr, parfois il y a des erreurs, des dérapages malencontreux : dommage collatéral, vous nommez cela. Ne vous en faites pas, je m'accommode très bien de ces petits écarts. Un prédateur n'a pas de remords, jamais. Les remords sont une preuve de faiblesse et depuis fort longtemps je ne sais plus ce que signifie ce mot. Je ne peux tout simplement pas me le permettre.

Alors, appelez-moi comme vous voudrez : monstre, diable, meurtrier ou psychopathe. Il faut bien avouer que, dans votre monde, je suis tout cela à la fois et tellement plus encore. Je suis tout ce que vous voulez que je sois. Mais en vérité, la réalité est plus simple que cela : je suis juste un prédateur, comme je vous l'ai déjà dit, et probablement, par la même occasion, votre pire cauchemar. À vos yeux, je serais même *le* prédateur ultime.

Mais je n'ai pas toujours été ainsi. Pire même, je ne l'ai pas voulu. Je le subis, tout comme vous subissez actuellement ma présence.

Mon histoire remonte à la nuit des temps. L'échelle de votre monde ne permet pas d'exprimer aisément l'âge que j'ai réellement.

Je ne suis pas d'ici, mais ça, vous vous en doutiez déjà. Moi, je suis un banni. Dans mon monde, j'ai un passé peu élogieux. Mes actions

me valent d'être ici aujourd'hui. C'est ma peine, ma sentence. Votre monde est ma punition !

Cette histoire est ancienne, très ancienne. Elle remonte à mon enfance. Une époque où je n'étais encore qu'un jeune novice. Je n'avais pas encore été introduit dans le cercle des initiés. J'étais impatient de grandir, comme tous les jeunes de la tribu ; comme tous les enfants de tous les mondes. Mais moi, mon impatience, je ne savais pas la gérer, en ce temps-là. J'ai bien changé depuis. Alors, à l'époque, j'ai commis l'irréparable : j'ai pénétré dans l'antre du consul. Les autres novices m'avaient conjuré de ne pas le faire. Hermidœ, ma promise, m'avait supplié. Elle avait pesé de tout son poids pour tenter de me dissuader. Mais rien n'avait pu me retenir, j'y étais allé tout de même, faisant ainsi basculer ma vie et, par ricochet, celle de ma famille. Cette action déplacée et inconvenante m'a fait entrer dans votre monde... et en même temps, dans l'éternité.

Village Corëñoï, saison des complaisances, cycle 2251, 1^{re} lune

J'avais pénétré dans l'antre du consul, le lieu de réunion des anciens. Mes camarades novices avaient tout fait pour m'en empêcher. Hermidöe avait même envoyé Pituän, son grand frère, pour me bloquer l'entrée. Mais rien n'y avait fait. J'étais plus fort que lui et j'avais réussi à l'écartier de ma route et n'en faire qu'à ma tête : je m'étais faulfilé dans la faille qui avait été ouverte lors d'un léger glissement de terrain qui s'était produit il y a plusieurs cycles déjà. Il suffisait de suivre l'ouverture sur quelques mètres pour déboucher directement au cœur du complexe.

J'étais maintenant tapi dans un coin, derrière les larges piliers de roche qui soutenaient la coupole de verre poli. Au loin, au travers des parois transparentes qui entouraient l'antre, on pouvait apercevoir les collines environnant le village. L'antre était en parfaite harmonie avec la nature. Il avait été construit de la sorte pour que toutes les décisions qui y étaient prises soient en accord avec elle. La nature était notre guide, nous devions la respecter et, surtout, ne rien faire qui puisse perturber l'équilibre des choses.

Les anciens étaient là autour du Cercle de Jade, le cercle des ancêtres. Cette pièce était interdite aux novices comme moi. Je savais que transgresser cette règle était la pire des choses à faire. Les novices ne pouvaient pénétrer ici qu'au moment de leur intronisation, le jour du grand passage.

Ce jour, mon jour, approchait.

Mon nom avait enfin été cité. Je faisais partie des novices qui allaient entrer dans le monde sans limites des initiés. C'était aussi le temps de quitter la maison de ses géniteurs.

Cette cérémonie était attendue de tous. Elle représentait notre raison d'être. Tous les jeunes du peuple des Métoäs espéraient ce jour plus que tout au monde. C'était pour nous la promesse d'une liberté totale : celle de pouvoir aller et venir dans tous les mondes parallèles au nôtre à notre guise.

La journée était belle. La saison des complaisances battait son plein. Cette saison était ma préférée : c'était celle où je pouvais partir avec Hermidöe sans demander l'autorisation à son père. La saison tenait son nom de cette liberté qu'elle permettait d'avoir entre novices. Une liberté dont nous profitions pleinement.

Nous avons été donnés l'un à l'autre comme le sont tous les novices de notre peuple : Idoän à Hermidöe et Hermidöe à Idoän. Nous étions IHHI, cela serait notre dénomination officielle lorsque nous aurions été tous deux initiés, ce que vous appelez le nom de famille. Nous étions désignés pour vivre notre vie d'initiés ensemble depuis un cycle déjà. Cette désignation n'avait rien de forcé : les anciens observaient les novices lors de leurs premiers cycles de vie, dans leurs relations quotidiennes, et déterminaient ensuite quel ensemble serait le plus bénéfique pour le village. Moi, j'étais comblé par leur choix, je n'aurais pas choisi autre compagne pour vivre. Hermidöe était comme mon double, une femelle discrète, robuste et au pelage si agréable. Longtemps j'avais rêvé qu'elle soit ma donnée, aujourd'hui je vivais ce rêve. Bientôt, nous aurions notre toit à nous et nous pourrions vivre comme un vrai couple dans le village, pas uniquement au travers de rencontres à l'extérieur au milieu des autres habitants et seulement sous réserve d'acceptation de nos parents. Ils bâtiraient bientôt une habitation pour nous. Charge ensuite à nous de l'entretenir et de l'agrandir au gré des besoins de notre nouvelle famille. Et plus tard, quand l'heure serait venue, nous ferions de même pour

notre descendance. C'est comme cela que cela se passait ici : aucun des nouveaux initiés ne se retrouvait dehors.

D'où je viens, nous avons cinq saisons dans chaque cycle. Un équivalent de votre calendrier et son année, mais en beaucoup plus logique, en véritable rapport avec la nature et avec notre vie.

Celle des complaisances donc, dédiée au rapprochement des novices qui avaient été donnés l'un à l'autre. Elle permet aux jeunes de se découvrir. Cette saison est le moment privilégié pour apprendre à connaître sa donnée. Elle est le prélude à la vie que l'on mènera ensemble après notre initiation.

Nous avons, pour la première fois, énormément de liberté lors de cette saison-là. Avec Hermidöe, nous en profitons autant que possible. Nos longues promenades dans les clairières jouxtant le village étaient toujours pour moi un moment de plaisir intense. Avec cette saison démarrait un nouveau cycle.

Suit la saison des anciens, celle où les initiés ont le droit de procréer. Cette saison est attendue par beaucoup d'initiés qui vivent ensemble depuis plusieurs cycles : c'est le moment où l'on peut assurer la descendance de sa famille. Ce moment est aussi important pour la survie de notre espèce. La procréation est un élément capital pour mon peuple. Les femelles de mon espèce ont des difficultés à mettre au monde les jeunes Métoäs. Chaque naissance réussie est une victoire pour le village, un sursis pour mon espèce. Nous devons respecter cette saison car c'est pour nous le seul moyen de garantir des naissances dans de bonnes conditions. Tout cela est lié au temps de gestation de nos femelles et aux conditions climatiques favorables dans cette partie du cycle pour les mises bas.

Vient ensuite la saison des pleurs, celle où les naissances et les morts sont fréquentes. Cette période est source de joie, mais aussi de quelques inquiétudes parfois sur notre capacité à nourrir tout le village : la population peut augmenter temporairement de manière assez

conséquente. Ici, pour chaque novice qui vient au monde, un ancien s'éteint, c'est l'ordre des choses : une vie en chasse une autre, même s'il y a un léger décalage dans le temps. La joie laisse alors la place à la tristesse et au recueillement. Contrairement au vôtre, notre monde accepte les cycles naturels de la nature. Nous les respectons sans nous y opposer ni nous en offusquer ; la nature régule la vie de notre village à sa convenance, nous n'avons pas à juger de ses choix ou raisons. Nous prenons acte dans la joie ou la tristesse selon la situation, sans plus. Seule une mort au combat est ici jugée injuste.

La quatrième est la saison des rites, celle de toutes les grandes cérémonies qui rythment le cours de notre existence de Métoäs depuis toujours. Les trois principales sont la cérémonie du grand passage pour nos anciens qui vont devenir des ancêtres – pour ceux qui le méritent –, la cérémonie des donnés et, bien sûr, la cérémonie des initiés. Cette fois-ci, elle serait aussi celle de mon initiation : ce cycle était le mien. Enfin, j'allais devenir un initié et ainsi rejoindre Hermidöe !

La dernière de nos cinq saisons est la saison des troubles. Je haïssais celle-ci. Elle est dure, violente et représente une épreuve, cycle après cycle. Tout peut arriver lors de cette saison, surtout les mauvaises choses pour mon peuple. C'est celle où la nature nous réserve ses plus mauvaises surprises : sécheresse intense ou au contraire pluies diluviennes. C'est de là qu'elle tient son nom. Elle est souvent synonyme de drame pour nos familles, comme la fois où le feu a ravagé la partie haute du village. Nombre des miens ont péri lors de cet assaut de la nature dans nos rues. Beaucoup y ont laissé leur dernier souffle en protégeant le village ce jour-là. Leur mémoire reste présente dans nos esprits parce que leur sacrifice a permis de sauver mon peuple de la destruction.

Je n'en pouvais plus d'attendre. Je savais que ce cycle était le mien. J'attendais cela depuis si longtemps. Hermidöe avait déjà été

initiée lors du cycle dernier. Moi, il avait fallu que j'attende une révolution complète de plus à cause de mon comportement. Les anciens sont intraitables quand il est question des agissements des novices. Ils sont les garants des règles et en assurent l'application. J'avais pu constater à mes dépens qu'ils les appliquaient avec sévérité. Mais leurs jugements étaient toujours justes et honnêtes et nous acceptions donc leurs décisions quelles qu'en soient les conséquences pour le puni. Je l'avais été et je respectais cela ; j'étais le seul à blâmer.

Dans mon village, nous sommes un peuple de chasseurs, fiers, forts et respectueux. Nous apprenons très tôt l'art de la traque. Nous ne sommes pas belliqueux, mais nous sommes sans pitié. Nous tuons sans haine, mais sans crainte ni scrupule. Par conséquent, nous n'avons pas que des amis dans ce monde. Dans quelques autres non plus, d'ailleurs... Alors, pour rester en vie, il y a des règles à suivre. Le respect inconditionnel des décisions des anciens en est une des plus importantes.

L'initiation se mérite.

On peut rester novice toute son existence. Moi, mon heure était arrivée : mon ère de novice allait se clore, j'étais prêt. J'allais enfin pouvoir être avec Hermidœ pour le reste de ma vie. Mais il restait deux saisons à attendre avant la cérémonie. C'était à la fois court et long. Trop long. Il fallait que je sache, que je voie. Aujourd'hui, il y avait une réunion du consul, c'était l'occasion.

J'étais entré et j'avais vu. Mais surtout, j'avais *été* vu.

Les anciens avaient senti de suite qu'il y avait un novice dans ce lieu interdit. J'étais tétanisé. Je n'avais pas bougé, cela ne changerait rien. Tous les novices savaient ça : les anciens ont les sens aiguisés et il ne servait à rien de tenter de fuir. Ils savaient qui j'étais, ils me retrouveraient. Ma punition serait pire si je cherchais à échapper à leurs réprimandes. J'avais enfreint les règles et je devais l'admettre devant tous.

Alors, je sortis de ma cachette et je m'approchai doucement, la tête penchée vers le sol en guise de soumission, espérant que cette attitude de repentance assumée rendrait la sentence moins importante. Ils étaient là, je les sentais me fixer du regard, sans un geste.

Arrivé à quelques mètres d'eux, je m'arrêtai et relevai la tête. Leur visage affichait plus la tristesse que la colère. Le chef de notre tribu se leva et vint vers moi l'air réellement attristé. Il me prit la main avec fermeté.

— Jeune Idoän, pourquoi es-tu entré en ce lieu sacré ? Tu sais pourtant que l'accès de l'autre est interdit aux novices comme toi. Alors, pourquoi avoir pris ce risque à deux cycles de ta cérémonie ? Tu connais le prix de ton affront, ton enseignement comprenait cette information.

— Oui, grand maître Pëadian. Je sais que mon acte a offensé les ancêtres. Mais je n'en pouvais plus d'attendre, je voulais voir. C'était trop dur de ne pas savoir.

— J'entends cela, je peux le comprendre même, mais je ne puis pas le pardonner. Pourquoi Hermidöe, ton autre, ne t'a-t-elle pas arrêté ? Elle est initiée à présent, elle aurait dû le faire, son nouveau statut lui donne cette autorité sur toi, son donné. Soit. Ta présence ici reste néanmoins inacceptable et tu vas être sévèrement puni pour cela. Il ne peut en être autrement. J'ai de la peine pour toi et les tiens. La sérénité des ancêtres et de la tribu est à ce prix, jeune Idoän. Va, va au centre du cercle, ouvre ton corps et relâche ton esprit, et laisse le châtement te pénétrer. Ne combats pas, cela serait pire.

— J'accepte la sentence, grand maître. S'il vous plaît, ne blâmez pas Hermidöe, elle a tout fait pour m'empêcher de venir. C'était mon choix, ma décision et je reconnais humblement qu'elle était mauvaise.

— L'acceptation de tes actes et de leurs conséquences t'honore, mais tu vas quand même franchir la porte, jeune Idoän. Tu vas partir dans

un des mondes parallèles où une mission t'attend désormais. Les ancêtres vont maintenant décider de son niveau de difficulté. Tu comprendras quand tu seras de l'autre côté. Une fois ta mission accomplie, tu reviendras automatiquement parmi nous et tu pourras rejoindre ta donnée et reprendre normalement le cours de ta vie. Maintenant, va, ne faiblis pas et fais honneur à notre peuple, jeune Idoän. Nous expliquerons ce qui s'est passé ici et le pourquoi de ton départ à ton père. Et, quoi qu'il arrive, reste toujours honnête avec toi-même et envers le peuple des Métoäs. À présent va, jeune Idoän, et demeure fier d'être ce que tu es.

— Dites à ma matrice que je l'aime, à mon géniteur que j'ai honte et que je regrette tellement de lui infliger cela, et, s'il vous plaît, dites à Hermidöe que je suis...

Je n'ai rien dit de plus, à la pensée d'Hermidöe, les mots ne sortaient plus. Je n'essayai pas de me défendre. Je savais que cela ne servirait à rien, sauf peut-être à alourdir la sentence.

Je me rendis au centre du Cercle de Jade. La pierre était douce et chaude. Dès que j'eus posé un pied dessus, le vert devint plus intense, plus lumineux juste sous ma patte. Le halo grandissait au fur et à mesure que la pression de mon corps s'accroissait. Une fois positionné au centre du cercle, je sentis le sol battre sous mes griffes. Les ondes remontaient le long de mon corps. Une fois, la terre avait tremblé lorsque j'étais plus jeune. Cela me rappelait un peu cette sensation. Mais là, les vibrations étaient différentes, plus sourdes, plus intenses... plus pénétrantes. La chaleur grandissante m'envahissait un peu plus à chaque battement. Inconsciemment, mon cœur s'était mis au rythme de la pierre, accélérant avec elle. Très vite, nous nous retrouvâmes à l'unisson. La chaleur ne cessait d'augmenter. Elle avait gagné la moindre particule de mon corps. Elle devint assez vite insoutenable ; je sentais ma chair se consumer en moi. Je compris que le jade était en train de me pénétrer, de m'envahir. Mon esprit était

parcouru de toute part, comme si quelqu'un tentait de prendre possession de mon cerveau. Je savais ce qui se passait, le châtement nous était expliqué lors de notre apprentissage. Les ancêtres sondaient mon âme pour déterminer l'ampleur de leur sentence. Ils lisaient toute mon histoire, ils y verraient mes exploits, mes qualités, mais aussi et surtout mes bêtises et mes fautes. Je savais aussi à quoi je m'exposais en entrant ici. J'étais en train de payer le prix de mon offense. Mais la réalité de ce châtement était tellement plus violente que son explication lors de nos cours ! Tellement plus...

Je pouvais à présent sentir les cristaux de jade s'infiltrer en moi, tels des milliers de pics s'enfonçant dans la moindre de mes cellules. Leur choix était fait : j'allais vite être fixé. Je sentis mes forces m'abandonner peu à peu. Le cercle des sages s'effaçait de ma vision, les anciens disparaissaient les uns après les autres. Le brouillard envahissait mon cerveau, occultant petit à petit ma vue. La seule chose que je voyais désormais, c'était le regard suppliant d'Hermidõe lorsque j'avais franchi la petite meurtrière qui menait à l'ancre du consul : il était incrusté dans ma mémoire comme le blason taillé l'est dans la pierre.

Ma douce, mon support, mon complément, mon autre, je sais que nous ne nous reverrons pas avant de nombreux cycles. Je sais que je t'ai trahie. Puisses-tu me pardonner un jour cette faiblesse indigne d'un futur initié. Je pars...

La faiblesse de cette journée à jamais gravée dans ma mémoire a conduit à ce que je suis maintenant ; elle a été la seule faute flagrante de ma longue existence. J'en paie encore le prix aujourd'hui. Mais je sais que l'heure de mon avènement est proche. Mon retour parmi les miens est imminent.

Père, mère, votre novice va bientôt revenir auprès de vous. J'espère seulement que vous accepterez de m'accueillir à nouveau...

Tout devint noir.

Je ne sais pas combien de temps le passage avait réellement duré. Quand le jour était revenu devant mes yeux, le paysage qui s'offrait à moi avait changé. Je n'étais plus dans l'antre du consul. Je n'étais plus dans mon village. Aucun décor ne m'était familier. Je dus me résoudre rapidement à accepter la réalité : je n'étais même plus dans mon monde, j'étais arrivé dans le vôtre. J'avais franchi la barrière invisible qui sépare votre univers du mien. Mon existence venait de basculer.

À ce moment-là, je ne savais pas encore vraiment où j'étais. La seule chose certaine, c'est que je n'étais plus au milieu des miens. Il me fallut plusieurs minutes pour réaliser vraiment ce qui venait de m'arriver. Je dus me rendre à l'évidence : ce n'était pas un mauvais rêve, tout cela m'était bien arrivé, et maintenant j'étais loin de mon village, très loin ! Je n'avais plus qu'une seule chose à faire : découvrir où j'étais, apprendre à y survivre et, surtout, découvrir pourquoi j'étais précisément à cet endroit-là.

Nous ne vivons pas sur une planète différente, nous cohabitons juste à côté de vous, dans un espace parallèle dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Tant mieux pour vous, d'ailleurs ! Vous seriez trop apeuré de ce que vous trouveriez derrière ces portes spatiales. Avec l'expérience que j'ai à présent de votre race, je sais que vous ne survivriez pas très longtemps chez moi.

Nos univers se côtoient, ils peuvent même se croiser, s'entrechoquer parfois. C'est dans la nature des choses, personne ne peut contrôler cela.

Ils le font même régulièrement. À chaque fois, il y a des dégâts. Surtout de votre côté de la barrière ! Votre civilisation n'écoute plus la nature et vit en la négligeant, alors elle vous punit. Mais vous ne le savez pas, vous ignorez tout de cela. À chaque occurrence, la mani-

festation de l'ouverture de cette faille entre les mondes s'exprime différemment. La dernière fois, il y a eu une éruption volcanique d'une violence hors du commun. La fois d'avant, c'était un tsunami.

Souvent, chez vous surtout, et à cause de votre mode de vie, de vos constructions, il y a des milliers de morts. Mais vous pensez que c'est inévitable, comme une fatalité qui s'impose à vous. Pour éviter de vous poser trop de questions et vous remettre en cause, vous vous cachez régulièrement derrière ce que vous appelez « le réchauffement climatique ». Vous avez toujours eu énormément de difficulté avec ce que vous ne comprenez pas. Alors inventer des excuses vous rassure ; c'est le fondement même de vos religions : rejeter votre ignorance derrière toutes vos croyances aux fondements absurdes, multiples et, parfois même, contradictoires !

C'est ce jour-là, celui de mon arrivée chez vous, que je suis devenu immortel. Je n'ai découvert que récemment que je le resterais tant que je n'aurais pas regagné mon univers. Rester ici cause votre perte, rentrer chez moi causera la mienne. Mais je fais quand même tout ce qui est en mon pouvoir pour m'en retourner. Je préfère perdre mon immortalité plutôt que de rester coincé éternellement de ce côté de la barrière. Mon monde est tellement plus intéressant que le vôtre. Et l'éternité est si longue...

Petit à petit, tout s'éclaircit : où j'étais, pourquoi j'étais là, qu'elle était ma mission.

J'étais du côté humain.

Dans le monde habité par vous et les sorcières.

Elles sont comme nous. Elles ont la même capacité à utiliser les failles pour aller d'un univers à l'autre. Cependant, elles ont un avantage sur mon peuple : elles peuvent, en plus de les sentir et de les repérer comme nous, provoquer ses failles. Moi, je ne pouvais plus aller d'un monde à l'autre. J'étais coincé là avec vous, de ce côté-ci de la barrière. La seule manière pour moi de passer une faille et de

regagner ma tribu était d'accomplir la mission pour laquelle j'ai été envoyé ici. Mais une punition des ancêtres pouvait être longue, très longue. Et la mienne allait l'être. Bien plus même que je ne l'avais imaginé ce jour-là.

J'avais été envoyé ici pour mettre en œuvre les talents grandissants de jeune chasseur de mon peuple. Je devais éradiquer les êtres pervers et décalés de ce monde. Je n'ai compris que récemment quand cela s'arrêterait : je ne rentrerais chez moi que lorsque j'aurais éliminé « l'être » et la menace qu'il représente pour mon peuple. J'ai compris cela il y a uniquement quelques milliers de lunes. Maintenant que je sais, je le cherche. Mais cette quête n'est pas aisée. J'ai aussi compris « qu'il » devait se douter que je le cherchais. Je ne sais même pas qui « il » est, je sais juste ce « qu'il » est. C'est un Métoä, comme moi. Mais, à l'inverse de moi, il est ici de son plein gré et peut en repartir à sa guise. Il fait le mal dans ce monde et il en tire beaucoup de plaisir, semble-t-il. C'est pour cela que le Cercle de Jade m'a envoyé ici : pour l'exterminer.

C'est lui qui choisit la sentence, les anciens n'y peuvent rien. Le Cercle de Jade, c'est en fait la réincarnation minérale des ancêtres. Chaque ancien qui a œuvré pour le bien de la tribu est élevé au grade d'ancêtre lors de son grand départ vers l'au-delà. Son corps est brûlé sur la grand-place au milieu du village en signe de respect, comme l'ont toujours été les grands chasseurs, et son âme regagne le Cercle de Jade lors de la grande cérémonie du passage. Ce privilège est uniquement réservé aux grands bienfaiteurs de notre peuple. Être un ancêtre se mérite et les élus sont rares.

Le cercle a toujours régné sur la destinée de mon peuple. C'est lui qui nous guide, qui nous conseille. Alors, s'il m'a amené ici, si ma punition est de chasser ce Métoä, je ne cherche pas à comprendre. Je le fais et je sais que c'est pour le bien de la tribu, de mon peuple tout entier : sa présence néfaste chez vous représente un danger pour les miens. Si un jour vous veniez à comprendre le fonctionnement des

failles et qui nous sommes, vous pourriez avoir envie de vous venger de toute cette mort que nous avons semée ici, qu'elle soit justifiée ou non. Quand je vois aujourd'hui toutes les armes que vous avez conçues, je dois tout faire pour que cela n'arrive jamais.

Le Métoä, je ne l'ai pas encore trouvé. Je ne connais pas son nom ni son apparence humaine. Je sais juste qu'il est là et que je dois l'éliminer. C'est la seule manière de mettre fin à ses agissements dangereux pour notre équilibre à tous.

Mais il est comme moi, il se grime pour se fondre parmi vous. C'est pour cela que ma quête est difficile. Cela fait maintenant largement plus de mille ans que je suis ici et presque quatre cents de vos années que je le cherche. Mais je me rapproche, je le sens. La traque se précise. L'heure du grand affrontement approche.

Alors pour y arriver plus aisément, j'ai gagné votre confiance. Je travaille pour les services de police depuis mon arrivée dans votre dimension, en tout cas, depuis que ceux-ci existent. C'est plus simple pour moi d'accéder à vos informations avec cette couverture.

Mais je ne vais pas sur le terrain ; cette identité humaine, elle me sert juste à accéder aux informations dont j'ai besoin : je suis archiviste. Aujourd'hui, j'ai accès à toutes vos bases de données informatiques, c'est plus facile qu'il y a quelques années pour obtenir ce que je cherche. Je vous l'ai dit, je suis un prédateur, la traque est dans ma nature. Et, avec le temps, je suis devenu un des meilleurs, le meilleur même. En tout cas, dans votre monde, cela ne fait aucun doute.

Continent Européen, XIII^e siècle

Une fois, une seule, je commis une faute ici. J'avais baissé ma garde, j'avais été trop sûr de moi, trop en confiance avec ma supériorité flagrante. Ce jour-là, des villageois m'avaient vu.

C'était il y a quelques centaines de vos années. J'étais en train de dépecer un brigand qui terrorisait la région. D'un coup de griffe rageur, je venais de lui arracher la tête. Je n'ai pas de pitié pour ceux qui maltraitent des innocents et qui tuent ou agressent par simple plaisir : la sentence n'est jamais assez cruelle pour ce genre de forfait. La tête avait roulé le long du chemin légèrement en pente, telle une outre remplie d'eau. Pendant son trajet chaotique ponctué de rebonds anarchiques, elle avait éclaboussé de sang tous les environs. On pouvait suivre la trace de son passage au sol. D'ailleurs, j'avais moi-même le fin pelage du bras trempé de ce sang humain souillé. Il fallait que je me nettoie avant de pouvoir reprendre apparence humaine et ne pas attirer l'attention. J'étais agenouillé au bord d'un ruisseau dans lequel je venais de précipiter le bougre pour tenter de le faire disparaître le temps de couvrir ma fuite et pour qu'un pauvre villageois ne soit pas accusé de cette mort quelque peu violente. La justice n'était pas très évoluée, en ce temps-là : la moindre suspicion suffisait à vous déclarer coupable. Et chez vous, un coupable, c'était un mort en très court sursis !

C'était au moment où j'allais me redresser après m'être toiletté soigneusement que j'avais entendu un bruit derrière moi, un crissement de gravier sur le chemin. En relevant la tête, je les avais aperçus dans

un éclat de lune. Ils étaient trois. Trois très jeunes humains. Ils m'avaient vu, la terreur que leurs regards affichaient ne laissait aucun doute là-dessus. La vision qu'ils venaient d'avoir les terroriserait jusqu'à la fin de leur existence. Des innocents. Je les avais laissés partir, ils ne méritaient pas de mourir pour ça. De toute façon, quel risque pouvaient-ils bien représenter pour moi ? Aucun !

Bien entendu, de retour au village, ils avaient raconté ce qu'ils avaient vu. Ils avaient tout raconté sur la bête immonde qui était au bord de la rivière, comment elle avait tué un homme sans raison, comment elle l'avait dévoré, comment elle lui avait broyé la tête sur une pierre pour en manger la cervelle. Ils avaient même conté ce qu'ils n'avaient pas vu : les humains ont une fâcheuse tendance à envelopper de détails sordides les choses qui au départ sont pourtant simples.

Alors, depuis ce jour, je suis connu dans votre monde sous le nom de *Šaytān*, le « messenger accusateur ». Après cet épisode, vous m'avez attribué tous les noms, dont certains plus fantasques que d'autres : Lucifer, Satan, démon et bien d'autres encore. On m'a même affublé du surnom de « la grande faucheuse ». J'ai été irrité pendant longtemps par ce dernier. Je n'ai rien de l'anorexique encapée que je vois régulièrement sur les gravures de vos livres. En plus, je n'ai nullement besoin d'objet métallique pour mener à bien, comme cette usurpatrice, mes exécutions. L'auteur de cette représentation n'a jamais eu le temps de modifier son croquis. J'ai vu dans le regard qu'il m'avait lancé juste avant de trépasser qu'il avait compris son erreur. Mais pour lui, il était trop tard pour la rectifier, beaucoup trop tard... Et pendant tout ce temps, vous m'avez aussi accusé de tous vos maux. C'est tellement pratique pour vous, cela vous dédouane de vos péchés. En fait, depuis ce jour au bord de la rivière, je capitalise vos tourments, je cristallise vos peurs. Je suis votre soupape. Toutes vos erreurs trouvent en ma représentation une issue qui vous soulage et

vous arrange. Je suis le seul responsable de tout ce mal qui se répand sur votre monde. Vous vous êtes persuadés que le mal était une entité extérieure. Votre conscience est lavée, votre honneur sauf. C'est tout ce qui compte à vos pitoyables yeux.

Mais je m'en moque. Personne ne me connaît vraiment et, aujourd'hui encore, aucun de vos semblables ne sait réellement qui je suis. À l'intérieur, je veux dire. En dehors de ces trois jeunes innocents, tous ceux qui m'ont vu sous mon vrai visage n'ont jamais pu diffuser le message. Ils ont emporté leur secret dans l'au-delà. C'est le prix à payer quand on est face à un prédateur, je vous l'ai déjà dit, chez vous ou dans le règne animal, la sentence est la même : il vaut mieux éviter de croiser la route d'un prédateur en chasse, car l'issue est tout le temps la même... La mort de la proie !

Je suis serein, maintenant, je sais que tout cela va finir d'ici peu. Je suis las de toutes ces morts, de tout ce sang. Même pour un prédateur comme moi, l'accumulation de mort est pesante. Je me languis de ma vie d'avant, celle où il n'était nécessaire de tuer que pour nourrir sa famille.

Mais je crois que c'est Hermidœe qui me manque le plus dans ce monde. Sera-t-elle encore en vie dans le mien ? Je perds la notion du temps. Je ne sais pas combien une de vos années représente de cycles ; je n'ai pas eu le temps d'apprendre cela avant mon arrivée ici. Les astres visibles la nuit ne sont pas les mêmes que chez moi. Ils ne sont pas à la même place et surtout ils ne se déplacent pas à la même vitesse ni dans les mêmes directions. Il est donc très compliqué pour moi de trouver une comparaison ou une concordance de temps fiable entre nos deux mondes.

Depuis ce jour près du ruisseau, j'ai mis fin à la vie de milliers d'humains. Des millions même, peut-être, j'avoue ne pas savoir. Je ne compte plus, le chiffre n'a pas la moindre importance pour moi. La

seule chose dont je me souviens, c'est que c'est beaucoup. Beaucoup trop !

Pendant longtemps j'ai œuvré sous la couverture de loup-garou, cette identité me laissait une certaine liberté : les humains se tenaient à distance. En ce temps-là, les légendes étaient tenaces et les peurs qu'elles engendraient me permettaient d'œuvrer à ma guise. Je pouvais rester sous mon apparence originelle quelques heures, cela ajoutait au « folklore ». Cela me donnait aussi l'impression d'être de retour dans mon village. Je profitais des immenses forêts désertes qui existaient encore à cette période pour vagabonder ainsi. Cela me rappelait les parties de chasse de mon enfance. Cette époque a été néanmoins celle où je me cherchais le plus. J'exécutais facilement, sans me poser trop de questions, parfois un peu hâtivement. J'ai souvent pris des risques inutiles, j'ai été traqué, et même piégé. J'ai d'ailleurs été capturé une fois pendant ce temps d'errance ; une seule fois ! Cela avait été une fois de trop. Triste souvenir.

Ce jour-là, j'avais été obligé de déroger à la règle principale. J'avais tué sans discernement, avec rage et, je peux l'avouer maintenant, avec un peu de plaisir aussi. Des innocents étaient morts sous mes griffes et cela me hantait encore.

J'avais été dénoncé par un brigand local qui voyait en moi l'étranger de passage, le coupable idéal pour prendre sa place et endosser la responsabilité de ses multiples larcins. L'étranger avait toujours tort, votre monde, en ce temps-là, n'aimait pas le changement et les nouveautés. Je n'avais opposé aucune résistance lorsque les villageois étaient venus en nombre pour procéder à ma capture. La surprise avait été totale : j'avais été pris en plein sommeil. Je n'avais pas été sur mes gardes, pensant être tranquille dans la cachette reculée au fond de la forêt que j'avais trouvée. J'avais juste eu le temps de reprendre forme humaine lorsque j'avais été réveillé par des craquements de brindilles au sol. À peine remis debout, j'avais été projeté au sol par quatre villageois grassouillets en furie dont un me donna

un grand coup de gourdin sur la tête. Je fus solidement attaché à des morceaux de bois pour m'empêcher de bouger.

On m'avait ramené au village, saucissonné sur une solide branche que portaient deux gaillards tel un vulgaire gibier. Bien entendu, je fus jugé de manière expéditive, comme de coutume à cette époque. Ma sentence était d'être condamné à périr brûlé vif. Aussi un classique de cette époque : lutter contre le mal par le feu pour conjurer ceux de l'enfer. Une notion que j'ai encore des difficultés à comprendre aujourd'hui.

Je ne m'étais pas débattu bien que j'eusse pu exterminer aisément mes bourreaux et regagner la forêt en toute quiétude. Mais j'étais las de toutes ces batailles, alors je les avais laissés œuvrer sans combattre vraiment.

J'étais resté enfermé deux jours dans une cellule aux murs de terre d'une fragilité pourtant apparente. Je n'avais pas eu envie de fuir. J'en avais profité pour me reposer, pour une fois, à l'abri des assauts du vent et de la pluie. J'avais même eu droit à une écuelle d'eau et un morceau de pain rassis : les condamnés devaient rester en vie jusqu'à l'exécution de la sentence, sinon le peuple grondait. À l'aube du troisième jour, la porte de ma frêle geôle s'était ouverte et des hommes étaient entrés, l'air déterminés à en finir avec moi. Je les avais laissés me porter péniblement à travers les rues jusque sur le tas de bois érigé sur la place centrale de leur village. Toute la populace de la contrée était là, réunie pour assister à ma mort programmée et annoncée à grand renfort de vocalises des colporteurs de rue depuis mon arrestation. Plus il y avait de spectateurs et plus le spectacle était de qualité...

Pendant que deux hommes de forte corpulence me tenaient fermement plaqué sur un tronc d'arbre disposé verticalement tout en haut du tas, deux autres s'évertuaient à m'attacher sur ce dernier. Contents de leur œuvre, ils descendirent et attendirent au pied du tas de bois. Un homme affublé d'une longue robe blanche tourna tout autour du

tas en prononçant à haute voix des mots dont je ne compris pas le sens. Il ponctuait ses propos de gestes frénétiques de bas en haut, un morceau de métal à la main, duquel s'échappait un liquide. Dès qu'il eut fini son manège et quitté les abords du tas de bois, un quelconque notable local, reconnaissable à sa tenue soignée, fit un geste à la foule en souriant abondamment.

Mes « accompagnateurs » commencèrent à allumer leurs torches, confectionnées avec un tissu imbibé de graisse de porc enroulé au bout d'un morceau de bois, en les trempant dans un brasero qui attendait à leur côté. Les hommes brandirent les torches au-dessus de leur tête en les montrant fièrement à la foule, tels des trophées gagnés de haute lutte. Les flammes dansaient autour du tissu grasseyé, formant de petits anneaux qui semblaient vouloir s'échapper vers le haut. Dans une étonnante synchronisation, les quatre torches se posèrent en même temps sur la paille déposée au pied du bûcher. L'embrasement fut immédiat. Les villageois criaient leur joie. Le feu gagna rapidement l'ensemble du tas de bois en haut duquel je trônais. La place n'était plus que lumière, flammes tournoyantes et cris.

La clameur s'amplifia encore lorsque les premières flammes commencèrent à lécher mes pieds. La foule exultait en criant des « à mort » frénétiques pendant que l'homme en robe blanche, dont je compris bien plus tard qu'il s'agissait d'un homme d'Église, récitait ses cantiques en agitant une croix de bois sculpté à bout de bras, me suppliant de renier mes péchés et de demander le pardon de son Dieu. L'hystérie se lisait dans ses yeux, la lueur dans son regard augmentant au fur et à mesure de ses paroles. L'idée de ma mort imminente semblait le ravir.

Sur le bûcher, mes vêtements avaient disparu depuis longtemps, consumés par la chaleur et le feu, et ma peau d'humain commençait à brûler. La foule était plus excitée que jamais. Je ne comprenais pas cette attitude : la mort d'un être vivant n'est pas une fête, jamais. Les

humains avaient élevé celle-ci au rang de spectacle. Une démonstration supplémentaire de la bassesse de leur comportement. Ils cachaient derrière un faux-semblant d'intelligence une barbarie primaire comme celle de leurs ancêtres.

La démangeaison gagnait de plus en plus mon pelage. La colère commençait à m'envahir. Je n'avais pas le choix, il fallait que je me dégage. Ma mission ne devait pas être compromise par cette mascarade grotesque. Mais il ne devait pas y avoir de témoin de ma fuite, cela aurait été trop risqué. Cette fois, il n'en était pas question. J'avais déjà trop attendu, je risquais des blessures qui seraient un handicap pour les jours à venir si je n'agissais pas rapidement. Alors je vidai mon cerveau, fermai mon esprit et laissai le prédateur œuvrer. Sans crainte et sans remords. La colère avait pris possession de moi.

J'arrachai mes liens. Il y eut un silence instantané dans la foule. Puis, le chaos.

Je ne me souviens que d'une seule chose : c'est le bruit des cris montant de la place à la vue de ma vraie forme et le mouvement désordonné de la foule lorsque je sautai d'un bond précis au pied du brasier. Je restai quelques secondes un genou et une main à terre, la tête droite, scrutant l'horizon, cherchant du regard et de l'odorat la forêt qui m'attendait. Derrière moi, le brasier faisait danser ses flammes de toute sa puissance, projetant mon ombre déformée sur la place et ses occupants.

Puis étaient venus les cris, la fuite... et, plus rien...

À mon départ, la place du bourg ressemblait à un champ de bataille après l'assaut. Seuls l'odeur tenace du sang et le bruit du crépitement des flammes subsistaient. Des centaines d'âmes s'en étaient allées.

J'étais à nouveau libre.

Cette journée avait ouvert une ère perturbée où la soif de sang m'avait pendant un temps éloigné de mon véritable chemin. J'en

avais oublié mon rôle premier. Je multipliai, pendant toutes ces années, les bains de sang : à chaque fois j'en ressortais apaisé. J'avais l'impression d'être ressourcé – à tort, je le sais aujourd'hui – mais, tout cela est fini, à présent. Maintenant, je me consacre à « sa » recherche. Bien sûr, j'applique encore la sentence sur les humains qui le méritent, mais je ne m'y attarde plus. Je le fais rapidement, proprement, sans fioritures. Je ressens souvent du dégoût à présent à effectuer cette besogne. L'odeur du sang arrive même à m'indisposer parfois.

- IV -

Londres, 1888.

Le temps avait passé, parsemé d'espoirs et de déceptions. De nombreuses fois, malgré mes espérances, ma quête n'avait abouti à rien. Beaucoup de voyages et d'énergie gaspillée en vain. Mais une fois, je fus réellement en présence du Métoä.

C'était au cours du XIX^e siècle. À Londres, pendant l'année 1888.

Il y avait une série de meurtres inexplicables dans la capitale britannique. La police anglaise effectuait des investigations. L'enquête était difficile. Il y avait beaucoup de choses étranges dans les actions perpétrées. Pas moins de huit inspecteurs étaient dépêchés sur cette enquête, faisant de cette dernière la plus grande affaire du Royaume Uni. Scotland Yard était sur les dents, comme vous dites. J'adore cette expression, vous ne pouvez même pas savoir à quel point...

Des victimes étaient retrouvées très régulièrement.

Toujours le même type de personnes : des femmes de la quarantaine, des femmes dites aux mœurs légères.

Toujours le même type de lieux : elles étaient toutes découvertes dans Whitechapel, un des quartiers populaires et pauvres de Londres.

Toujours quasiment aux yeux de tous : lieux publics, rues, courettes d'immeuble...

Toujours de nuit, lorsque les rues se vident, et dans des lieux non éclairés.

Et surtout, toujours les deux mêmes modes opératoires : les victimes étaient retrouvées égorgées et éventrées ou bien alors mutilées de manière atroce et les corps disposés de manière réfléchie. Rien n'était laissé au hasard sur les scènes des crimes.

Votre civilisation venait de découvrir stupéfaite le meurtrier en série : le prédateur non animal. Vous veniez d'inventer un nouveau concept : l'auto-prédation ; être le chasseur de sa propre race et, par la même occasion, son pire ennemi. C'est à cette époque-là que votre race avait franchi un nouveau pallier dans l'absurdité de ses actes, qu'elle avait basculé dans la violence gratuite. Plus ignoble que les morts pour survivre et manger, plus abjecte que ceux au nom d'une religion ou d'une quête de territoire : les morts pour le plaisir ! Moi, je savais ce que cela signifiait : le Métoä s'était montré. Seul un véritable chasseur pouvait agir comme cela. Les méthodes étaient contraires à nos principes, mais ces meurtres ne pouvaient être que son œuvre.

Une révolution avait eu lieu en France, en 1848, voyant la naissance de la République. Elle avait été chahutée quelques années durant et en était à présent déjà à sa troisième « version ». Cela avait changé beaucoup de choses et cela m'avait surtout permis de travailler pour la police à partir cette époque. Je m'étais donc établi à nouveau en France, une position qui me permettait de me déployer assez rapidement sur tous les continents. J'avais aussi choisi l'Europe pour son climat tempéré qui était le plus proche de celui qui existait chez nous : le Métoä devait donc vivre, lui aussi, en Europe pour cette même raison.

L'information sur les meurtres londoniens, je l'avais eue tout à fait par hasard, au détour d'une conversation entre policiers français : ils avaient beaucoup plus de détails en leur possession que ce qu'en dévoilaient les journaux. La police britannique avait demandé à ses homologues européens si une telle horreur leur avait déjà été confiée.

Cette demande était arrivée dans les bureaux des renseignements généraux, ces policiers très particuliers, issus du corps des commissaires spéciaux chargés sous l'Ancien Régime de surveiller l'opinion publique. J'avais réussi moi-même depuis peu à faire partie des scribouillards que personne ne regarde au sein de la sûreté générale, une entité ministérielle devenue depuis autonome. Cela simplifiait grandement mon travail de recherche du Métoä : qu'un événement quelconque se passe en France ou dans le monde et ce service était inévitablement au courant de l'information dans un temps raisonnable pour l'époque.

Sans hésitation, j'avais donc organisé mon déplacement vers l'île Britannique. Il m'avait fallu plusieurs jours avant de pouvoir regagner Londres sans me faire remarquer. La seule solution possible à l'époque était la voie des eaux.

J'étais allé jusqu'à Calais par le chemin de fer grâce à la convention entre l'État français et la Compagnie du Nord qui, enfin, avait ouvert une voie vers la capitale. Cela m'avait permis de regagner la côte en largement moins d'une journée, et surtout c'était beaucoup plus sûr qu'en calèche. Ensuite, j'avais embarqué sur un navire, l'un des tout nouveaux paquebots à passagers à vapeur, pour Douvres : *L'Indicateur*.

Je hais la mer. Une trentaine de kilomètres et plusieurs heures de calvaire. Cette traversée en bateau fut une de mes plus mauvaises expériences toutes époques confondues. Je jure de m'en passer, à présent. Les orages de septembre battaient leur plein. Au cours de ce périple marin, j'avais failli perdre mon apparence humaine. Cela aurait été dramatique pour moi : qui aurait fait naviguer ce foutu bateau si j'avais été obligé de tuer l'équipage ou des dizaines de passagers pour protéger mon secret ? Même immortel, j'aurais passé un mauvais et très éprouvant moment.

À Londres, les meurtres perduraient.

Toujours aussi sanguinaires, toujours réalisés de manière aussi méticuleuse. J'étais sûr que c'était lui, seul un prédateur pouvait agir de la sorte avec autant de régularité. Alors, je menai la chasse. Bien entendu, j'arrivai plus vite que les Anglais sur sa piste. Les traces étaient claires pour un chasseur comme moi. Trop d'ailleurs pour avoir été laissées par un Métoä aussi expérimenté que celui-ci semblait l'être. Étrange !

J'étais intrigué, mais le doute subsistait dans mon esprit. C'est pour cela que je continuai malgré tout à chercher : j'avais un pressentiment, celui que c'était « son » œuvre. Cela ressemblait même un peu à un appel, comme s'il m'attendait. Je devais être prudent, les signes étaient trop visibles pour avoir été laissés par erreur : si c'était lui, il avait mis tous ces indices sciemment, juste pour que je les trouve. Tout sentait l'embuscade.

La police avait reçu plusieurs centaines de lettres soi-disant écrites de la main de ce supposé « Jack the ripper », Jack l'éventreur, comme la presse le nommait désormais. Moi, ces lettres, je n'y croyais pas. Juste l'illustration de votre civilisation décadente : qu'une chose horrible arrive et une meute de pervers en recherche de gloire se précipite pour la revendiquer. La démocratisation de la presse accentuait le phénomène, chacun croyant pouvoir avoir dans les journaux son heure de gloire au travers de cette vitrine populaire. Il se disait même que certaines missives avaient été écrites avec le sang des victimes. Je cherchai néanmoins rapidement à savoir ce qui se cachait derrière ces écrits. À la lecture de ces lettres, quelque chose m'avait vite choqué : le Métoä ne pouvait pas écrire comme ça. Les phrases utilisées étaient trop typées ; un style appartenant forcément à un homme de lettres, ce que mon Métoä n'était à l'évidence pas. Je remontai vite cette piste. Je compris qu'il s'agissait juste de l'acte d'un pauvre journaliste arriviste du « Star » qui cherchait la gloire en publiant des prétendues lettres du tueur. Je le laissai œuvrer et je ne tins plus compte de ses écrits. Pendant que les inspecteurs s'intéressaient à ces lettres

et exploraient toutes les pistes qu'ils pensaient exploitables, je poursuivis ma quête parallèle.

Le temps passait et des femmes continuaient d'être retrouvées mortes sans que je puisse mettre la main sur *Lui*. Il y avait déjà eu une douzaine de victimes dont cinq étaient de manière certaine attribuées à ce tueur. Elles étaient de plus en plus mutilées. Je devais faire vite, car il avait même attaqué deux fois en une journée, sans doute dérangé lors de la première attaque.

Un soir pluvieux de novembre, je me postai à l'endroit où sa prochaine proie devait tomber. Je savais que cela aurait lieu là et pas ailleurs. Si mon bonhomme était le Métoä, c'est à cet endroit qu'il frapperait à nouveau. Je ne savais pas quand, j'avais une vague idée de qui serait la victime, mais la chose dont j'étais vraiment sûr, c'était où cela se passerait. Si les humains avaient une once de jugeote, ils en seraient aussi arrivés à cette conclusion. Ils n'avaient pas remarqué par exemple que tous ces meurtres avaient lieu en suivant un rythme précis : le calendrier lunaire. Ils ne savent plus suivre une trace. Ils ont perdu leurs instincts de chasseur.

J'avais, une fois de plus, eu raison. Je n'eus pas longtemps à attendre. À peine quelques lunes. Le meurtrier vint, il frappa. Mais je ne l'attrapai pas. Inexplicablement, je le manquai. J'étais là et je n'avais rien vu ! Il était vraiment fort. Cependant, tout concordait : le lieu, la victime, le mode. C'était le même auteur que les autres fois, c'était une certitude.

Je montai à l'étage d'un bâtiment qui abritait une pension sordide et j'entrai dans la pièce. Elle était là, éventrée et fortement lacérée sur tous les membres. Ses seins avaient été découpés et disposés sur les draps, ses viscères éparpillés sur le lit. Son cœur avait disparu. Ce qui restait du corps avait été disposé d'une manière étrange, comme s'il devait indiquer quelque chose. Cet événement m'en apprit beaucoup

plus que les autres meurtres. Mise en scène, fétichisme du trophée... Assurément un tueur non ordinaire.

Je sus par les informations que la police avait données à la presse que la fille était surnommée « Ginger ».

Je redoublai d'efforts et je le pistai. Je reniflai, goûtai, écoutai sans relâche. Le temps jouait contre moi si je voulais éviter une nouvelle mort. Je remontai jusqu'à son antre, sa cache. Il n'y était pas. Pour être plus précis, il n'y était plus. Il avait bougé. C'était certain désormais, il y avait trop de concordances : j'avais affaire à un chasseur. Qui d'autre qu'un prédateur comme moi pouvait agir de la sorte ? Alors je patientai. J'enquêtai, questionnai, fouinai. Cela devenait compliqué : la terreur que provoquait chaque meurtre plongeait un peu plus chaque jour la population londonienne dans l'effroi. Les gens devenaient méfiants et tout étranger au quartier était vite identifié comme suspect. Il s'avérait difficile pour moi d'obtenir des informations sans aussitôt inquiéter les gens. Après quelques jours, je mis enfin la griffe sur son nouveau point de chute. Mais, entretemps, il y avait eu une autre victime. La police londonienne était sur le qui-vive. L'énervement prenait à présent le dessus sur l'émoi.

Je devais être extrêmement prudent pour ne pas être moi-même traqué pour ces crimes. Il me fallait être patient. Je ne craignais pas votre justice, je ne risquais rien de ce côté-là. Mais une arrestation m'aurait fait perdre du temps. De plus, je ne voulais pas reproduire l'épisode du bûcher, cela aurait été un lourd obstacle pour ma quête. Et puis, si je ne l'attrapais pas là, qui sait quand j'aurais encore une chance de le faire ?

Chaque jour, la presse relatait un nouveau fait : une lettre, un meurtre, l'envoi d'un rein à un policier... Un rein ! Il envoyait maintenant des organes de ses victimes aux enquêteurs. Il y avait forcément une raison, mais quel était le réel message de cet acte ? Encore aujourd'hui, je l'ignore.

C'est lorsque le soleil se couchait que je le rencontrai. Il allait rentrer dans sa cache. D'un seul coup d'œil, il me reconnut dans la rue, malgré mon apparence d'humain anodin. Seul un autre Métoä pouvait reconnaître un Métoä grimé aussi vite qu'il m'avait démasqué : notre face-à-face était enfin arrivé. J'avais raison depuis le début : il était à Londres !

Nous nous fixâmes longuement en silence, comme pour nous jauger. Puis il me tourna doucement le dos, jeta brièvement un coup d'œil par-dessus son épaule et se dirigea dans une allée en cul-de-sac. Au bout de quelques pas, il entra dans une petite maisonnée sombre. La porte était restée ouverte. Il voulait combattre à l'abri des yeux indiscrets. Il m'invitait à un duel. Je savais que cette invitation signifiait une chose évidente : seul l'un de nous deux allait ressortir debout de cette bâtisse.

Mon jour était enfin arrivé : le grand jour du renouveau, celui de mon retour ou de ma mort. Dans tous les cas, c'était celui de la fin de mon calvaire. Je n'avais pas peur, bien au contraire : j'étais impatient. J'attendais ce moment depuis si longtemps...

J'entrai.

La maison ne comptait qu'une unique pièce. Il n'y avait pas d'autre issue que la porte d'entrée, même pas une quelconque lucarne comme l'on trouve habituellement dans ce type de maison du vieux Londres. Il faisait sombre. Dans un coin, une couche rudimentaire était appuyée le long du mur. Au centre de la pièce, une vieille table vermoulue prenait la moitié de la place laissée disponible par le lit. Il n'y avait ni cheminée ni poêle. L'unique bougie posée sur la table était éteinte. Mais cela ne me gênait guère : nous voyons très bien dans la pénombre. Nous autres Métoä, nous sommes capables de nous déplacer la nuit comme le font vos chats.

Notre acuité visuelle me permettait donc de le voir parfaitement : il était de l'autre côté de la table, appuyé dans le coin de la pièce, les

bras croisés, un pied posé sur un tabouret. Il tapotait lentement le dessus de celui-ci. À cause de la table, je ne le voyais pas entièrement, mais je pouvais entendre le son de ses griffes sur le bois. Je l'avais donc bien retrouvé. Après tout ce temps, j'étais face à lui. Toutes ces lunes de traque étaient aujourd'hui récompensées.

— Alors c'est toi qui me cherches ? Je te rencontre enfin. Qu'as-tu donc fait de si anticonformiste pour te retrouver banni ? Tu as uriné sur les fleurs de la maison du chef du village ?

— Cela ne te regarde pas. J'ai ordre de t'empêcher de nuire. Le reste n'importe pas. Sache seulement que ma transgression était bien plus sérieuse.

— M'éliminer ! Rien que ça ? Toi ? Tu as l'air bien jeune malgré ton déguisement d'humain. Je savais qu'ils allaient un jour ou l'autre réagir. Mais là ! Ils m'ont envoyé un novice... Je suis déçu... Très déçu. Je mérite tellement mieux que cela. Il est encore temps pour toi de fuir et de sauver ta misérable peau, jeune novice. Ou mieux, tiens : rejoins-moi ! Je t'éduquerai. À nous deux, nous formerons une équipe formidable, ajouta-t-il en riant bruyamment. Bande de vieux grincheux, ils m'ont envoyé un novice, marmonna-t-il. Je n'y crois pas, rajouta-t-il à voix basse pour lui-même.

— Ne me sous-estime pas, cela fait beaucoup de lunes que je suis ici. Cela fait longtemps désormais que ma cérémonie de passage est terminée. Ne crois pas être si supérieur que ça, lui lançai-je par défi.

J'avais repris ma forme originelle. La surprise de ma vue stoppa net son arrogance. Un silence lugubre s'installa. Ce silence si caractéristique des champs de bataille avant l'affront, celui de l'affût qui précède l'attaque. Un mélange d'impatience et de peur.

Lorsqu'il reprit la sienne, j'eus un moment de recul. Il avait l'air puissant, extrêmement puissant. Tellement plus que moi, en tout cas. Le silence me sembla encore plus pesant.

Je n'eus pas eu le temps de reprendre mes esprits et conforter mes appuis que déjà il se jetait sur moi. Il avait sauté au-dessus de la table sans que je m'y attende. Déséquilibré par la puissance du choc, je basculai en arrière. J'eus juste le réflexe de sortir mes griffes avant de toucher le sol. Une de mes griffes droites se planta dans son torse. Le hurlement qui jaillit de sa gorge me glaça le sang. Rauque, puissant, douloureux. Mais, déjà, il s'était repris et je sentis un coup violent s'abattre sur mon visage. Immédiatement, j'eus le goût du sang dans la bouche. Mais pour la première fois depuis bien longtemps, c'était celui du mien : son coup de coude avait entaillé profondément ma lèvre inférieure.

Je pris appui sur mon flanc gauche et poussai aussi fort sur ma jambe droite que je pouvais. Ma griffe pénétra plus profondément sa chair. La douleur lui fit faire un mouvement de recul que je mis aussitôt à profit. Je finis de rouler sur mon flanc gauche, m'accroupis et pris appui sur mon bras. Je poussai dessus et sur mes jambes en même temps : j'étais à nouveau debout et libre de mes mouvements. Nous étions face à face. Il me fixa droit dans les yeux avec un regard qui ne laissait aucun doute.

Encore une fois, il fut plus vif que moi et déclencha l'attaque en premier. Mais, cette fois-ci, je réussis à esquiver le coup. Emporté par son élan il ne put s'empêcher de se courber devant moi. Je le frappai sur l'épaule droite lorsque celle-ci passa à ma portée. Le sang jaillit de son dos que mes griffes venaient de lacérer. Mais je n'eus le temps de profiter de cette vision que déjà un revers de bras venait de me projeter contre le mur. Le choc me fit trébucher à nouveau. En tombant, je me blessai sur un coin de la table qui m'avait accompagnée dans l'envol le long du mur. Je restai étourdi quelques instants. Le temps de relever la tête pour repérer sa position exacte dans la pièce et de repousser la table d'un mouvement de rage que déjà il s'abattait à nouveau sur moi. Il était à genoux sur mon buste. Je pouvais sentir

son imposant poids écraser les articulations de mes membres inférieurs. Il était arc-bouté au-dessus moi et ses griffes tentaient de pénétrer ma chair au niveau du cou. J'avais juste eu le temps d'interposer mon bras. Sa griffe entaillait ma peau et s'immiscer peu à peu dans la chair de mon torse. Il utilisait toute sa masse pour faire pression. Je luttais de toutes mes forces, mais sa griffe s'enfonçait de plus en plus en moi, lentement, irrémédiablement. Et avec elle, une douleur aiguë se transmettait à tout mon corps.

— That's enough ! Qu'est-ce qui se passe dans cette chaumière ?

Un voisin ! Alerté par le bruit de notre combat, il était entré sans que l'on s'en aperçoive. Nos sens étaient tous entièrement accaparés par le combat qui se déroulait. Nous n'avions pas anticipé son arrivée. Une erreur de débutants. Surtout lorsque l'on combat à découvert. Il fallait réagir vite. Nos regards se sont croisés en un éclair. Nous nous sommes de suite compris : la survie de notre espèce l'emportait sur tout le reste, y compris notre combat mortel.

— Blimey ! Mon Dieu ! Au sec...

Le reste n'eut pas le temps de sortir de sa bouche. Sa phrase fut interrompue subitement. Ses cordes vocales venaient d'être arrachées par une griffe acérée. Le Métoä m'avait temporairement abandonné et avait fondu sur le pauvre bougre. Son cerveau n'avait pas eu le temps d'interpréter l'information que ses yeux venaient de lui transmettre. Le Métoä soulevait le bras petit à petit au-dessus de sa tête. L'humain ne touchait plus le sol à présent. Je pouvais voir son regard apeuré à la lueur d'un candélabre qui éclairait sommairement la ruelle. La vie quittait son corps peu à peu. Les griffes étaient maintenant entrées profondément dans le cou. La plus longue d'entre elles avait complètement transpercé le cou de ce pauvre humain et ressortait de l'autre côté. Lui, il le regardait fixement, penchant la tête d'un côté et de l'autre dans une oscillation lente. Il semblait prendre un

plaisir immense à voir la vie s'échapper irrémédiablement de l'humain, comme s'il cherchait à l'aspirer.

Il secoua doucement le bras de droite à gauche. Le corps de l'humain se balançait mollement tel un pantin de chiffon : il était mort. Le sang avait fini de couler par jets et sortait à présent de la plaie en un fin filet continu le long de la griffe.

Du bruit provenait du fond de la ruelle. Il s'amplifiait : quelqu'un approchait. Un groupe d'humains arrivait : deux ou trois. Peut-être plus. Sûrement un de ces comités de vigilance qui fleurissaient dans le quartier de Whitechapel depuis le début des meurtres.

Mon ennemi lança l'humain sur moi d'un revers brusque du bras. Il se retourna, me regarda fixement et me dit le doigt dégoulinant du sang de sa victime pointé en ma direction :

— Tu as de la chance, le novice. Notre future rencontre sera moins agréable pour toi, je t'en fais la promesse. La prochaine fois, je ne me contenterai pas d'un humain vieillard.

Puis il disparut dans la pénombre.

L'humain s'était écrasé sur moi dans un bruit d'os qui se brisent. La menace ne venait plus de lui, mais de ses congénères qui approchaient. Il n'y avait que la porte. Je n'avais pas d'autre issue. Je devais réagir vite. Je n'étais pas au mieux de ma forme pour exterminer froidement et proprement plusieurs humains innocents. De plus, je ne devais prendre aucun risque en cette période troublée.

Le lit ! Tant bien que mal, je me glissai dessous, à l'abri des regards dans la pénombre de la pièce. Mais je ne pouvais pas reprendre entièrement ma forme humaine. Ma blessure m'empêchait de synthétiser correctement la peau humaine. J'étais vulnérable. Il fallait que je sois discret ou je serais obligé de tuer ces humains. J'espérais que la pénombre serait mon alliée.

Ils entrèrent, armés de gourdins de bois.

— Oh Dear ! William ! Nooooo... Dead. Il est mort.

— Là-bas ! Au bout de la ruelle, cria un des hommes restés dehors. Vite, allons-y.

— Par ici, il se sauve, cria un troisième humain dans l'encadrement de la porte d'entrée.

Ils ressortirent aussi vite qu'ils étaient entrés. Je les entendis s'éloigner au pas de course en même temps que les bruits stridents d'un sifflet dans lequel un des humains soufflait avec rage pour prévenir les autres.

Je profitai de la confusion qui régnait à l'extérieur pour quitter la chaumière. Je me faufilai discrètement dans la ruelle sombre. J'évitais soigneusement les quelques taches de lumière diffusée par les candélabres. Je réussis à me redonner une forme acceptable le temps de regagner ma chambre d'hôtel. Le tenancier de l'auberge releva à peine la tête en me donnant la clé. J'étais bien content qu'il ne soit pas très regardant avec la clientèle, celui-là. C'était d'ailleurs un peu pour cela que je logeais ici !

Je rinçai mes plaies à l'aide du broc d'eau qui était à disposition dans la chambre. Il allait falloir que je quitte cet établissement dès demain matin sous peine d'avoir des ennuis : j'allais avoir du mal à expliquer toute cette eau rougeâtre. Je regagnai donc la France. Je ne pourrais plus rien obtenir ici maintenant. Il était très fort. Certes, je suis immortel ici, mais je ressens la douleur. C'est pire que la mort : il n'y a pas de délivrance. Alors, autant éviter de le retrouver de suite face à moi. Je devais être en possession de toutes mes forces pour l'affronter. De plus, je savais qu'après cette histoire il voudrait aussi se faire oublier. Il allait changer de lieu, si ce n'était déjà fait. J'avais tout mon temps, les années ne sont pas nos ennemies de ce côté de la barrière. Le principal était d'avoir stoppé ses tueries.

Comme je l'avais pressenti, les crimes s'arrêtèrent effectivement à Londres. Je le savais. Je ne l'avais pas eu, mais j'avais au moins mis un terme à ses attaques pour cette fois. J'avais sauvé

quelques innocents, mais je m'en suis voulu de ne pas avoir pu sauver cette Ginger. Je ne m'explique toujours pas comment je l'ai raté juste avant cette mort. La police londonienne allait pouvoir chercher longtemps encore son meurtrier...

Europe, début du XX^e siècle.

Le temps est passé depuis cette première réelle confrontation londonienne. Plusieurs fois, nous nous sommes trouvés face à face. Mais nous n'avons pas pu combattre ; trop de témoins à chaque fois. Il semble prendre plaisir à rester assez proche pour que je puisse le localiser et « contempler » ses actes et assez loin ou entouré pour que je ne puisse pas lui fondre dessus. Cette attente du dénouement entre nous commence à me peser. Je vois que lui à l'inverse s'amuse de cette situation. J'ai parfois même l'impression de lui servir de loisir et qu'il prend beaucoup de plaisir à se jouer de moi.

Votre monde a connu depuis cette rencontre de gros troubles : deux guerres à portée mondiale ont éclos dans cette première partie de siècle de votre calendrier.

Le pourquoi du déclenchement du premier conflit me sembla étrange. Certains événements précurseurs avaient attiré mon attention. Je me trouvais donc une fois encore sur place lorsque cet élément catalyseur du 28 juin 1914 eut lieu.

Cela faisait plusieurs jours que j'étais arrivé à Sarajevo. De multiples tensions étaient palpables dans toute la région depuis de nombreux mois. Je savais que tout cela n'était pas son œuvre, il se tramait des choses beaucoup plus complexes que les meurtres ponctuels qu'il perpétrait. Le conflit qui avait eu lieu dans les Balkans les années précédentes n'était pas totalement oublié et faisait que les tensions étaient encore réelles dans toute cette région. Vous autres humains

avez une tendance à développer des rancœurs tenaces qui ne vous aident en rien à avancer. Je surveillais donc mon Métoä, me disant qu'il profiterait sûrement de cette agitation pour assouvir sa passion morbide en toute liberté. J'avais appris depuis longtemps qu'il était opportuniste et qu'il profitait de la moindre occasion pour faire couler le sang.

C'est lors d'une parade officielle dans les rues de la ville que cela eut lieu. J'étais trop loin pour intervenir, mais bien assez près pour savoir qui avait agi. Cependant, je me demande encore aujourd'hui pourquoi il a fait ça. Peut-être espérait-il que cela déclenche des événements plus importants que l'unique mort de ce futur monarque ? Cela fonctionna bien au-delà de ses espérances, je pense ! Ce « banal » fait divers conduisit au chaos total un mois plus tard, plongeant le monde occidental dans une tuerie d'une ampleur rarement atteinte. Comme d'habitude, les humains masquèrent la réalité en accusant un serbe nationaliste de ce meurtre, prétexte pour une vengeance mal placée. Mais moi, je savais. J'avais vu et je savais !

Dimanche 28 juin.

La tension était palpable dans toute la ville depuis quelques jours. Des manœuvres militaires imposées par les dirigeants avaient été très mal perçues par la population. Un héritier du trône d'Autriche, inspecteur général des forces militaires, était en visite officielle, ce qui, dans l'état des relations internationales du moment, n'était pas forcément une bonne idée.

Il y avait eu plusieurs morts dans les environs. Assez différentes pour ne pas attirer l'attention, mais présentant pour moi trop de similitudes mineures pour être une coïncidence : « il » était là !

Le choix de la date de la visite de l'inspecteur n'était pas anodin : c'était à la fois celle d'une fête religieuse pour une partie de la population et la célébration d'une victoire passée contre une ethnie locale. Mauvaise idée !

Un complot organisé par des opposants avait été préparé dès l'information connue pour tenter d'assassiner l'archiduc. Le cortège avançait en ville. En milieu de matinée, tout se précipita. Le véhicule du couple venait d'échapper à l'explosion d'une bombe artisanale qui avait détruit la voiture suivant la sienne. Le processus était enclenché. « Il » n'avait plus qu'à attendre son heure. Acte I...

L'archiduc était déjà mis en sécurité dans la mairie lorsque j'ai aperçu le Métoä parmi la foule. J'avais eu raison de venir ici, « il » était bien là. En revanche, je ne comprenais pas pourquoi il était en cet instant précis à cet endroit. Depuis cette date, je n'ai jamais réellement eu de réponse. Je me demande parfois s'il n'était pas tout simplement à l'origine de ce complot et à la tête des opposants !

La foule était si dense et si paniquée suite à l'explosion que je ne pus pas l'approcher. J'étais néanmoins parvenu à le garder à vue.

Tout sembla s'apaiser quelque peu lorsque l'information du retour de l'archiduc sur les lieux de l'explosion et à l'hôpital afin d'y visiter les blessés se propagea dans toute la ville. Je vis alors le Métoä se déplacer à grande vitesse. Je le suivis tant bien que mal. Il quitta l'artère principale et s'engouffra dans une ruelle attenante. Et là, j'aperçus la voiture. Elle était arrêtée en plein milieu de la foule dans une ruelle. Incompréhensible. Comment, après les événements de la matinée, ces gens pouvaient-ils prendre autant de risques ? Vous autres humains êtes vraiment bizarres. Vous n'avez aucun sens du rationnel et vous ne tirez jamais profit des avertissements qui vous sont donnés. J'étais bloqué par la foule. Impossible de le rejoindre sans reprendre ma forme originelle. Une chose bien trop risquée à cet instant précis. Il y avait trop de monde pour que je puisse m'en sortir indemne en cas d'imprévu.

Un policier faisait de grands gestes en direction de la voiture, comme si cette dernière avait pris un mauvais chemin. Il intimait l'ordre au chauffeur de faire marche arrière. La panique se lisait dans ses yeux. L'impuissance aussi. Acte II...

Un homme sortit de la foule et s'approcha de la voiture le bras tendu. Deux déflagrations se firent entendre. Je pus voir distinctement l'impact des balles dans la carrosserie. Dans la précipitation, il avait manqué son coup mais il ne semblait pas encore s'en être aperçu. Ce que personne ne vit, c'est ce qui se déroula juste après...

Le Métoä avait surgi de nulle part. Il sauta au-dessus du jeune homme au revolver. Il avait gardé son apparence humaine. Seules deux griffes dépassaient de ses mains : il avait sorti la griffe de ses index. Il prit appui sur le bord du marchepied de la voiture décapotable et effectua un second saut. Il élança son corps en avant dans un mouvement de pirouette. Durant ce court vol, sa première griffe troua le cou de l'archiduc pendant que la seconde atteignait la femme de celui-ci à l'abdomen. Le Métoä retomba sur ses pieds de l'autre côté du véhicule et se fondit dans la foule. Moins d'une seconde venait de s'écouler et il avait déjà disparu. Il venait de réaliser ce que le jeune homme au pistolet avait manqué : l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie n'était plus. Personne n'avait rien remarqué. La scène avait été si brève que l'œil humain n'avait pas eu la possibilité de la percevoir. Pourquoi ? Quel était son but ? Quel intérêt pouvait-il avoir à ce que cet événement aboutisse ?

Pendant ce temps, le jeune homme avait été désarmé et interpellé. Tout était fini. Acte final...

Je dus quitter la ville précipitamment car dès le lendemain de violentes émeutes éclatèrent. Le Métoä avait disparu. Je n'avais donc plus rien à faire dans cette ville devenue instable.

Un mois après, jour pour jour, la « Grande Guerre » débuta et entraîna avec elle huit millions de personnes dont un fort pourcentage d'innocents...

Je n'avais rien pu faire. J'avais assisté impuissant au tragique dénouement de cette folle journée. À cause de mon incapacité à agir, des millions d'innocents étaient morts dans ce conflit planétaire. Je sais que le Métoä était à l'origine de milliers de ces décès au cours des

années qu'a duré cette guerre. La guerre était trop généralisée pour que je puisse me permettre de le traquer ; les risques étaient bien trop grands pour moi. J'étais donc resté désespérément passif, attendant une accalmie qui parvint enfin au bout de quatre longues années de conflit.

Loin de vous servir à évoluer, ces événements se reproduisirent : un second conflit éclata en 1944. Cette fois-ci, le Métoäs n'y était pour rien, les humains avaient accompli ça tout seuls. Durant toutes ces années, beaucoup de batailles avaient eu lieu. J'avais dû rester caché pour éviter de me faire prendre par les forces allemandes. Ces gens étaient, pour les plus fanatiques, de vraies menaces pour moi. Cela m'avait aussi éloigné du Métoä. Avec tous ces fronts étalés sur plusieurs continents, j'avais complètement perdu sa trace.

Les années avaient passé et le climat politique s'était apaisé. Il y avait bien sûr toujours des tensions sur différents endroits de votre monde, mais globalement les humains avaient enfin compris que les guerres ne résolvent pas tout.

Petit à petit, j'avais pu reconstruire le trajet du Métoä durant ces années de guerre. J'avais réussi à le localiser. Depuis les années cinquante, il était sur le nouveau continent : l'Amérique.

Une fois, j'avais eu réellement l'occasion de mettre fin à cette quête. Je l'avais gâchée. C'était dans les années soixante de ce siècle, à Dallas aux États-Unis d'Amérique. Je l'avais localisé une fois de plus et je voulais intervenir avant qu'il ne s'en prenne à un autre innocent. Cela faisait quelques jours que je le pistais et je pensais l'avoir trouvé dans un bâtiment de Elm Street, le « Texas School Book Depository », un dépôt de livres peu fréquenté. Mais ce jour-là, je fus retardé par un cortège officiel. La ville était quadrillée par les forces de police. Il y avait une foule immense qui s'entassait partout le long des routes en l'attente de quelque chose de particulier, semblait-il.

Il y eut une détonation. Celle-ci fut suivie très rapidement par une deuxième, et par une troisième qui provoqua une panique monstre dans la rue. Des dizaines de motos de police passèrent à toute vitesse, semblant poursuivre des limousines qui roulaient aussi d'un coup à vive allure. Il fallut que je force le passage pour rejoindre le bâtiment que j'avais identifié. Lorsque j'arrivai au pied de l'immeuble, il avait déjà agi. Je le trouvai au cinquième étage dans une pièce délabrée emplie de livres et dont les fenêtres donnaient sur la grande avenue. Sa victime était morte. Je l'avais en face de moi. Il était tellement concentré à la contempler gisant dans son sang qu'il n'avait pas ressenti mon arrivée. Je restai immobile quelques secondes pour savourer mon avantage. Je pris une grande respiration et amorçai mon geste.

Quelques secondes de trop.

Au moment où j'allais déclencher mon attaque, il se retourna, un fusil à la main. Il était couvert de sang, à ses côtés se tenait un corps à moitié démantibulé. Je compris vite qu'il s'était attaqué au propriétaire du fusil. Dehors, une agitation anormale régnait. Des cris montaient de toute part. On pouvait entendre courir dans tous les sens. Je sentais les vibrations de leur course. Je pouvais apercevoir au travers de l'ouverture qu'un groupe se dirigeait vers nous. J'en déduisis que c'était l'humain qui avait eu le temps de se servir de l'arme avant que le Métoä ne lui fonde dessus.

Je ne comprenais pas trop ce qu'il se passait et pourquoi « lui », il était ici : cet humain n'avait pas l'air d'un innocent, cela ne « lui » ressemblait pas de s'en prendre à ce genre de victime. Mais déjà, des hommes en noir pénétraient en trombe dans l'immeuble et gravisèrent les escaliers.

Nos regards se croisèrent : nous tombâmes d'accord sans aucune parole échangée. Il n'y aurait pas d'affrontement aujourd'hui. Il attrapa le corps au sol et le mit sur son épaule. Nous partîmes chacun de notre

côté, sachant que c'était la meilleure décision pour nous deux. Contrairement aux humains, le temps n'était pas notre ennemi. Une occasion se représenterait obligatoirement un jour prochain, il suffisait d'être patient.

Je me retournai une dernière fois pour le regarder partir. Il savait que je le mirais : il me fit un signe de la main par-dessus son épaule. Un signe en forme de salut. Un signe de moquerie.

Je le vis jeter le fusil, qui glissa, percutant et faisant tomber un tas de livres. Quelques minutes plus tard, les hommes en noir ressortaient du bâtiment en tenant le fusil qu'ils avaient trouvé à l'étage où nous n'étions déjà plus...

J'appris peu de temps après qu'un pauvre bougre qui errait dans le bâtiment à des étages inférieurs avait été arrêté pour ces événements. Quarante-huit heures après, cet homme fut assassiné par un second. Comme vous dites si élégamment aujourd'hui, « une victime collatérale » !

Un autre homme d'État venait de périr. Avait-il essayé de reproduire les événements de Sarajevo pour provoquer un autre déchirement mondial ? Et si c'était le cas, pourquoi s'en était-il pris au tireur ensuite ? Pourquoi avait-il besoin d'emporter le corps ? Rien ne concordait. La seule information valide en ma possession était que l'homme que j'avais vu se faire arrêter n'était pas celui qui avait tiré sur les limousines : les positions entre les différents éléments en présence ne correspondaient absolument pas. Le cadavre emporté par le Métoä était en revanche ce tireur à coup sûr.

Depuis notre rencontre de Londres, j'avais appris et j'avais enfin compris comment mettre fin à son immortalité. Mon enseignement de novice était revenu à ma mémoire. À l'époque, je n'avais pas bien vu l'utilité de ce cours sur les immortels, je n'en connaissais pas ! Aujourd'hui, je sais. C'est à la fois simple et compliqué en même temps : il faut leur arracher la tête et la brandir à bout de bras

en s'éloignant d'au moins de dix pieds de leur corps. Simple, radical, mais un peu complexe à réaliser : pour lui arracher la tête, il allait falloir que j'arrive à avoir un contact très rapproché. Ce qui était ma seule chance de le neutraliser risquait aussi de me coûter la vie. Bien sûr, il connaissait aussi ce détail et avait donc le même but que moi : avoir en trophée la tête de son adversaire, à savoir moi ! Mais c'était avec cela que je gagnerais mon billet de retour dans mon univers. Je devais accepter de prendre ce risque, c'était la seule solution à notre problème commun. Je n'avais juste pas eu, jusqu'à présent, la possibilité de tenter de la mettre en œuvre...

Combien de lunes cette traque va-t-elle encore durer ? Je ne le sais pas. J'ai perdu la notion du temps. En fait, j'ai perdu le fil du calendrier métoänien depuis bien longtemps déjà.

Depuis le début du vingtième siècle humain, j'ai l'impression d'être bloqué dans le temps. Je sais qu'ici je ne vieillis pas, mais cette sensation de « sur place » est aujourd'hui pire qu'avant. Je n'ai aucune idée du nombre de cycles qui ont passé chez moi, au village. Quel âge ai-je réellement ? Cette question m'obsède de plus en plus.

Certes, votre monde a évolué et j'ai rencontré des humains agréables qui rendent mon séjour acceptable, mais là n'est pas la question. Dans l'ensemble, votre monde ne me plaît guère. Trop de conflits inutiles, trop de pollution, trop de bruit.

Je veux rentrer chez moi auprès des miens.

Village Corëñoï, saison des pleurs, cycle 2250, 3^e lune.

Je suis un novice. Mais le jour de mon passage dans le monde des initiés est proche. Moi, Idoän, fils de Gildëa et Karinüe le Grand, je vais être initié. Avec ma donnée, la belle Hermidöe, nous allons former un couple heureux.

Lors de la dernière saison des complaisances, nous nous sommes découverts un peu plus ; en tout cas d'une autre manière que lorsque nous étions enfants. Beaucoup plus intimement et tendrement. Elle est tout ce qu'un chasseur peut attendre : douce, forte et musclée, et très attentionnée. Je suis fier d'être son donné. Nous allons être initiés tous les deux en même temps. Après cela, nous pourrons mener notre vie comme nous l'entendons. Nous pourrons même aller chasser dans les mondes parallèles si nous le souhaitons. J'attends ce moment avec impatience.

Je suis un novice privilégié car je suis déjà élevé au rang de « prédateur ». C'est un très grand honneur pour un novice. Je le sais, j'en suis conscient, cette distinction est rare chez les jeunes de mon âge. Je dois en être digne. Elle récompense mes talents de chasseur et de traqueur. Bien sûr, j'ai encore beaucoup à apprendre, mais je suis déjà très doué dans ces disciplines essentielles. Les anciens disent que j'ai « le don ». Moi, je ne sais pas trop ce que cela signifie. La seule chose dont je suis certain, c'est que mes talents sont loués et que j'ai droit à des entraînements pratiques beaucoup plus poussés que ceux des autres novices.

Lors de la précédente lune, la dernière de la saison des pleurs, deux novices ont vu le jour et deux anciens ont franchi le grand pas, celui du chemin vers nos aïeux. La cérémonie du grand passage a été très digne. J'ai ressenti des frissons dans tout le corps, comme si un froid étrange m'envahissait. Incontrôlables et persistants. C'était la première fois. Cela m'a un peu affolé. Mais Karïnüe le Grand m'a expliqué : il appelle ça la compassion. C'est un signe que je grandis. Ce frisson que l'on ressent lorsqu'un proche s'en va, c'est le signe que l'on est prêt. Prêt à être initié, prêt à être un prédateur redouté, mais respecté. C'est le signe que le chasseur qui est en nous est capable de faire la part des choses entre la proie et le jouet. La proie, c'est celle qui va mourir pour la bonne cause : la nourriture, la destruction d'un fléau, d'un mal, la défense de sa tribu. Le jouet, c'est celui que l'on tue par amusement, juste pour aiguiser ses réflexes, mais dont la mort n'a pas de sens réel.

Je suis prêt. Enfin.

Après le repas de mi-journée, je vais aller dans la forêt. Je vais aller traquer le loup. Cela va me faire du bien de chasser un peu ce grand quadrupède, cela fait longtemps que je n'ai pas pisté cet animal. Et puis, Gildëa ma matrice sera fière de moi si je parviens à lui en ramener un, nous aurons de la viande à manger pendant quelques jours.

En cette saison, les arbres ont pris une couleur dorée. Le rouge et le jaune se mêlent, comme le sang et le soleil les jours de grande chasse. La nature se prépare pour la saison des rites : elle doit être vierge pour ne pas offenser les ancêtres lors des grandes cérémonies. Elle fait ofrande de sa verdure au Cercle de Jade, par respect pour ceux qui gèrent l'équilibre des choses. Les feuilles se meurent dans un éclat de couleurs et s'étalent au sol, tel le sang lorsqu'il entraîne la vie hors du corps. Un tapis doux et épais pour accueillir les dépouilles de nos défunts.

Le loup commun, le plus fréquent par ici, ne sera pas facile à pister cette fois-ci : sa couleur se fond encore plus dans l'environnement de la forêt. Après quelques minutes de marche seulement, la traque commence. Je n'ai pas eu à chercher longtemps : les loups sont nombreux dans nos campagnes car le gibier dont ils raffolent y est abondant. J'ai repéré des traces fraîches au pied d'un chêne vieux de plusieurs dizaines de cycles. Je sais qu'avec les feuilles des arbres qui commencent à s'amonceler au sol sa piste ne sera pas aisée à suivre. Mais je suis un chasseur, je sais le faire. Il me sera juste un peu plus difficile de passer inaperçu avec le crissement que font mes mouvements sur les feuilles séchées. Il va falloir mettre en œuvre les exercices de déplacement furtifs que l'on m'a fait répéter maintes et maintes fois ces derniers temps. Ces entraînements forcés et rébarbatifs prennent aujourd'hui tout leur sens et vont peut-être me permettre de surprendre le loup, avec un peu de chance.

Je n'ai pas mis longtemps à sentir sa présence. Mais je sais que ces feuilles trahissent ma présence à chaque pas, et que, avec son odorat développé, il a forcément flairé la mienne aussi. Je suis le prédateur, le traqueur : j'ai l'avantage. Le loup le sait, mais il est fort de son expérience lui aussi. Bien qu'il soit une proie pour nous, il est lui-même un prédateur dans la forêt. Il est ce que les anciens appellent un prédateur inférieur. Je dois aiguïser ma technique de traque. Le loup est une proie difficile, rusée, combative. Vaincre un loup est toujours une chose difficile : les rencontres sont à chaque fois violentes et engendrent des combats musclés et acharnés. Elles ne sont pas risquées : de mémoire de Métoä, aucun chasseur n'a été tué par un loup. Mais souvent, le chasseur revient au village la besace vide et le pelage grandement marqué de sa rencontre. En fait, la plus grosse blessure infligée n'est que celle de l'honneur, celle du goût de la défaite qui ronge les grands chasseurs de l'intérieur. Juste ce sentiment de honte d'avoir échoué et cette impression que tout le monde vous regarde en

riant sous cape. Plaie d'orgueil n'est certes pas mortelle, mais elle est difficile à cicatriser.

Moi, je suis bien décidé à ramener un de ces loups au village.

Je l'ai trouvé. Il est là, allongé aux abords d'une clairière, les sens en éveil. Il savait que je rôdais près de lui. Son regard a très vite croisé le mien. Il n'a pas cherché à fuir, il savait qu'il était trop tard pour le faire.

J'engage le combat le premier afin de ne pas lui laisser le temps de me jauger. Avant que je ne l'atteigne, il s'est élevé dans les airs. Il a poussé fortement sur ses pattes arrière et s'est propulsé dans ma direction. Il attendait mon attaque. Le premier contact de notre corps à corps a lieu en plein vol. Le choc stoppe net mon élan et nous retombons lourdement sur le tapis de feuilles qui jonchent la clairière. L'énergie déployée par l'un et l'autre lors de l'attaque nous fait rouler jusqu'à un tronc d'arbre. Le loup se retrouve coincé entre l'arbre et moi. Il émet un cri strident de surprise mêlée de douleur. La lutte est engagée.

Ses crocs cherchent à m'entailler le cuir, mes griffes désiraient transpercer le sien. C'est lui qui trouve le chemin de ma chair le premier. Mon bras droit est prisonnier de sa puissante mâchoire. La douleur est vive, mais l'action de mes griffes n'est pas entravée, c'est un bon point : il n'a rien sectionné de vital pour moi pour le combat, je garde toutes mes capacités de défense. J'essaie de tirer violemment sur mon bras afin de me défaire de cette entrave. Sans résultat. Ses crocs sont solidement ancrés dans mon muscle. La seule chose que je réussis à faire avec ce mouvement est de me provoquer une immense douleur. D'un mouvement rageur, je lui assène un coup de tête lourd qui lui fait, cette fois-ci, lâcher prise. Le craquement que j'entends me laisse à penser que je viens de lui fracturer la cloison nasale. Si tel est le cas, ça va être un atout majeur pour moi. Je dois tenter de mettre cet avantage à profit.

Mais le loup est un combattant valeureux, il ne s'avoue pas vaincu si facilement. Il lui faut plus que quelques os brisés pour rompre le combat. Il est dressé face à moi, fier, en appui sur ses quatre membres. Ses babines retroussées laissent apparaître ses crocs ensanglantés. Sa respiration est saccadée, difficile, profondément rageuse. Son museau est légèrement déformé. La douleur et la mort se lisent dans ses yeux. Il sait que la fuite ne sert pas une issue possible. Il va défendre sa vie courageusement, avec hargne et volonté. Abandonner un combat n'est pas une option recevable pour un loup.

C'est lui qui reprend l'initiative. Cette fois-là, son attaque se porte au ras du sol, au niveau de mes membres inférieurs. J'ai juste le temps d'esquiver son mouvement pour que son coup ne m'atteigne pas. J'entends sa mâchoire claquer dans l'air, ses crocs grinçant les uns contre les autres.

Mais je ne me suis pas assez déplacé. Son corps me fauche et je me retrouve à nouveau au sol. À peine ai-je le temps de reprendre un appui correct sur mes griffes, que déjà, il est sur mon dos. Je sens ses griffes sur mes épaules et dans le bas de mes reins. Sa gueule cherche mon cou. D'un mouvement réflexe, je plonge au sol. Je sens sa mâchoire se refermer une fois de plus sur moi. Mon mouvement vient de m'éviter une blessure terrible : seule une touffe conséquente de mon pelage au niveau de la nuque a subi les assauts de la gueule de mon adversaire. Ma peau n'est que légèrement déchirée. Il est sur moi, les deux pattes avant appuyant fermement sur mon dos. Il détourne la tête une fraction de seconde pour se débarrasser de ces poils qui l'empêchent de porter une nouvelle estocade. D'un coup sec, je me redresse. Ce mouvement le projette à nouveau le long de l'arbre. Mais cette fois-ci, c'est moi qui fonds sur lui en un éclair. Il n'a pas le temps de se retourner complètement. Mes griffes lui déchirent le ventre avant qu'il ne se remette sur ses pattes, laissant un trou béant sur son abdomen d'où s'échappent ses entrailles fumantes. La surprise prend le pas sur la douleur. Son regard est fixe : il me fixe droit

dans les yeux, il sait que l'heure est venue pour lui de rejoindre ses ancêtres. La haine et la détermination l'ont quitté. Il semble à présent implorer sa mise à mort. Il accepte la défaite dignement comme le valeureux guerrier qu'il a été.

Le combat est fini.

Pour abrégé les souffrances inutiles de ce respectable adversaire, je lance une dernière fois mes griffes mortelles sur lui. D'un coup violent sur la tête, je lui brise net les cervicales. Il n'a pas cherché à esquiver.

Le loup est mort.

Dignement, courageusement, en combattant vaillamment pour sa vie. Je m'agenouille et je prononce la prière que les anciens nous ont apprise, une main posée sur le corps inerte de mon adversaire du jour. Un adversaire qui a combattu dignement doit toujours recevoir les honneurs. Son âme mérite de partir dans l'au-delà sereinement. Ce loup est un grand chasseur, un adversaire valeureux, je lui dois donc le plus grand respect. Je garderai le souvenir de son courage et de sa combativité. Cela fait partie de nos règles : un vaillant combattant vaincu ne doit jamais être oublié car il a participé à ce que nous sommes devenus ; le combattre a contribué à augmenter notre expérience et pour cette raison il fait partie de nous à jamais.

— Qu'il est mignon. C'est émouvant. Le petit Métoã fait tout bien comme il faut, comme les vieux grincheux de son village lui ont appris. Pour un peu, j'en pleurerais d'émotion.

Je relève la tête, surpris par cette voix qui vient de l'arbre. Une sorcière ! Il y avait une sorcière dans mon dos. Là-haut, assise sur une branche. Juste là, au-dessus de ma tête. Elle a assisté à toute la scène sans que je m'en rende compte. J'aurais dû la sentir. Il me reste encore à apprendre : même en plein combat, j'aurais dû sentir un ennemi comme ceux de son clan.

Cette sorcière est tout de même bien téméraire d'oser m'interpeller de la sorte. Tout le monde sait cela dans son monde et le mien : il vaut mieux faire comme si l'on ne se voit pas quand on se croise. C'est mieux pour nos deux peuples. Pourquoi me toise-t-elle ? A-t-elle perdu la raison ? Est-elle suicidaire ?

Cette sorcière semble bien sûre d'elle. Cela fait bien longtemps que je n'en ai pas vu traîner par ici, elle est vraiment loin de leur territoire habituel.

— J'étais sûre qu'il y avait un jeune Métoä dans les parages. Mon intuition ne m'a, une fois de plus, pas trompée. Et je t'ai reconnu dès que je t'ai vu. Toi, tu es le petit Idoän. Tu n'as pas tellement changé, tu as toujours l'air aussi chétif. Tu es juste un peu plus sec que la dernière fois que je t'ai vu, ajoute-t-elle dans un rire rauque à vous glacer le sang. Dès que j'ai su que c'était toi qui cherchais des misères à ce brave loup, je suis venu pour voir à quoi tu ressemblais depuis notre dernière rencontre.

Il m'a fallu quelques instants. Mais à présent, ça y est, je l'ai reconnue. C'est la satanée sorcière qui m'a humilié lorsque je n'avais encore que deux cycles. Avec trois de ses congénères, elle m'avait envoyé dans la rivière et m'avait ensuite jeté un sort d'humidité. J'étais resté mouillé pendant presque deux lunes entières. Cette mauvaise blague les avait bien fait rire. Même les anciens avaient trouvé cela bon enfant. Ils ne m'avaient même pas défendu. J'en avais été très vexé.

Mais là, en cet instant, elle est seule, j'ai grandi et il n'y a pas de témoin. Elle va payer pour cet affront passé et aussi pour son impertinence d'aujourd'hui.

— Vous êtes bien éloignée de votre village, ignoble sorcière. Comment avez-vous osé vous aventurer seule jusqu'ici ?

— La forêt est à tout le monde, jeune Métoä prétentieux. Même seule, je vaux au moins cinq morveux dans ton genre. Et si ta race s’y connaissait un peu en sorcellerie, tu saurais qu’il y a d’excellents ingrédients par ici. Je pense d’ailleurs qu’avec les champignons que je viens juste de récolter je vais faire une potion contre les petits Métoäs présomptueux comme toi : une potion de langue lourde qui empêche de parler pendant plusieurs jours. Ha ha ha !

— Notre médecine n’a rien à envier à votre satanée sorcellerie et votre potion ne m’impressionne pas.

Avant qu’elle n’ait le temps d’ajouter quoi que ce soit, je bondis sur elle. Emportés par l’élan, nous basculons dans le vide. Je suis appuyé sur elle, tentant d’enfoncer mes griffes dans son torse. Elle prononce deux paroles que ne comprends pas et notre chute se ralentit. Nous flottons à moitié dans l’air. J’ai entaillé son côté gauche, je peux voir du sang tacher son corsage de rouge. J’aperçois un léger sourire naître à la commissure de ses lèvres. Je suis étonné par cette réaction.

Elle prononce encore une incantation. J’entends juste « *unguis putredo* ».

Je sens le feu dans ma griffe, celle qui s’est enfoncée dans son torse... Le sang qui est dessus se met à bouillir en dégageant une odeur immonde. L’odeur qu’ont les chairs trop faisandées de la viande non consommée. La sorcière reste dans les airs pendant que je m’écrase lourdement sur le sol. Vexé par cette nouvelle humiliation, je me redresse en un éclair. Mais déjà elle a disparu de mon champ de vision. Je n’entends plus que son rire perçant s’éloigner rapidement. Elle est partie.

À ce moment-là, je n’avais pas bien compris pourquoi elle avait rompu le combat si vite. Sans doute par peur de ma supériorité. Enfin, c’est ce que je me plaisais bêtement à croire, tellement sûr de ma puissance...

Je rentre triomphalement au village avec mon loup. Bien sûr, j'omets innocemment de parler de l'épisode avec cette satanée sorcière, bien décidé à oublier cette nouvelle rencontre rapidement.

Gildëa, ma matrice, est fière de moi. Elle est heureuse aussi : surtout heureuse d'avoir de la viande fraîche à cuisiner. Le loup grillé est un mets succulent que l'on mange souvent lors des périodes festives.

Ma griffe me fait toujours aussi mal. J'essaye bien de la cacher, mais Karinüe le Grand voit de suite qu'il y a quelque chose. Je tente une fuite que je pensais salvatrice : c'est pire, cela amplifie ses soupçons. Il m'attrape par le bras avant que je puisse m'esquiver et regarde ma patte. En voyant ma griffe, il comprend immédiatement ce qui s'est passé.

— Idoän ! Tu as combattu une sorcière. Cette trace est son œuvre. Il faut agir vite ou il y aura des conséquences sur ton intégrité physique. Viens avec moi immédiatement. Tu es un inconscient, mon novice : affronter seul une sorcière est très risqué à ton âge. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Père, c'est elle qui m'a attaqué, je me suis juste défendu ! dis-je avec une honte à peine dissimulée.

— Silence, jeune Métoä. N'aggrave pas ton cas. Allons voir les anciens, vite, il n'y a pas de temps à perdre. Avec ces sorcières et leurs sortilèges, chaque minute compte. Espérons qu'il ne soit pas déjà trop tard, mon fils, sinon tu pourrais bien regretter cette rencontre toute ta vie.

Je ne cherche pas à répondre. Je sais que si je le fais, père découvrira vite que c'est bien moi qui ai foncé sur la sorcière : je suis un très mauvais menteur. Ma griffe me lance de plus en plus. J'espère que père se trompe et que je n'aurai pas de problème avec ça. Je sens monter la peur en moi. Cette sensation ne m'a jamais vraiment parcourue jusqu'à présent ; j'en ai la nausée.

Karīnūe le Grand m'entraîne brusquement à l'extérieur. Nous traversons la place du village à grands pas et franchissons la porte de la maison des décisions. Nous nous retrouvons très vite face à un groupe d'anciens occupés à gérer les affaires courantes du village.

Père ne dit rien: il montre juste ma griffe aux anciens.

— Karīnūe le Grand, ton novice a subi un sort de pourrissement. Aurais-tu par hasard croisé une sorcière en colère, jeune Idoän ? dit le plus ancien de tous avec un sourire narquois aux lèvres. Si nous n'agissons pas au plus vite, il perdra sa griffe, reprit-il en direction de mon père.

— Faites ce qu'il faudra, respectables anciens. Je suis prêt à subir en même temps votre sentence pour ce manquement aux règles de mon novice.

— Tu es un initié respectueux, Karīnūe le Grand. Mais tu n'es pour rien dans cette affaire, seul ton novice en subira les conséquences. Va, laisse-nous régler cela à présent. Nous allons en premier lieu soigner cette griffe et mettre fin au sortilège qui la ronge. Quant à ton novice, nous déciderons ensuite de l'ampleur de son châtimeut ; nous t'avisons de notre décision.

Père sort en saluant longuement les anciens. Je reste avec eux. Je sais que les minutes à venir risquent être très désagréables. Je crains plus la punition qui va m'être infligée que la douleur physique qui m'attend.

Ils m'installent sur une chaise dans un coin de la pièce. Ils se mettent à réciter de nombreuses phrases dans la langue de nos aïeux. J'ai pensé que ma griffe allait s'arracher. Le feu semble venir de l'intérieur. À chaque pulsation cardiaque, j'ai l'impression que ma griffe va éclater sous la pression. La douleur est telle que je crois m'évanouir. Je me retiens pour ne pas pleurer. Je veux afficher l'image d'un novice digne et fort, mais au fond de moi, la peur est bien là. Je pourrais même dire la terreur. Au bout de plusieurs longues minutes, c'en est enfin fini. Le mal est parti. Je suis exténué, mais contrairement à

ce que je pensais, mon calvaire n'est pas terminé. Une épreuve bien pire m'attend.

— Jeune Idoän, ton irrespect des règles mérite une sanction exemplaire. En t'attaquant à une sorcière, tu as non seulement mis ta vie en danger, mais tu as mis aussi la sérénité de notre village en péril, me dit un ancien avec gravité.

— Mais grand....

— Silence, jeune novice ! Tu vas être puni de ton inconscience. L'intégration dans le monde des initiés doit se mériter. Par ton acte, tu as montré au village que tu n'étais pas prêt. Il n'est pas tout d'être un prédateur, il faut être irréprochable pour être initié. Ta punition est simple : jeune Idoän, tu resteras un novice un cycle de plus. Ton nom est ôté de la liste de la prochaine cérémonie du passage. Cela te laissera un cycle de plus pour apprendre la patience et réfléchir sur les méfaits de la notion de fougue.

— Nooon ! Pas ça... Hermidöe ma donnée va être initiée, je ne peux pas ...

Je sens les larmes couler de mes yeux. Cette fois-ci, je n'ai pu me retenir.

— Notre décision est prise. Estime-toi heureux, la punition n'est pas à la hauteur du risque que tu as fait prendre au village. Nous avons été cléments en regard du respect que nous avons pour ton père. Va, jeune Idoän, va et médite. Apprends de cette punition, grandis et sois plus fort. Cette épreuve te rendra plus puissant que tu ne l'es déjà. L'humilité est aussi une notion que tu dois acquérir. D'ici quelques cycles, tu riras de tout cela. Allez, va rejoindre les tiens et annonce-leur la nouvelle : c'est à toi d'apprendre à tes parents le châtiment lié à ton imprudence.

Voilà.

Voilà comment et pourquoi j'ai perdu un cycle pour devenir un initié : à cause d'une sorcière. Et par ricochet, maintenant, toujours à cause d'elle, je suis bloqué chez les humains.

Alors non, contrairement aux dires de l'ancien, cette histoire ne me fait toujours pas rire malgré les très nombreux cycles qui me séparent désormais de cette journée maudite.

Je hais les sorcières.

Paris, le 13 mai 1978

Dans le monde des humains, il se passe toujours quelque chose : toujours des querelles, toujours un conflit quelque part. Incompréhensiblement, vous semblez vous complaire dans la violence gratuite. Malgré le temps qui passe, je ne cerne toujours pas ce plaisir que vous avez à vous entre-tuer à la moindre occasion. Votre civilisation a vraiment d'étranges mœurs. Vos clans ne retiennent jamais les leçons du passé.

Depuis quelques jours, l'œil mondial est focalisé sur le centre du continent africain, au Zaïre, dans la ville de Kolvezi. Il y règne une agitation anormale et soudaine ; les informations contradictoires qui viennent de là-bas ne me permettent pas d'avoir une idée précise des événements. Tous les journaux et toutes les télévisions ne parlent que de cela, mais rien de précis ne filtre vraiment sur la réalité des faits en cours.

Je veille. Cette histoire n'a, semble-t-il, rien à voir avec la mienne, mais je reste prudent. Le Métoä peut se cacher partout, il aime le sang et la foule ne lui fait pas peur : il peut très bien s'être mêlé à ça. Il a déjà été à l'origine de tels événements à plusieurs reprises par le passé. Je dois donc rester sur le qui-vive pour réussir enfin à le débusquer.

Donc, en Afrique, il y a une histoire de rébellion, d'otages, de morts par centaines. Peut-être devrais-je y aller pour voir et écarter cette piste définitivement. Je ne veux laisser passer aucune occasion de mettre fin à cette chasse qui n'a déjà que trop duré.

Je suis ici depuis déjà plus de mille de vos ans : c'est trop pour moi, beaucoup trop.

Finalement, je n'ai pas eu le temps de me rendre jusqu'au Zaïre. Le temps que je peaufine les détails de ma petite expédition africaine, le gouvernement français m'avait précédé. Le 19 mai, les parachutistes de ce qu'ici ils appellent la Légion Étrangère ont repris la ville et libéré les quelque 2 800 Européens retenus en otage. Deux jours plus tard, tout le monde était en route pour la France via des vols sécurisés par les forces militaires. Fausse alerte, cette fois-ci, cette histoire n'était qu'un vulgaire différend entre humains cupides et avides de pouvoir. Je reste néanmoins persuadé qu'il aurait pu se fondre dans la foule des meurtriers, c'est tout à fait son style de profiter d'une telle occasion pour s'adonner à son activité immonde.

Cet exemple confirme parfaitement ce que je disais : votre monde est fou, vous courez à votre perte et vous courez de plus en plus vite ! Depuis que je suis parmi vous, ce genre d'événements se multiplie, je vois votre avancée irrémédiable vers ce mur virtuel qui stoppera net votre civilisation : vous êtes les seuls à ne pas vous en rendre compte, trop occupés à tenter de conquérir le territoire de vos voisins. Votre volonté de quête d'un éventuel pouvoir sur les autres est sans limites et sans scrupule. Vous êtes même prêts à risquer votre survie pour arriver à vos fins. J'espère uniquement que je ne serai plus ici lorsque cela arrivera, car le choc risque d'être terrible et l'onde de choc générée violente. Votre race risque même d'en disparaître. Je ne vous comprends pas.

Depuis nos brèves retrouvailles de Dallas, je n'ai jamais vraiment réussi à m'approcher assez près du Métoä pour être une menace pour lui.

Cependant, il y a quelques mois, j'ai fait une rencontre étrange... Je pensais vraiment que c'était lui. Un tueur en série repéré en RDA. Le mode opératoire de cet humain avait incité les polices des pays du

bloc de l'Est à envoyer un télex à leurs homologues d'URSS pour le traquer. Bien entendu, les services secrets occidentaux n'avaient rien perdu de cette transmission censée être privée. Le jeu du chat et de la souris entre services secrets des deux blocs était toujours d'actualité à cette époque-là. La fin de la seconde guerre mondiale et l'éradication du nazisme avaient vu voler en éclats les bons sentiments de coopération entre l'Ouest et l'Est. Vous aviez même donné un nom à ce conflit larvé quasi virtuel : « la guerre froide ». Et donc, comme d'habitude, moi j'avais eu connaissance des informations captées. Alors, sans trop me poser de questions, j'avais filé en Allemagne de l'Est par le premier train.

Le voyage n'était pas aisé après Berlin. Les relations entre RFA et RDA n'étaient pas au mieux et il me fallait ruser pour franchir le mur qui séparait la ville non seulement en deux états bien distincts, mais aussi et surtout en deux mondes opposés. Les gens de « l'ouest » étaient mal vus de l'autre côté de la barrière.

Mes absences au travail sont faciles à gérer. Pour les humains, je suis un petit fonctionnaire caché au sous-sol d'un bâtiment immense. Personne ne sait vraiment si je suis là ou pas. J'ai dit avoir une santé fragile qui m'oblige régulièrement à m'absenter pour aller faire des soins. Les humains sont crédules. Des soins, parfois j'en ai besoin, mais rarement à cause de ma santé : juste à cause de quelques mauvaises plaies récoltées lors de combats mal gérés. Et puis les humains ont beaucoup évolué technologiquement depuis mon arrivée : en fait, depuis quelque temps, ils ont une fâcheuse tendance à se servir d'arme à feu contre moi. Cela leur donne l'avantage de pouvoir m'atteindre à distance, bien avant que je puisse les toucher. Il faut que je sois prudent avec ça. Cela pourrait mal tourner un jour. Cela devenait assez pénible, je suis de plus en plus obligé de tuer pour m'échapper, je n'aime pas cela. Ce n'est pas digne du prédateur que je suis. De plus, même si je suis immortel, je ressens la douleur et les plaies par balle sont très douloureuses, car profondes. Elles peuvent aussi être

assez handicapantes et me retarder dans ma traque. Je suis grandement nostalgique de l'époque où vous n'aviez que des épées pour vous battre.

En fait, mes absences professionnelles n'interpellent absolument personne ! Parfois j'ai même l'impression d'être complètement transparent, ce qui, pour tout dire, me convient parfaitement ; cela me laisse quasiment toute la liberté nécessaire dont j'ai besoin pour me consacrer à mes réelles activités.

En RDA, j'avais eu du mal à venir à bout de ma proie. Ce tueur était violent, rusé et même pervers. Il m'avait fallu être patient pour le dénicher, cela n'avait pas été facile. Et quand je l'eus trouvé, la suite fut tout aussi compliquée. Cet adversaire fut un des plus difficiles que j'eus à débusquer depuis bien longtemps. En y réfléchissant bien, dans votre monde, c'est en fait certainement le plus difficile.

Ce tueur-là était différent des autres. Trop ! Ces victimes étaient toujours retrouvées atrocement mutilées. Depuis l'histoire de Londres, je n'avais pas vu d'innocents autant torturés. Cherchait-il à rejouer une nouvelle partition de Jack ? Il y avait des traces de coups violents posés de manière très ciblée, comme des impacts de pilon. Il y avait aussi de nombreuses traces d'incisions d'une précision chirurgicale sur tout le corps. Ce qui attirait le plus l'attention des enquêteurs, c'est que toutes les plaies d'incision étaient délimitées à l'encre noire ; un peu comme si elles avaient été faites par une plume d'écriture enduite de ce liquide. Mais, au vu de la profondeur de celles-ci, les outils utilisés pour les faire devaient être beaucoup plus tranchants. On constatait un autre détail troublant pour toutes les victimes : elles étaient toutes retrouvées dans les bois, accrochées à un arbre et pendues à l'aide d'un crochet de boucher. J'avais pu prendre connaissance des dossiers que les services secrets avaient interceptés. Ce sont ces derniers détails qui m'avaient fait penser au Métoä : les traces de coupure et de crochet pouvaient servir à dissimuler celles

lâissées par ses griffes lors des combats. C'est pour cela que j'étais venu ici. Pour être certain qu'il ne s'agissait pas de lui.

J'aurais bien aimé pouvoir accéder à sa dernière victime pour vérifier les blessures. Mais il ne fallait pas trop espérer de ce côté-là ; les pays de l'Est n'étaient pas trop ouverts aux gens qui venaient de l'Ouest comme moi. Et puis, je n'étais pas censé être là. Il m'était donc impossible d'opérer au grand jour. Je devais être encore plus furtif qu'à l'habitude si je ne voulais pas finir dans un train direct, ou pire : en geôle, pris pour un sale espion capitaliste ! Je ne voulais pas attirer l'attention sur moi et encore moins provoquer une crise internationale qui m'aurait encore plus compliqué les choses.

Effectivement, comme je l'avais effectivement prévu, cela n'avait pas été facile, il fallait que je me méfie tout autant, voire plus, des autorités locales que du tueur. Il ne fallait vraiment pas attirer l'attention sur moi. De plus, je devais bien admettre que le bougre était rusé et prudent. Bien trop d'ailleurs pour être mon Métoä. Comme moi, il ne craint pas votre justice, donc pourquoi s'encombrer de toute une ribambelle de précautions ? Et lui, il se sent en plus tellement supérieur qu'il ne cherche pas à se cacher comme ça en temps normal : il est invincible, de qui pourrait-il bien avoir peur ?

Mais j'avais une intuition. Je ne pensais pas qu'un simple humain soit capable d'agir de la sorte. En tout cas, je n'en avais rencontré aucun ayant la capacité de tuer comme cela depuis que j'étais dans ce monde. La violence qui se dégageait de ces meurtres était froide et montrait un tueur méthodique, très sûr de lui et déterminé ; un peu comme le Métoä, en fait. J'étais un peu perdu par la dualité de ces pensées. Était-ce lui ou bien alors un humain le singeant ? Et, dans ce cas, pourquoi le Métoä ne lui réglait-il pas son compte ? Ce n'était pas du tout le genre d'être à laisser un simple humain copier un prédateur comme lui. Je doutais !

Il me fallut un peu plus de temps que je ne le pensais de prime abord, mais je le retrouvai finalement. Il avait frappé à nouveau depuis mon arrivée. C'est comme cela que j'eus une piste assez chaude me permettant de remonter jusqu'à lui. J'épiais dans l'ombre le moindre mouvement de la police locale. Cet espionnage m'avait permis d'accéder au corps de la victime. Je m'en voulais de n'avoir pu sauver l'innocent mort sous ses coups. Mais ce sacrifice n'avait pas été vain : j'avais pu accéder au corps et étudier toutes les marques qu'il gardait de cette mauvaise rencontre. Même après leur mort, les innocents nous parlent ; ils nous disent beaucoup plus de choses que ce que vous pensez. Bien sûr, pour cela, il faut savoir les écouter. En tout cas, moi, je sais entendre ce qu'ils ont à me dire, comme savent un peu le faire les humains qui pratiquent la médecine légale. Je prête l'oreille juste un peu mieux qu'eux. Il m'avait livré ses secrets, je savais comment retrouver le meurtrier. Les odeurs et les traces présentes ne laissaient aucun doute : graisse mécanique à l'effluve âcre et rance, poussière de ciment et traces d'affections cutanées très probablement dues à des solvants puissants. Je n'avais plus qu'à repérer les zones industrielles tranquilles ou bien les hangars désaffectés qui peuplaient la périphérie de cette ville au passé industriel glorieux mais révolu.

Je n'eus à chercher longtemps : il se cachait effectivement en dehors de la ville. Il se trouvait dans une ancienne usine laissée à l'abandon comme je l'avais pressenti. La planque idéale pour qui veut être tranquille et avoir du temps pour agir ; l'endroit n'était plus fréquenté que très épisodiquement.

Le site était vaste et comprenait plusieurs bâtiments. Je commençai par jeter un coup d'œil circulaire afin de déterminer ceux où il n'était certainement pas. Au milieu du site, il y en avait un qui dégageait légèrement plus de chaleur que les autres : il était forcément dans celui-là. Nous autres Métoä, nous sentons ces choses-là. Notre vie au

milieu de la nature nous a fait développer certains sens : ils sont affûtés pour la traque. Dans ces bâtiments vides de toute activité depuis longtemps, seuls des corps pouvaient dégager la chaleur que je ressentais.

Je pénétrai dans le bâtiment par une porte située sur un des côtés, à l'abri des regards et sous le vent pour ne négliger aucun détail. Au cas où. J'étais dans la partie bureau. L'endroit était désert, comme mort. En dehors du bazar laissé là, à l'abandon, et rongé par la rouille, aucune trace de ma proie. En tout cas, pas dans cet espace.

Je poursuivis méticuleusement mes investigations dans le bâtiment, pièce après pièce.

La partie bureau s'étendait sur deux niveaux. Je n'eus pas besoin de monter à l'étage : je sentais que la source de chaleur était au même niveau que moi. S'il y avait une victime en haut, il était déjà trop tard pour elle. Au sol, au milieu de divers débris, subsistaient les restes d'un panneau ressemblant à une enseigne. Sans bruit, je dégageai du pied la pancarte pour voir ce qui était écrit dessus : « *K.F.D. ... Klaus Familie Druckerei* ». Une imprimerie !

Je traversai ensuite une sorte de réserve. Le désordre qui régnait laissait supposer que de nombreuses personnes étaient venues ici en quête de quelques matériaux à dérober. Le sol était jonché de toutes sortes de pièces cylindriques colorées et de débris peu identifiables, rongés par la rouille ou déformés par l'humidité et par des piétinements répétitifs. Beaucoup de récipients renversés dont une grande majorité ayant contenu des solvants organiques ou des encres de diverses couleurs. L'air ambiant était encore saturé de l'odeur caractéristique de ces produits. J'étais au bon endroit. Un rat dérangé par ma présence se sauva en passant entre mes jambes. Cela me fit me retourner rapidement et, dans mon mouvement, je percutai une étagère métallique qui laissa choir un objet. J'eus juste le temps de tendre le bras pour amortir la chute d'un pot de peinture.

Je restai dans la position semi-accroupie, un genou au sol, que mon mouvement pour attraper ce maudit pot m'avait fait exécuter. Je demeurai silencieux quelque temps sans bouger. J'avais bloqué ma respiration pour ne capter que les bruits ambiants. Rien n'avait changé : il ne m'avait pas entendu...

Je sortis de la réserve et continuai mon exploration méthodique des lieux.

Il y avait du bruit dans la partie hangar de l'édifice. Léger, lointain, mais je pouvais l'entendre, sentir ses vibrations.

Je l'avais localisé ! Il y avait bien quelqu'un de vivant dans ce bâtiment, ce qui était pour le moins étonnant vu l'état de celui-ci.

En plus des effluves de l'ancienne vie de cette usine, il y avait aussi dans l'air une odeur de sang : du sang frais avait coulé il y a peu de temps dans cet espace. Je longuai prudemment le mur pour tenter d'avoir un visuel sur ma cible. Je devais absolument rester hors de sa vue et ne pas me mettre sous le vent, ce qui trahirait immédiatement ma présence. Il était là, je distinguais sa silhouette au travers d'une fenêtre au carreau graisseux, légèrement penchée en contre-jour. Je m'approchai doucement de l'ouverture qui donnait sur le bâtiment principal. Collé à l'encadrement de la porte, je pouvais l'apercevoir plus distinctement. Il était en train de finir d'effectuer sa macabre manie sur une quelconque victime kidnappée probablement quelques jours auparavant. J'entrai dans le hangar et compris vite que sa pauvre victime était déjà morte : un seul battement de cœur était audible. En dehors du mien, je ne percevais la vibration que d'un seul autre cœur. Je ne pouvais plus rien pour cet innocent, il avait cessé de vivre depuis plusieurs minutes déjà. J'avais surpris le chasseur en pleine action. Je l'avais dérangé dans la réalisation de son œuvre, l'avais privé de son plaisir. J'ai bien failli le regretter.

Le hangar était complètement vide, à l'exception de la table en métal où reposait le corps de l'innocent et de quelques vieilles dessertes probablement trouvées sur place où étaient posés plusieurs outils du

tueur. Sur l'une d'elles était posé un bac rempli de solvant dans lequel trempaient des outils sans nul doute destinés à découper les victimes. L'odeur typique liée à l'évaporation constante de ces produits formait une sorte de bulle odorante virtuelle qui me masquait celle de ce bourreau. À côté du bac, je pouvais apercevoir un pot d'encre noire. Tous les éléments du puzzle s'assemblaient : il découpait ses victimes avec des outils enduits d'encre et les nettoyait de leur sang entre chaque incision en les trempant dans des solvants. J'avais résolu le comment et le pourquoi des traces étranges, mais en revanche, je n'avais aucune idée de la finalité de ce rite.

Aucun endroit où se cacher : il n'y avait que quelques poteaux, supportant la structure de la charpente qui parsemaient les lieux. Toutes les machines qui devaient être dans ce hall pendant l'exploitation de l'usine avaient disparu. Seuls restaient çà et là des blocs de ciment au ras du sol d'où sortaient des tiges filetées usées grâce auxquelles les machines devaient être solidement maintenues en place. Il m'avait donc forcément vu au moment même où j'avais passé la porte.

Effectivement, il n'y eut pas de temps d'observation. Ni de sommations d'usage, d'ailleurs. À peine avais-je franchi l'entrée de l'immense salle où il se trouvait qu'un scalpel au tranchant indéniable fendit l'air en tournoyant dans ma direction. Il pénétra profondément dans mon poitrail. Il avait été lancé avec une force inouïe. J'avais senti cette attaque, je l'avais pressentie, mais je ne l'avais pas esquivée. Je voulais laisser croire à ma proie qu'elle avait le dessus. Je voulais savoir si c'était lui. *Lui*, il n'aurait pas fait cela, il savait que cela ne servait à rien : un Métoä ne gâche jamais d'énergie au combat inutilement. Seuls les coups utiles méritent l'énergie que l'on dépense pour les asséner. *Lui* aurait su qu'une simple lame ne pouvait pas provoquer chez moi de dégâts importants.

J'arrachai le scalpel de ma poitrine d'où coulait un fin filet de sang et le tordit lentement entre mes mains en le fixant droit dans les yeux. L'autre ne broncha pas. Au contraire, cette manœuvre semblait avoir

affirmé sa soif de sang. Il avait ce visage froid et sans expression qu'arborent toujours les chasseurs déterminés, l'œil perçant, le regard droit et soutenu. Cela ne m'impressionnait pas, j'étais tellement plus puissant que lui. Mais lui, il ignorait cela, il pensait être si fort qu'il me prenait pour sa proie. Inconscience des humains : l'époque et le lieu n'y changent rien, ces bipèdes sont toujours aussi arrogants et prétentieux.

À présent, il avait délaissé complètement sa victime et reporté toute son attention sur moi. Il s'approchait à grands pas, un crochet de boucher dans la main droite, une massue dans celle de gauche. Je fis de suite le rapprochement avec les traces laissées sur les victimes. J'avais bien mis la main sur le meurtrier qui apeurait la population est-allemande depuis quelques semaines. Son pas était décidé, chacun de ses pieds frappait lourdement le sol, soulevant un léger nuage de poussière. Droit, robuste et pressé d'en finir. Aucun doute, je n'allais pas pouvoir faire l'impasse d'un combat au corps à corps « musclé ».

La bataille sera forcément rude. Je repris instantanément ma forme originelle, cela serait plus facile pour moi de bouger sans cette enveloppe charnelle humaine. Cela ne le détourna même pas de sa marche vers moi. Pas d'étonnement sur son visage, aucun rictus, rien. Beaucoup auraient fui rien qu'à la vue de ma silhouette de Métoä. Cet humain ne semblait pas ressentir d'émotion. J'étais face à un réel psychopathe : froid, cruel et monstrueusement déterminé. Il accéléra encore le pas en s'approchant de moi. Mon apparence semblait l'attirer ou l'exciter encore plus au lieu de l'effrayer. Je n'avais encore jamais rencontré d'adversaire qui avait réagi comme ça.

Il n'y eut pas un mot, juste le bruit du métal s'écrasant sur mes griffes. Il avait frappé le premier. Les deux mains en même temps. J'avais juste eu le temps de contrer les deux attaques simultanées. Si je

n'avais pas été un prédateur, je pense que je me serais laissé surprendre. Pas le temps de réfléchir que déjà d'autres coups pleuvaient. Ils étaient puissants, rapides et bien placés. Il me fallait être entièrement concentré pour arriver à mettre en place la parade adaptée à chaque attaque. Je n'étais qu'en mode défense depuis le début de son assaut et je n'aimais pas ça. Il fallait vite que je reprenne l'initiative dans ce combat.

Cet homme était étrange. Il ne bougeait pas comme un humain, ses gestes étaient extrêmement coordonnés. De plus, il était rapide, vraiment rapide. C'est pour cela que j'avais finalement douté de longues minutes. Si c'était lui, pourquoi n'utilisait-il pas ses griffes ? Elles sont tellement plus efficaces que ces stupides outils métalliques. Peut-être voulait-il jouer avec moi, certain de sa supériorité ? Je ne savais plus quoi penser. Je n'en eus d'ailleurs pas le temps : une nouvelle attaque était lancée.

Il s'était laissé emporter par son dernier coup de massue. Pris par l'élan et l'enthousiasme, tout son corps avait basculé vers l'avant. Je réussis tout juste à l'esquiver en pivotant vers ma droite et ainsi éviter qu'il ne me percute. Je profitai de cette bascule latérale pour lui déchirer l'arrière de l'épaule gauche d'un coup de patte bien placé. Il ne cria pas, ne montra pas même le moindre signe de douleur. Il n'avait pas eu un semblant de signe de surprise. Rien. Le sang coulait pourtant abondamment le long de son dos. Une de mes griffes avait entaillé profondément sa chair, j'avais même entendu la pointe racler contre l'os de son omoplate ; celui-ci garderait la trace de notre rencontre à tout jamais. Malgré cela, il restait concentré sur la mission qu'il s'était assignée : m'anéantir. Il ne désirait qu'une chose : me faire payer l'affront de l'avoir privé de la joie perverse que lui offrait la découpe consciencieuse de sa victime. Il reprit son équilibre, se figea un instant et porta son regard sur sa blessure. Bien qu'il ne puisse voir son dos, il avait une idée de l'ampleur de cette dernière. Il regarda brièvement le sang s'écouler le long de sa hanche et, dans

un cri de rage rauque et puissant, il reprit le combat. À cause de l'entaille profonde, les coups de massue se faisaient moins précis, moins violents. En revanche, le crochet était, lui, toujours aussi incisif. J'avais réussi jusqu'à présent à ne pas me faire embrocher, mais les coups répétés sur mes avant-bras commençaient vraiment à m'endolorir les muscles. Chaque contact me résonnait dans tout le corps comme le fait une cloche lorsque la boule de frappe tape dessus. Je devais agir à présent et éviter de me faire taillader ou embrocher comme un vulgaire jambon. Par deux fois, il avait presque réussi à me toucher ; seule mon intuition m'avait permis d'anticiper et de contrer le geste dans les tout derniers instants.

Les coups volaient de part et d'autre. Les miens ne l'atteignaient pas, mais servaient juste à l'empêcher d'ajuster les siens.

Il fallait en finir au plus vite. Dans le cas contraire, je mettrais beaucoup trop de temps pour guérir des traces laissées par ce combat. Durant tout le temps nécessaire à ma convalescence, je serais vulnérable et ça, c'était inacceptable. Reprendre l'initiative ne devenait plus une option, mais une réelle nécessité.

Ce n'était pas le Métoä, j'en étais sûr à présent : avec la blessure que je lui avais assénée, il aurait repris sa forme normale. Et là, j'avais en face de moi un être toujours d'apparence humaine. Il aurait voulu se battre en face-à-face, entre individus de même race. Cet humain n'était vraiment pas ordinaire : depuis mon arrivée, je n'avais jamais été confronté à un homme d'une telle puissance et d'une telle détermination. Quel dommage d'être obligé de lui ôter la vie ! Mais je n'avais pas le choix, je devais détruire ce monstre, il n'avait déjà que trop infligé la mort à de nombreux innocents : son art de la chasse n'était pas mis en pratique pour les bonnes raisons. Assouvir ses pulsions et tuer gratuitement afin de se procurer du plaisir, je ne tolérais pas cela.

Je devais redevenir le prédateur redouté de tous et venir à bout rapidement de celui-là. Alors, pour gagner un peu de temps afin de préparer mon attaque, je me reculai, faisant mine de battre en retraite. Je traînai doucement mes pattes sur le sol qui crissait sous le contact de mes griffes. Ce stratagème avait pour but de l'énerver encore plus : les humains supportent très mal les hautes fréquences sonores ; elles font vibrer leurs tympanes si rapidement que les nerfs envoient un influx puissant au cerveau, lequel provoque très vite un mal de tête intense et les déconcentre.

Je m'adossai au mur. Doucement, par petits pas latéraux, je glissai jusqu'à l'angle de la bâtisse. Il était obligé d'approcher de face, plus aucun coup de côté ne lui était possible.

Il pouvait venir à présent, j'étais prêt à l'affronter vraiment. En bon psychopathe, il eut un moment d'arrêt pour me toiser lorsque mes épaules touchèrent l'angle des murs, certain de sa supériorité. Il me regardait, immobile, un léger sourire narquois sur les lèvres. Il savourait déjà le dénouement où il se voyait m'ajouter à la liste morbide de ses victimes. Je percevais de la jubilation dans ses yeux. Il pensait sûrement que je ferais un superbe trophée, qu'il aurait la fierté d'avoir battu une espèce de monstre de la nature. Cela devrait faire de lui le plus grand chasseur de la Terre. Il n'avait juste pas senti le piège se refermer sur lui. Pitoyable !

Ces humains sont tellement prévisibles : je l'avais amené là où je voulais. J'étais dans un coin sans issue et pourtant, celle de ce combat était déjà jouée. J'avais déjà gagné même avant d'avoir bougé, mais ça, lui, il l'ignorait encore : il allait bientôt s'en rendre compte. Mais il serait trop tard pour lui, plus le temps de corriger son erreur. Il était maintenant à l'aurore de sa vie : il allait mourir très bientôt sans le savoir. En réalité, il était déjà mort, mais il était le seul de nous deux à ne pas encore s'en être rendu compte...

Je mis à profit ce court répit qu'il venait bêtement de m'accorder. Je me concentrai, recentrai toute mon énergie. Mes yeux se fermèrent

brièvement et je fis appel à la sagesse des ancêtres dans une grande inspiration silencieuse. J'entendis mon cœur ralentir. Pour la première fois depuis longtemps, je ressentis la connexion avec les miens. L'énergie me pénétrait. Tout ceci ne dura qu'un instant.

Un trop court instant...

Je l'avais senti s'avancer doucement : il n'était plus qu'à quelques mètres de moi, immobile. Il semblait attendre que je le regarde pour fondre sur moi. Il me traitait encore comme une proie, de la même manière que ces pauvres innocents qu'il massacrait avec plaisir. Avant qu'il ne réalise ce qui se passait réellement, j'avais rouvert les yeux et, en un éclair, je fondis sur lui. J'avais bondi. J'avais pris appui sur le mur et je m'étais élancé. J'étais passé au-dessus de sa tête et j'étais retombé derrière lui. Il était dans mon dos, à portée de bras. Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir qu'il était juste à la bonne distance... Je le savais !

Je rivai mes griffes postérieures dans le sol. Le béton s'effrita dans un crissement strident tel celui qu'émet le métal quand on le déforme violemment. Des lézardes apparurent au sol sur plusieurs centimètres tout autour de moi. Les vibrations du léger craquement étaient perceptibles pour qui savait les ressentir. J'étais stabilisé, ancré, le véritable combat pouvait enfin commencer. Je me tenais droit. Je baissai à nouveau mes paupières, remplis mes poumons, bloquai ma respiration et agis. Avant que ses yeux aient retrouvé ma trace, j'avais lancé mon bras. Il décrivit un arc de cercle parfaitement parallèle au sol. Le geste avait été franc, bref et propre. La suite le fut clairement moins. L'humain était resté figé : aucune réaction, aucune réaction ni prémices de geste. Au début, tout du moins.

Une gerbe de sang rouge vif accompagna la fin de mon mouvement, tapissant le mur d'une myriade de points rouges comparables à ceux d'une fusée de feu d'artifice éclatant en plein ciel. Même les yeux clos, je devinais le dessin céleste apparaître ; je connais tellement bien l'anatomie humaine et ses réactions ! La constellation était à

présent imprimée pour longtemps. Mes griffes dégoulinèrent de ce liquide chaud et légèrement visqueux. J'ouvris les yeux, regardai ma main rougeoyante et je me retournai en refermant le poing.

Après un court instant, tout le haut de son corps bascula en avant et tomba au sol, soulevant un léger nuage de fine poudre grise. Ses jambes et son bassin, eux, restèrent debout encore quelques secondes avant de choir à leur tour. Les lézardes du béton se remplirent de sang. On aurait dit une multitude de petites rivières rouges vues du ciel. Elles convergeaient toutes à mes pattes postérieures, ramenant à moi ces flots de vie qui s'échappaient irrémédiablement de l'humain.

Pour lui, le combat était fini.

Trop sûr de sa supériorité, il n'avait pas vu d'où la mort était venue pour le frapper. Une erreur qu'un véritable prédateur ne commet jamais.

Un combat de plus pour moi...

Encore un. Je suis las de tout cela. Je ne rentre pas encore aujourd'hui. Ce n'était qu'un humain, un vulgaire humain.

Hermidöe, ma donnée, auras-tu la force de m'attendre encore ?

Je parcourus une dernière fois le hangar du regard. L'odeur forte du sang était presque plus gênante que sa vue. L'humain avait les yeux ouverts. Il semblait me regarder en disant « qui êtes-vous, comment avez-vous fait ? ». Ses entrailles sortaient doucement du haut de son corps et rejoignaient petit à petit ses jambes. On aurait cru à une manœuvre désespérée pour rassembler les deux parties. Le sang ne coulait déjà plus, seule la chaleur résiduelle du corps s'échappait désormais de cette masse de cellules.

Je restai quelques minutes à le regarder, comme pour m'assurer de sa mort. Je m'approchai puis m'accroupis. Sur son dos un tatouage à l'encre noire représentait une paire d'aile. Drôle d'ange !

Je promenai mon regard sur le buste déstructuré et enfonçai mes mains dans cet enchevêtrement d'intestins encore tiède, comme pour

le souiller et laisser mon odeur de prédateur en message aux autres. Puis, les mains dégoulinantes des fluides de cet homme, je me relevai doucement et me dirigeai vers l'innocent.

C'était une femme. Une douce et faible chaleur s'échappait encore de son corps à elle aussi. J'aurais pu la sauver si j'avais débûsqué cette cache quelques minutes plus tôt. Satané rat !

Elle avait été, comme les autres, atrocement mutilée. Je connaissais maintenant le rituel de l'assassin. Elle avait été incisée profondément sur les bras et les jambes. Les traces de sang coagulé sur la peau montraient que ces blessures lui avaient été infligées de son vivant. On retrouvait bien, là aussi, les traces d'encre sur le bord des chairs découpées.

Elle avait un trou au niveau de la poitrine, en dessous des seins. Juste sous le sternum, là où le diaphragme sépare les poumons des viscères. Cet homme était un véritable monstre. Cette innocente avait vécu ses dernières minutes de vie avec un trou qui la traversait de part en part : exactement à l'endroit où il passerait le crochet de boucher qui servirait à l'accrocher à un arbre comme toutes les autres. Un trou bien assez grand pour lui infliger une douleur d'une extrême violence, mais pas assez pour la tuer sur le coup.

Je posai mes mains imprégnées du sang et des fluides corporels du tueur sur le crâne de l'innocente. Je voulais que son âme sente la mort de son bourreau. Je me plaçai derrière elle, je m'agenouillai et je fis glisser mes mains encore quelque peu dégoulinantes de chaque côté de sa tête. Ses cheveux collaient à mes griffes.

Doucement, tendrement, j'appuyai mon front sur son crâne et je récitai à voix basse la prière du grand passage. Je n'avais pas pu la sauver, je n'avais pas su arriver à temps, je me devais au moins de lui faciliter le passage vers la terre des âmes. Elle avait le droit de pouvoir retrouver ses ancêtres.

Lorsque je me relevai, tout était calme. J'ouvris les yeux et je vis qu'un rayon de soleil perçait au travers d'une brèche de la toiture. Il s'était posé sur elle, illuminant son corps blafard.

Elle était partie retrouver ses aïeuls.

Je sortis sans bruit en emportant son corps, sans un regard pour celui qui avait commis ces crimes. Je le rendis à la Terre mère et partis.

J'étais à la fois las et serein. Las de tant de combats et tant de violence chez les humains, et serein d'avoir pu accompagner cette innocente vers la terre des âmes où elle serait désormais en paix, loin des turpitudes de son monde.

Malgré un petit pincement d'amertume, je me sentis fier de ce que j'avais accompli ici aujourd'hui. Certes, je n'avais pas sauvé cette femme, mais j'avais réussi à en épargner des dizaines d'autres grâce à la mort de cet homme.

Il y a tellement d'innocents en dangers dans ce monde...

Lorsque je revins en France, les journaux ne parlaient que des exploits des légionnaires au Zaïre. Une bonne chose pour moi. Personne ne faisait allusion à ma petite escapade en Allemagne et à sa conclusion quelque peu radicale.

Là-bas, j'avais laissé le corps comme cela, coupé en deux au milieu de l'usine et baignant dans son sang et ses entrailles. En revanche, j'avais enterré sa victime. Une innocente. Les innocents méritent le repos, les anciens nous apprenaient ça. Alors, je l'avais mise en terre dans le terrain vague mitoyen à l'usine. Et j'avais placé la massue et le crochet au sol, à l'endroit même où j'avais déposé le corps, bien en évidence. Elle serait retrouvée et les siens pourraient faire leur deuil et veiller sur elle, elle le méritait. C'est malheureusement la seule chose que j'avais pu faire pour elle.

Une fois de plus, ma chasse ne m'avait pas permis de mettre la main sur le Métoä. Ce qui me gênait le plus, c'est que cela faisait un certain

temps que j'avais perdu sa trace. L'histoire allemande, ce n'avait pas été pour moi le premier échec depuis quelques années. À de multiples reprises, je m'étais mépris sur lui. Souvent, j'avais cru le retrouver et à chaque fois mes pistes conduisaient à une impasse.

Mes talents de prédateurs m'auraient-ils abandonné ?

Ne suis-je tout simplement pas aussi doué que je le pense ?

Paris, le 25 juillet 1995

Cette nuit-là était comme toutes les autres : froide, solitaire et morne. Encore une nuit à errer seul pour traquer une quelconque victime : une de plus à mon compteur pourtant déjà trop fourni.

Cependant, contrairement à l'habitude, ce moment était intérieurement très différent des autres pour moi : la nostalgie m'avait envahi. Ce sentiment étrange, je l'ai appris auprès des humains. Dans ma tribu, nous ne connaissons pas cet état. Nous ne vivons pas dans le passé. Mais cette nuit, cela m'avait rattrapé.

Souvent, j'ai pensé à ce qu'aurait pu être ma vie si ce jour-là je n'avais pas pénétré dans l'autre : forcément, elle serait différente !

Oui, forcément.

Aurais-je été un aussi grand chasseur qu'aujourd'hui ? Aurais-je eu une descendance avec Hermidöe ?

Une seule chose est sûre : je serais chez moi en ce moment, au milieu des miens. Au lieu de ça...

Que peuvent-ils bien faire au village, à cet instant précis ? Se souviennent-ils seulement de moi ?

Hermidöe a-t-elle su attendre mon retour, ou, comme la tradition le lui permet, a-t-elle formé un couple avec un autre « esseulé » ?

Les esseulés, ce sont les Métoäs qui ont perdu leur donné. Dans notre univers, les motifs de décès sont nombreux : les batailles contre les sorcières ou autres créatures de la même trempe, les mises bas qui se passent mal, les périodes de famine...

Alors, quand un Métoä devient un esseulé, il a le droit de choisir un nouveau compagnon de vie parmi ses semblables. Mon peuple doit survivre quoi qu'il arrive, donc dans les cas de malheur comme celui de perdre sa ou son donné, la tradition de l'amour unique doit être transgressée.

J'espère de toute mon âme que ma donnée aura su m'attendre, car je ne suis pas mort ou porté disparu. J'ai juste une mission à accomplir. Tant de questions m'assaillent que je ne trouve pas le sommeil. Je souffre de ce que vous appelez insomnie.

Un rayon de soleil vient de me transpercer l'œil. Comme si l'astre céleste lui-même ne voulait pas que je songe à mon village. Encore une journée de plus dans ce monde bruyant et souillé. Et surtout, encore du temps passé loin des miens.

Je pèse aujourd'hui tout le poids de ma faute de jeunesse. En espérant voir l'antré avant tous les autres et les rendre jaloux, j'ai hypothéqué mon avenir et celui de ma compagne.

Souvent, je me demande combien de cycles j'ai perdus et laissé filer ce jour-là. Ici, je n'ai aucun moyen de connaître avec certitude le temps passé dans mon monde. Je n'ai pas trouvé d'indices me permettant de déterminer une concordance fiable entre les deux calendriers. Vos cycles lunaires et les déplacements de vos étoiles ne me m'aident pas à trouver une échelle de temps que je connais.

Je suis allé travailler dans mes archives, comme à l'accoutumée à la recherche du moindre indice qui pourrait m'être utile. Toujours en quête de l'autre Métoä.

C'est en rentrant après cette journée banale que c'est arrivé...

Il était 17h31.

Je n'avais pénétré dans l'un des nombreux sous-sols de la ville que depuis quelques secondes lorsque cela se produisit. L'explosion venait d'avoir lieu. Puissante et extrêmement sonore dans cette enceinte

close. Le souffle qui s'ensuivit immédiatement me plaqua contre le mur en carrelage de la station. Le bruit de la détonation résonnait encore dans mon crâne. Un épais brouillard de poussière enveloppait l'ensemble du quai et du tunnel.

D'un seul coup, ce fut le silence : tout devint feutré, douillet, comme étouffé sous cette épaisse couche de neige grise.

Pourquoi ici et maintenant ? Y avait-il une relation avec ma présence ou était-ce juste un pur hasard ? Je n'avais qu'une seule certitude : je n'étais pas blessé. Mon choc violent avec le mur ne me laisserait que quelques ecchymoses qui disparaîtraient vite.

Un brouhaha soudain me tira de ma réflexion. En une fraction de seconde, l'éden neigeux, tel un cocon rassurant, se transforma en un chaos total : j'avais l'impression d'être la chrysalide de papillon que l'on a sortie brutalement de son enveloppe. Les cris, l'odeur de sang, le bruit du métal qui se tord, la vapeur qui s'échappe de toute part... Le plus étonnant était ce bruit sourd de chocs successifs suivis de cris à faire frémir la forêt : les humains couraient dans tous les sens, et, aveuglés par la poussière, ils s'entrechoquaient violemment les uns les autres et chutaient au sol.

Je restai droit et immobile. Je l'attendais. S'il était à l'origine de cela, il ne tarderait pas à se manifester et à profiter du désordre pour fondre sur moi. Tout cela ressemblait fortement à une manœuvre de diversion : il m'avait peut-être retrouvé, et dans ce cas, connaissait mes habitudes et mes horaires.

Tous les sens en éveil, je l'attendais. La vue étant inutile à cause de la poussière épaisse qui n'était pas totalement retombée et qui formait toujours un épais brouillard, je me concentrais sur les mouvements de l'air et les ondes qu'ils transmettaient. Mais, rien ne se produisit. La seule anomalie était que je ressentais la douleur et la peur de tous ceux qui m'entouraient. Je n'avais qu'en de rares exceptions capté ces émotions chez les humains jusqu'à présent.

Il n'était pas là !

Cette explosion n'était pas de son fait. Simple coïncidence, j'étais juste au mauvais endroit à cet instant précis. Que devais-je faire ?

Pendant de longues minutes, je restai là, immobile, à contempler le tableau morbide émergeant du néant. La poussière retombait, dévoilant peu à peu une fresque digne des grands tableaux de musée.

Les silhouettes fantomatiques se déplaçaient au ralenti. Cela ressemblait, malgré l'anarchie évidente, à un ballet parfaitement chorégraphié. Dans le fond, au débouché du tunnel, des flammes orange vif dansaient sur un enchevêtrement de métal déformé par l'onde de choc de l'explosion. Leurs reflets sur le métal argenté formaient des flashes de lumière réguliers. Cela donnait au tunnel un air encore plus lugubre qu'habituellement. Au premier plan, des corps inertes et démembrés jonchaient le sol de ce qui était quelques instants plus tôt une station de métro parisienne ordinaire.

Sur le liquide rouge et visqueux qui peignait petit à petit le quai se détachaient de petits monticules aux formes plus improbables les unes que les autres : de la chair humaine issue des corps qui avaient été au cœur de l'impact. La puissance de la déflagration avait totalement déstructuré de nombreux humains, disséminant çà et là des fragments d'os, de muscles et de viscères.

Je contemplais le « Guernica » nouvelle version : celui dessiné par des groupes humains qui usaient de la terreur et de la violence en guise de langage. Cela, je ne le découvris que quelques jours après l'explosion ; les informations ne parlaient que de ça : « attentat ». Un concept qui m'était complètement étranger. Des bombes pour s'exprimer à la place de la parole ou des pinceaux...

Dans la station de métro, les premiers secours arrivaient. Le désordre s'était peu à peu dissipé et avait laissé place à l'organisation militaire des secouristes. Le calme et les déplacements méthodiques des hommes en uniforme contrastaient avec l'agitation anarchique des victimes.

Je restai là, tapi dans la cachette que m'offrait le dessous d'un escalator donnant à la surface. J'avais une tanière temporaire. Je ne voulais pas entrer dans le nombre des victimes et dans le circuit de secours ; je devais rester discret et éviter le plus possible d'être fiché pour quelque raison que ce soit.

Ce jour-là, je vis tout le mal que certains humains étaient capables répandre, mais aussi tout l'acharnement dont certains autres pouvaient faire preuve pour tenter de sauver leurs semblables.

Pendant que certains s'affairaient à la chasse au trésor un peu particulière qu'était la tentative de récupération de tous les morceaux disséminés par l'explosion, d'autres mettaient toute leur énergie à essayer de sauver ceux qui pouvaient encore l'être. Déplaçant des cadavres, en enjambant d'autres, n'hésitant pas à en découper certains pour accéder aux vivants, les secouristes pénétraient petit à petit dans la compression de métal qui portait il y avait quelques minutes encore le nom de wagon.

Au bruit des cris humains avait succédé celui des moteurs thermiques des outils de découpe que les secouristes utilisaient pour progresser dans l'amas de ferraille. Des étincelles jaillissaient de partout. Le métal criait son mécontentement dans un bruit strident ; il tentait de s'opposer à l'avancée irrémédiable des secouristes.

Après de longues heures de lutte acharnée contre la mort, ils quittèrent les lieux par vagues successives, emportant avec eux l'impen-sable quantité de matériel qu'ils avaient déployée. L'abandon du tunnel se fit de manière aussi méthodique que l'avait été leur arrivée.

La fourmilière était devenue calme, vidée de toute vie. Ne persistaient que des compresses et d'autres accessoires de secours jetables, jonchant le sol imbibé de sang. Les chaînes mises en place pour ceinturer la voiture numéro six – celle qui avait explosé – et permettre aux palans d'avoir un point d'attache pour soulever les corps étaient aussi restées sur place. Cela donnait l'impression que le wagon avait été fait prisonnier.

Une longue bande de rubalise bicolore symbolisant une frêle barrière censée conserver en l'état les lieux pour les investigations policières avait été tendue en travers de la voie en avant et à l'arrière de la rame de métro.

Je sortis de ma cache. Étrangement, personne ne m'avait vu et ne m'en avait délogé.

Je déambulai sur ce quai désormais désert. Le sol était encore chaud et humide. Je pouvais sentir toute cette vie qui s'était enfuie, se répandant en même temps que tout ce sang hors des corps qui l'avaient accueillie. Le silence était revenu. Les odeurs se mélangeaient : sang, huile, métal brûlé. Une odeur se détachait des autres : celle de la poudre ; l'explosion n'était pas un accident. La présence de nombreux clous et boulons, qui n'étaient visiblement pas des éléments du train et qui jonchaient le sol, confirmait cette thèse.

Cette scène était devenue étrange : le calme du moment tranchait avec la vision toujours chaotique qu'une photo aurait pu décrire. Le paradoxe de cet instant m'apporta étrangement quelques instants de sérénité : j'avais l'impression de me retrouver juste à ce moment, celui du dénouement d'une partie de chasse, juste à la seconde où l'un des deux combattants vient d'expirer son dernier souffle. J'étais le vainqueur et je contemplais mon trophée imaginaire.

J'avais besoin de ressentir cela à nouveau, sans avoir à tuer. Être en ce lieu en cet instant précis était une aubaine pour moi. Ce que je pouvais faire à présent ne changerait rien pour les victimes de cette explosion.

Alors, je me déshabillai, je repris ma forme originelle et j'arpenai le quai. Je m'allongeai à l'endroit où l'impact avait été le plus puissant. Je pouvais toujours voir l'emplacement de chaque corps qui avait été là. Je sentais la chaleur du sang encore tiède pénétrer mes pores. Mon pelage s'humidifia petit à petit : mon poids avait craquelé cette fine et fragile couche coagulée, résultant d'une oxydation lente qui allait digérer d'ici quelque temps la totalité de ce fluide corporel.

Je sentis tout mon corps capter le peu d'énergie qui demeurait encore disponible. Toutes ces vies éteintes subitement allaient au moins servir à ressourcer la mienne. Avec ce transfert, elles auraient finalement servi à quelque chose. Bien maigre consolation pour elles, je le reconnais...

Jamais je ne comprendrai la race humaine : pourquoi, pour quel idéal utopique, un groupe est-il capable de semer la peur et la destruction de la sorte ? Où est le sens de l'équilibre des choses dans des actes comme celui-là ? Quel dessein obscur peut-on servir avec une telle attitude ?

J'étais à la fois si perdu dans mes pensées et si serein sur ce tapis de sang encore tiède que je mis du temps à percevoir les vibrations des pas qui approchaient : il y avait à nouveau du monde dans la station de métro. Je devais faire vite pour à la fois reprendre la forme humaine qui me permettait de devenir transparent et disparaître avant que quelqu'un ne me trouve.

Les pas étaient plus proches que je ne le pensais. Vite, étudier les solutions de repli !

Seule l'issue par le tunnel du métro était libre.

Je passai, tel un félin en chasse, sous la rubalise sans même l'effleurer. Il me fallut escalader l'enchevêtrement d'acier avant de pouvoir m'engouffrer dans la pénombre du tube de béton. J'étais devenu un des nombreux rats qui peuplent ce dédale de tubes souterrains.

Juste à temps !

Déjà, une escouade de policiers investissait le quai. Des policiers ! Heureusement que j'avais réussi à fuir avant qu'ils ne m'aperçoivent. Comment aurais-je expliqué ma présence sur les lieux ainsi que tout ce sang sur moi ?

Dès le lendemain, les résultats des premières investigations s'étalaient à la une des journaux : « *Terroriste : Paris de nouveau frappé au cœur* ». La piste islamique semblait des plus probables. Même si les éléments actuels laissaient à penser que cet axe était le bon, je préférerais procéder quand même à quelques investigations de mon côté.

Le bilan, bien que lourd, restait somme toute modeste puisque la télévision parlait de huit victimes décédées et d'une centaine de blessés impactés de manière plus ou moins graves. Mon instinct et ma présence sur les lieux me portaient à croire que ce chiffre avait été fortement minimisé afin de ne pas affoler les populations plus que nécessaire. Huit ! Ce nombre me semblait bien en deçà de ce que mon corps avait absorbé comme énergie. Mais soit, encore une attitude humaine que j'avais du mal à comprendre : malgré tous ces siècles de guerres et de tueries, la mort restait un tabou et une chose qu'il fallait occulter. Comment ce type de mensonges pouvait ne pas être démasqué ? Les familles des disparus allaient se manifester et les gens se rendraient vite compte qu'il en manquait plus que huit !

Après quelques semaines de fouilles, je dus admettre que cette fois la police était sur la bonne piste depuis le début. Le groupe qui avait revendiqué l'attentat était bien l'auteur des actes : le G.I.A. était son nom de combattant.

Les principaux acteurs avaient été identifiés les uns après les autres et le poseur de bombe présumé abattu lors de son arrestation qui s'était avérée très compliquée. Ces gens étaient vraiment déterminés à accomplir et revendiquer leurs actes aux yeux du monde quoi qu'il leur en coûte. Je ne comprenais absolument pas cette attitude. Cette fois, les hommes avaient résolu le problème seuls et avaient éradiqué de la surface un des plus dangereux « moustiques » qui les harcelait et troublait leur quiétude.

J'avais assisté à la scène finale. Vendredi 29 septembre, juste deux mois après l'explosion du R.E.R.

J'avais même, à dire vrai, un peu aidé à changer le cours de l'issue finale...

L'homme était retranché dans une petite commune des environs de Lyon et semblait vouloir fuir ses responsabilités. L'étau se resserrait autour de lui. Par deux fois déjà les jours précédents, il avait échappé aux policiers de justesse. Devant l'assaut imminent des forces de l'ordre, il chercha une fois encore à s'éclipser. Ce qu'il n'avait pas prévu, dans le plan qu'il croyait infaillible, c'était ma présence face à lui, bloquant la seule échappatoire possible. Lorsqu'il m'aperçut dans mon état originel de Métoä, il ne chercha même pas à engager le combat. Il rebroussa chemin et préféra prendre le risque d'affronter les forces spéciales des gendarmes qui lui faisaient front. Il sortit dans la rue gagnée par la nuit tombante, se posta au niveau d'un arrêt de bus et visa les gendarmes avec son arme dès qu'il les aperçut. Il fut abattu de deux balles alors que la nuit étendait son ombre et ce, devant les caméras de télévision. Ce jour de septembre 1995 fut son dernier. Le noir tomba sur sa vie et sur ses idéaux, comme il venait de le faire sur la ville. Faire le monde à son image avait échoué.

Je n'ai toujours pas compris pourquoi il avait fallu que cet événement se produise en ma présence. Cela n'avait aucun sens. Je n'avais ni senti l'explosif ni la tension dans l'attitude du poseur de bombe. J'étais sur le quai, je l'ai obligatoirement croisé. Le wagon s'était transformé en un brasier étincelant peu de temps après son entrée dans la station. Cet homme avait dû courir pour en sortir vivant avant le show final.

Pourquoi ne l'avais-je pas vu ? Qu'est-ce qui clochait ? Il y avait obligatoirement un détail, même insignifiant, qui m'avait échappé. Lorsque j'avais eu l'homme que les policiers traquaient en face de moi, je ne l'avais pas reconnu. Son regard ne m'avait pas parlé. Il y avait une autre explication, obligatoirement.

Je décidai donc de retourner sur les lieux de l'explosion.

L'accès au site était assez facile une fois de plus : j'étais descendu dans la station et je m'étais caché là où je m'étais blotti le jour de l'explosion. Après le passage du dernier convoi de la nuit, je sortis de ma cachette et j'arpentai le quai déserté.

Bien sûr, le lieu avait été totalement nettoyé et la station à nouveau ouverte au public depuis longtemps déjà. Des centaines de rames et des milliers de personnes étaient passées là depuis juillet. Cela n'était pas gênant, car mon intérêt se portait sur l'entrée du tunnel, là où le passage est quasi inexistant. Je me rendis au bout du quai et je me glissai au-delà des barrières interdisant l'accès au public. Je descendis les quelques marches qui séparent le quai des rails et je m'enfonçai dans le tube.

Très vite, mes yeux s'habituaient à la noirceur du tunnel : malgré quelques néons projetant sur les cloisons de petites taches de lumière jaunâtre, le tube de béton était plongé dans une quasi-obscurité.

Comme je m'y attendais, l'endroit avait été remis à neuf. Un tronçon mural fraîchement repeint tranchait avec le reste du tunnel recouvert de suie et de poussière qui lui donnait cette teinte « pollution » caractéristique de ce genre de lieux. J'avançais doucement, ma main frottant sur la cloison pour ressentir la moindre aspérité du revêtement. Après quelques allers-retours, je me résignai, m'avouant, à contrecœur, que je ne trouverais rien d'exploitable de ce côté-là. Les trous formés par les impacts du métal dans le béton avaient été rebouchés, comme pour tenter d'effacer à jamais ce jour. Je décidai alors de tenter une autre approche et de concentrer mes recherches au sol.

Là aussi, tout avait été refait : des longueurs de rail neuf, des traverses changées, jusqu'aux cailloux formant le ballast qui avaient été renouvelés. Je repris la position de marche de quadrupède des ancêtres.

La truffe à quelques centimètres du sol, j'arpentai à nouveau la zone où le wagon avait explosé. Après quelques passes, je trouvai enfin un

indice. Mon flair avait été, une fois encore, plus fort que tous les efforts que les humains avaient déployés pour faire comme si cet événement n'avait jamais existé.

Un morceau de tissu sur lequel était incrusté un bout de chair séchée. Cet échantillon insignifiant n'allait malheureusement pas m'être d'un grand secours : c'était à l'évidence la trace laissée par une victime. Encore une impasse. En dehors de ce minuscule morceau et de quelques micro-fragments de peinture blanche et bleue qui recouvraient le métal du wagon avant son explosion, il n'y avait rien que je puisse exploiter.

Je ne savais même pas ce que je cherchais réellement, alors comment pouvais-je espérer voir quelque chose ? Je devais me résoudre à l'idée que je n'aurais pas de réponses à mes interrogations aujourd'hui. Résigné, je sortis du tunnel et rentrai chez moi.

Village Corëñoï, saison des rites, cycle 2248, 4^e lune

La cérémonie du don des novices approche enfin et avec elle mon espoir de partager le reste de ma vie avec Hermidöe. Anxieux, pressé, tremblant, excité... Il n'y a pas assez de mots pour décrire mon état de ces derniers jours. Je suis enclin à de multiples sentiments contradictoires. Dans une même journée tous les stades possibles y passent : depuis l'état le plus euphorique jusqu'à celui le plus pessimiste. J'ai confiance dans le choix des anciens, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a quand même un risque qu'ils aient choisi une autre donnée pour moi. Si tel était le cas, j'accepterai ce choix avec honneur car ils déterminent les couples pour le bien de notre peuple et leur choix est toujours le plus judicieux pour cela.

Alors, pour passer le temps et surtout pour ne plus penser à la cérémonie de demain, avec mes amis, nous partons à la chasse aux mulots : vifs, agiles et experts dans l'art de la fuite, ces petits rongeurs sont des proies fascinantes. En plus, ils sont délicieux. Une friandise idéale. Comme quand nous étions tout jeunes, une chasse facile et ludique.

Cette cérémonie est, pour nous tous, un tournant dans notre existence. Avec le rite de l'initiation, elle est la cérémonie la plus importante de notre vie. Nous allons être liés à celle ou à celui qui deviendra notre donné. Nous sommes tous un peu nerveux de connaître notre futur conjoint, l'être qui partagera notre existence et qui assurera notre descendance.

Aller à la chasse comme dans notre jeunesse nous permet d'échapper pour quelques heures encore à ce nouveau stade qui nous rapproche toujours un peu plus du statut d'initiés. Notre jeunesse s'échappe irrémédiablement et avec elle notre insouciance...

Il n'est pas besoin d'être un initié pour participer à la cérémonie du don. Ce cycle, nous sommes nombreux à y avoir été conviés. Hermidœ y est aussi. Je pense que les anciens auront fait le bon choix et nous donneront l'un à l'autre. Je préfère ne pas croire qu'il en sera autrement car je serais si déçu.

Donc, durant cette seconde partie de journée, direction la chasse aux rongeurs. Nous avons pris la direction des hauteurs à la sortie nord du village. Nous sommes passés par la grand-place où les préparatifs de la cérémonie se poursuivaient. Des géniteurs décoraient le toit de la case des échanges avec des guirlandes de fleurs. De nombreuses tables étaient amenées. On y déposerait plus tard les victuilles pour la fête d'après cérémonie. Je me rappelle ces fêtes. Lorsque j'étais un très jeune novice, je venais me cacher sous les tables avec mes amis dès que le soleil était parti vers d'autres mondes et que la nuit masquait nos mouvements. Notre jeu préféré était de passer une patte pour voler de la nourriture alors que nos parents nous pensaient endormis à cette heure tardive. Avec le temps, je me suis rendu compte que tous les novices avaient fait ça et que les géniteurs n'étaient pas dupes ; ces « évasions nocturnes » faisaient partie de cette journée spéciale depuis toujours.

En passant sur la place, ma gorge s'est nouée à la pensée de ce que j'allais vivre le lendemain.

Nous avons traversé les champs abandonnés qui couvraient la colline et nous nous sommes posés à la lisière de ceux-ci. Dissimulés dans les hautes herbes, nous cherchions nos prochaines victimes. Nous étions tapis aux abords de la plaine rase. Nous pouvions, d'ici, aper-

cevoir tout ce qui se déplaçait au sol sans être vus. Les mulots viennent souvent dans les hautes herbes, ils y ont leur tanière. Ils vont sur la plaine chercher leur pitance et celle de leurs petits le cas échéant. Nous ne nous attaquons jamais aux femelles qui ont encore des petits au nid. Il faut préserver cette espèce si l'on veut que nos enfants et leur descendance puissent apprendre à chasser. Alors, nous nous attaquons seulement à quelques mâles et à des femelles trop vieilles pour procréer.

Il n'avait pas fallu attendre longtemps. Un mâle assez grasouillet arpentait l'herbe rase de la plaine de long en large à quelques mètres seulement de nous. Il cherchait à débusquer des insectes, le museau au sol, les moustaches au vent. Ce bougre de Herfaë se mit à grogner de joie comme le font les cochons sauvages.

— Mais arrête donc de glousser comme ça, comment veux-tu qu'on en attrape un avec le boucan que tu fais ?

— Tu as peur que je te le vole, Monsieur Idoän le futur grand prédateur ? répondit-il entre deux quintes de rire et en manquant de s'étouffer.

— Toi ? répliquai-je. Laisse-moi rire, même les yeux fermés je te bats à ce jeu. Sérieux, tu es aussi gras que lui, comment pourrais-tu me battre ?

Nous nous regardâmes et nous avons éclatâmes de rire.

Païtae, son frère, ne trouva pas ça marrant du tout ! Il se mit à râler en prétextant que l'on venait de laisser échapper son goûter. Païtae était connu pour son insatiable appétit. Partout où il passait, les tables étaient nettoyées. Un vrai virtuose de la récolte des miettes. En revanche, pour la chasse, c'était autre chose. Souvent, avec Herfaë, on se moquait de lui à ce sujet : nous le surnommions « Païtae la pitance ». Cela avait le don de le mettre en colère.

Avec Herfaë, nous restâmes quelques secondes interloqués par cette interruption et nous éclatâmes de rire de plus belle. Il était sûr qu'à

présent la chasse était finie à cet endroit ! Pour une fois, Païtae avait raison. Nous pouvions changer de lieu si nous voulions espérer déguster quelques mulots en attendant le repas du soir.

C'est au moment où je me relevais pour changer de cache que j'aperçus notre mulot qui détalait vers la gauche de la plaine, espérant sans doute nous contourner pour regagner son trou. Je me mis à courir, suivi par Herfaë qui avait compris où j'allais. Il longeait la lisière de la rase plaine tandis que je fonçais en diagonale par rapport à celle-ci. Une course en ligne droite à quarante-cinq degrés de la lisière. Chasse de groupe. Nos yeux avaient ciblé la victime, le reste n'était plus qu'une question de secondes.

Le mulot ne pouvait plus rejoindre les hautes herbes et s'y cacher. Il zigzaguait pour tenter de s'éloigner de nous tout en continuant sa course effrénée vers sa liberté. Vers sa vie.

Il accomplit un changement brusque de direction afin d'échapper à Herfaë qui venait de sauter vers lui. Ce plongeon n'avait pas pour but de l'attraper mais uniquement celui de l'obliger à changer de trajectoire. Herfaë avait sauté juste au moment où j'arrivais à l'aplomb du mulot. Juste derrière, bien dans l'axe de sa queue tendue par la vitesse de sa course. Il était tombé dans le piège.

Avec ce mouvement de quasi demi-tour, le mulot se retrouva face à moi. J'étais déjà en l'air, il n'a donc pas pu me voir arriver sur lui, il n'y avait rien dans son champ de vision. Rien en face de lui. Il ne pouvait pas savoir que le danger n'était maintenant plus devant lui, mais au-dessus de lui. Il comprit lorsque mon ombre vint obscurcir la surface tout autour de lui. Il leva instantanément la tête. Juste à temps pour voir ma griffe fondre sur lui et le transpercer.

Je m'écrasai au sol faisant de nombreuses roulades désordonnées, levant un amas de poussière tout autour de moi. Herfaë qui s'était relevé, me regardait l'air songeur.

— Tu l'as encore raté je suppose, dit-il l'air narquois.

J'éclatai de rire et levai ma patte antérieure en signe de gloire. Au travers de la poussière qui n'était pas totalement retombée, il put voir le mulot planté sur ma griffe tel un morceau de viande sur un pic pour le feu. Il sautilla de joie comme si l'on venait de gagner un combat durement mené. Herfaë avait toujours été exubérant dans ces attitudes, c'est cela que j'aimais chez lui.

Je restai assis et je contemplai mon trophée. Ma griffe était plantée juste derrière la tête du mulot. Bien au milieu, entre les deux petites oreilles, sectionnant sa colonne : mort instantanée. Une mort respectueuse pour une proie.

Herfaë s'assit à mes côtés. Il fixa notre prise d'un air gourmand.

— Pas mal. Je reconnais que tu as eu de la chance.

— De la chance ? Ne sois pas mesquin, Herfaë, admetts que j'ai été brillant !

Il se remit à glousser comme tout à l'heure. Un vrai petit cochon.

Je croquai goulûment dans l'arrière du mulot et jetai l'avant en l'air : Herfaë le goba au vol. Nous nous regardâmes, en souriant d'un sourire déformé lié à notre mastication. Ce Métoä était vraiment mon meilleur ami.

Aujourd'hui...

C'est aujourd'hui le jour de la cérémonie. Ma génitrice m'a préparé du mieux qu'elle l'a pu. Elle est fière de son novice. Elle m'a frotté, brossé et lissé le pelage pendant un temps qui m'a semblé interminable. J'ai eu l'impression d'être retombé en enfance lorsqu'elle passait son temps à me papouiller sans cesse.

La cérémonie se déroule sur la grand-place du village. Les futurs donnés sont alignés chacun d'un côté du bâtiment de l'antre des anciens. Les mâles sur le côté droit, celui de la main de la puissance, et les femelles du côté gauche, celui de la main des échanges. Les anciens sont en tenue d'apparat, celle réservée à toutes les cérémonies. Ils sont alignés dos à la façade du bâtiment. Ils font face à la case des

échanges, celle où les familles troquent leurs productions. Cette case est aussi un grand symbole en ce jour : l'échange de nos vies, le partage de nos existences.

Les femelles avaient peigné leur pelage et mis dedans des fleurs et des nœuds confectionnés avec des tiges de la plante souple que l'on trouve le long de la rivière et dont on fait habituellement les attaches pour nos cases.

Les mâles étaient tous coiffés en arrière : le maximum de pelage rabattu vers l'arrière pour laisser paraître au mieux la musculature.

Hermidöe était splendide. Encore plus que d'habitude. Son pelage était orné de superbes fleurs blanches. Nos regards s'étaient croisés lorsque nous nous étions mis en place. Elle m'avait fait un clin d'œil et j'en avais été très content.

Tous les futurs donnés étaient excités. Chacun y allait de son vœu ou de sa certitude. Certains profitaient de l'occasion pour parier des mulots : celui qui s'était trompé devrait capturer un rongeur qu'il mettrait dans une nasse en plantes tissées et tous les parieurs participeraient à un goûter festif entre novices.

Les géniteurs de chacun et chacune étaient présents. Aucun membre de la tribu ne voulait rater cette cérémonie festive. Même ceux dont les novices avaient déjà été donnés étaient présents. Les miens me regardaient avec un sourire plein de fierté.

Le silence fut demandé ; l'heure était venue.

Les anciens commencèrent à annoncer les noms : celui d'une femelle en premier puis celui d'un mâle. Après que la formule du don fut prononcée, ils étaient liés à vie. Ils étaient donnés.

Plusieurs noms avaient déjà été prononcés par les anciens. Le mien ne l'avait toujours pas été. Je commençais à avoir du mal à rester en place. Par chance, celui d'Hermidöe ne l'avait pas été non plus.

Le supplice continuait, annonce après annonce. Le nombre de Métoäs alignés diminuait toujours plus et moi, j'étais toujours là.

— Hermidöe, avance-toi, annonça un ancien.

Elle sortit du rang et avança doucement vers l'ancien qui l'avait appelée. Elle tourna la tête et m'adressa un sourire qui me fit l'effet d'un pieu dans le cœur. Elle allait être donnée !

Elle se plaça à la droite de l'ancien et lui donna sa main gauche comme le veut la tradition.

Un long silence s'ensuivit.

Je ne tenais plus. Mon cœur ne battait plus, j'avais l'impression que je pouvais tomber à tout instant.

Après un temps supplémentaire qui me parut durer des cycles entiers, un ancien prit la parole.

— Idoän, avance-toi.

Je crus que j'allais exploser. Il me fallut quelques instants pour réaliser que mon nom venait d'être prononcé.

Je m'avançai avec sur le visage un sourire qui devait être idiot au possible parce que je vis Hermidöe se retenir de rire.

Je me plaçai à gauche de l'ancien. Il prit ma main droite...

Tout ce qui suivit fut surréaliste, même si je savais parfaitement ce qui allait se passer. J'avais l'impression d'être dans un rêve. Je craignais de me réveiller et de découvrir que tout cela n'était que le fruit de mon imagination.

— Idoän, à compter de ce moment, telle est la décision du conseil. Tu dois amour, respect et sécurité à Hermidöe. Hermidöe, à compter de ce moment, telle est la décision du conseil. Tu dois amour, respect et sécurité à Idoän.

L'ancien leva ma main au-dessus de sa tête. Il était beaucoup plus grand que moi, ce qui me fit presque perdre l'équilibre. Il m'avait soulevé et je n'avais plus qu'une patte qui touchait le sol. Je devais avoir l'air ridicule. Mais j'étais tellement heureux que je m'en moquais.

— Moi, Idoän, j’accepte la décision du conseil et prends Hermidöe comme ma donnée et affirme passer mon existence future à la chérir et la protéger au prix de ma vie.

L’ancien rabaissa mon bras et leva celui d’Hermidöe.

— Moi, Hermidöe, j’accepte la décision du conseil et prends Idoän comme mon donné et affirme passer mon existence future à le chérir. Le bras d’Hermidöe fut rabaissé à son tour.

L’ancien passa nos deux bras devant lui et mit nos mains l’une dans l’autre. Celles-ci se lièrent doucement. Je sentis le cœur d’Hermidöe qui battait dans le bout de sa patte. Elle était aussi émue et excitée que moi. Il nous lâcha, fit un pas en arrière et prononça l’ultime réplique qui allait faire de nous un couple véritable pour le reste de notre vie :

— Métoäs du village de Coréñoï, vous reconnaîtrez désormais ce jour comme étant celui de la naissance de la famille IHHI des donnés Idoän à Hermidöe et Hermidöe à Idoän. Vous respecterez leur vie et soutiendrez leur existence au sein de notre village. Idoän et Hermidöe, vous êtes désormais liés l’un à l’autre jusqu’à ce que mère nature vous rappelle à la terre des ancêtres. Longue vie à vous.

Une clameur s’éleva de la foule comme à chaque fin de discours des anciens. Nous avons regagné les nôtres et d’autres novices ont été appelés. Nos parents respectifs nous ont félicités et nos matrices nous ont couverts de baisers, comme si nous revenions d’un long périple.

Mon rêve s’était réalisé : j’étais lié à tout jamais à celle que j’aimais depuis aussi loin que ma mémoire se rappelait. Je la regardais, je la touchais pour être sûr que tout cela était bien réel. Un moment, elle me demanda en riant d’arrêter de lui broyer la main : j’avais tellement peur de me réveiller que je ne m’étais pas rendu compte que je serais sa main avec beaucoup trop de vigueur. La cérémonie se poursuivit jusqu’au dernier couple à former.

La nuit commençait à tomber et, avec elle, débuta la fête des donnés. Nous chantâmes les chants de nos ancêtres toute la nuit. Nous mangeâmes, dansâmes et fêtâmes cette journée jusqu'à ce que la fatigue gagne chacun de nous.

Oslo, 22 juillet 2011

Dans cette première moitié du XXI^e siècle on constatait que les choses s'accéléraient. Plus de fous, plus de morts, plus de tueurs. Cela devenait très compliqué de le traquer dans ses conditions. Où que je trouve de l'information, je découvrais des morts qui pouvaient potentiellement être son œuvre. Je passais désormais plus de temps à trier les informations qu'à réellement le traquer. Je vous passe les épisodes de tous les illuminés de la fin du monde de l'an 2000 et de leur cortège de prédictions plus farfelues les unes que les autres. Le souci, c'est que certains avaient mis en pratique leurs notions de fin du monde en tuant des innocents...

Même les états réputés totalitaires et très secrets comme la Chine voyaient apparaître au grand jour des meurtriers en série. Le dernier en date avait massacré plus d'une soixantaine de personnes à coup de pelle et de marteau entre 2000 et 2003. Il sévissait dans de petits villages et faisait subir à ses victimes des tortures immondes pour venger je ne sais quelle soi-disant maltraitance infantile qu'il aurait subie. Un deuxième avait, quant à lui, tué huit personnes sous prétexte de dettes, les avait mutilées, démembrées et avait même fait bouillir des mains et une tête ! Un autre encore en avait assassiné quarante-cinq et avait violé ses victimes après leur mort. Son épopée s'était justement arrêtée en l'an 2000.

Tous ces cas chinois étaient liés à des humains... rien que des humains. Aucune de ces morts ne pouvait être imputée au Métoä. Uniquement l'œuvre de la folie du cerveau humain.

Je ne savais pas si certains de ces meurtriers avaient un jour croisé la route du Métoä et pris exemple sur lui pour commettre toutes ces

atrocités ou si tout simplement, dans d'autres pays, il était passé à la vitesse supérieure sachant que je me rapprochais. Je passais à présent plus de temps à enquêter sur tout cela qu'à réellement travailler pour mes employeurs. Je devais être vraiment vigilant pour ne pas commettre d'erreur et être démasqué.

La plus impressionnante affaire à laquelle il fut mêlé durant cette période eut lieu en Norvège en juillet 2011. La folle après-midi du 22 débuta exactement à 15h26 dans le centre de la capitale, Oslo. J'étais encore au mauvais endroit au mauvais moment, cette fois-là... En fait, il y avait eu toute la semaine un séminaire de coopération et de débats des polices européennes à Regjeringskvartalet, le quartier gouvernemental norvégien. J'y avais été envoyé par mes supérieurs pour les colloques d'échanges sur les méthodes d'archivage numériques des preuves. Ce vendredi après-midi clôturait les débats. C'est à l'heure à laquelle nous devions sortir que la bombe explosa.

Aucun hasard ! Lui. Cela ne pouvait être lui.

Pourquoi étais-je si sûr de sa culpabilité ? Parce que j'avais reçu un mot, déposé à la réception de mon hôtel le matin même par un homme « grand et costaud », selon les dires du réceptionniste. Dans ce billet, mon interlocuteur fantôme me demandait entre autres si « *j'avais l'intention de m'envoyer en l'air avant de rentrer en France* », avant de conclure par un « *éclate-toi bien à Oslo...* ».

Qui d'autre que lui pouvait faire preuve d'autant de cynisme ? J'avais pensé au départ à une blague des collègues étrangers qui résidaient dans le même hôtel que moi, mais maintenant son véritable auteur était démasqué.

Il avait dû me suivre en Norvège et espérer que cette détonation m'aurait tranché la tête grâce à l'aide des nombreux débris métalliques volants qui en résulteraient. Cela voulait dire qu'il savait qui j'étais et pour qui je travaillais !

Une violente explosion venait donc d'avoir lieu juste devant l'entrée du bâtiment. Un van aperçu stationné là depuis environ deux

heures avait été totalement pulvérisé. Il était l'origine de cet événement. Toutes les vitres des immeubles environnants avaient été brisées en milliers d'éclats, transformés en autant de poignards tranchants volants. De nombreux corps plus ou moins mutilés jonchaient le sol de l'esplanade dans un mélange de sang, de poussière, de gravats, de cris et de pleurs mêlés. Les seules personnes encore debout déambulaient hagardes sans destination précise et sans comprendre ce qui venait de se passer.

Nous avons eu du retard. La réunion avait fini quelques minutes plus tard que l'heure initialement prévue. Je sortais seulement de l'ascenseur lorsque l'énorme surpression m'y réexpédia et me plaqua violemment dans la cabine de ce dernier. Je me relevai, légèrement étourdi par cette projection soudaine et je courus dehors, ignorant les appels aux secours qui montaient. En quelques secondes, je traversai le hall et je me retrouvai sur l'esplanade au pied de l'immeuble.

Dehors, tout n'était que chaos. Les alentours ne ressemblaient plus du tout à ce que j'avais vu les jours précédents. Seule la statue en bronze semblait avoir survécu au séisme provoqué par l'onde de choc. La rue était à présent presque vide à l'exception d'une Volkswagen bleu à moitié écrasée, d'une autre voiture sur le flan et des quelques personnes qui n'avaient plus la capacité de marcher. La détonation avait été d'une violence inouïe. Tout le reste n'était que débris et restes humains. Le triste souvenir de mon expérience dans le métro refaisait surface.

L'enquête montrerait quelques jours plus tard qu'il avait entreposé plus de 950 kg d'explosifs dans la camionnette. Il ne voulait pas que je puisse en réchapper.

Un tour d'horizon rapide me permit d'apercevoir uniquement des débris métalliques issus de la façade d'un bâtiment, des effets personnels des victimes et çà et là une chaussure, un parapluie, un corps. Et partout, du sang. Plusieurs étages supérieurs du bâtiment étaient en feu, dégageant une fumée noire épaisse et acre.

Le plus choquant, c'était le silence qui régnait sur cette placette alors qu'au loin on entendait la rumeur de la ville inquiète : sonneries

d'alarmes, cris et autres bruits traduisant l'anormalité de ce qui venait de se produire ici.

Bien sûr, il n'était déjà probablement plus dans le quartier. Avait-il essayé de m'atteindre sans prendre de risque ? Et, dans l'affirmative, pourquoi ? Il n'avait jamais agi de la sorte jusqu'à présent. Devenais-je un véritable danger pour lui ces derniers temps ?

La seule certitude que j'avais à cet instant était que je ne pouvais rien faire, il devait déjà être très loin. Nos regards se seraient forcément croisés s'il avait encore été ici. Et là, je ne ressentais pas sa présence. De plus, avec cette odeur d'explosif qui saturait l'air, il m'était de toute façon très difficile de trouver une éventuelle piste. Sa ruse avait fonctionné. J'avais été une véritable proie et j'étais dans l'incapacité de lui donner la chasse. Il marquait un point. Les rôles étaient, pour la toute première fois depuis le début de cette interminable traque, inversés.

La rue recommençait à se remplir. Des gens qui sortaient par dizaines des immeubles voisins, des curieux, dont le seul but était de filmer la scène, se massaient à l'angle de la rue. Les véhicules des premiers sauveteurs arrivaient sur les lieux.

Alors, je restai sur place pour aider à secourir les victimes. J'avais bien sûr de bonnes notions de l'anatomie humaine, mais en revanche, je n'en avais aucune en secourisme. Mais que pouvais-je faire d'autre que tenter d'aider ces innocents ?

Je fus bien inspiré, car je pus, complètement par hasard, retrouver sa trace. Encore une fois, son arrogance et ses certitudes l'avaient trahi.

17h27

La radio d'un policier proche de moi venait de cracher un message sans équivoque pour qui savait écouter au-delà des mots :

« Appel à toutes les unités non affectées au bouclage de la zone à Oslo, une fusillade est en cours sur l'île d'Utøya. Nombreuses victimes confirmées. Le ou les tireurs sont toujours sur site et toujours actifs. Toutes les unités disponibles doivent se rendre à l'embarcadere de Hole immédiatement, je répète... »

Je me précipitai à ma voiture, heureusement garée quelques rues plus loin, afin de suivre le premier véhicule de police qui allait quitter les lieux toutes sirènes hurlantes. Inconsciemment, j'en avais fait tout le tour et avais regardé sous le châssis avant d'y pénétrer. Il avait réussi à me mettre aux abois et je n'aimais pas ça.

Le quartier avait été bouclé et était complètement désert, les habitants ayant été invités à quitter le secteur. Il fut assez facile de sortir du centre-ville.

Hole, dont il avait été fait mention dans le message, était une petite ville située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest d'Oslo : il ne pouvait s'agir que de lui. Que cherchait-il ? Pourquoi cette diversion avec la bombe ? Il était pourtant clair que j'étais la seule cible qu'il avait visée avec cette explosion. Mais comme il était déjà en route pour cette île lors de la déflagration, il ne pouvait pas savoir que nous avions du retard. Il devait penser que j'étais mort et que désormais il pouvait tuer à sa guise sans craindre personne.

L'île se situait au milieu d'un lac. De la berge, où commençaient à s'entasser les blessés, on pouvait voir une nuée de petits bateaux faire des allers-retours. Mais surtout, on pouvait entendre des cris et de nombreuses détonations. Cette île semblait vivre un cauchemar pire que celui qu'avaient vécu les plages normandes lors du D-Day.

Grâce à mes capacités, je pouvais voir le bord de l'île situé à peine à six cents mètres de ma position. Des corps étaient éparpillés par dizaines tout le long d'une petite crique. Certains étaient à demi émergés, d'autres étendus sur les rochers étaient visiblement mutilés. Certains autres flottaient quelques instants avant de disparaître dans les eaux froides du lac. « Il » était là !

Il tuait, massacrait sans vergogne et sans pitié. Froid et cruel comme il l'avait toujours été. Il était juste passé à l'étape suivante : le jeu morbide version industrialisée, la mort à la chaîne. Une orgie de sang taille XXL.

Je sautai dans une embarcation qui venait de déposer des rescapés et qui partait pour une nouvelle rotation, dans l'espoir de sauver le plus

de personnes possible. Je ne demandai pas l'autorisation et les apprentis sauveteurs ne s'en offusquèrent pas, pensant vraisemblablement que je me joignais à eux pour aider.

Plus le bateau s'approchait de l'île et plus on voyait d'impacts de munitions dans l'eau. Je ne l'apercevais pourtant pas. Il devait être quelque part dans le bois qui bordait la crique. Il n'était pas visible, mais les coups de feu qu'il tirait, eux, l'étaient. Le pilote de notre embarcation essaya d'accoster du côté de la pointe sud de l'île, celle où il semblait attaquer actuellement. Les détonations étaient permanentes et s'enchaînaient à un rythme impressionnant. Je lus plus tard dans un rapport d'expertise norvégien qu'il avait eu plus de trois mille munitions avec lui ce jour-là.

Autour du bateau, nous voyions trois têtes émerger. Le temps de s'approcher, seule l'une d'elles était encore visible à la surface. Deux innocents supplémentaires venaient à nouveau de périr à cause de lui. Nous passâmes devant un petit bâtiment en parpaing qui semblait abriter une station de pompage ou quelque chose dans le genre. Quatre corps gisaient là, entre le bâtiment et l'eau, étendus sur les rochers. Ces pauvres bougres avaient dû vouloir se cacher derrière ce rempart futile. Le résultat que j'avais devant les yeux montrait que leur tentative avait échoué. Le détail qui capta le plus mon attention fut qu'une des victimes n'avait plus de chaussures !

Le bateau accosta enfin et ses occupants se mirent à courir vers les personnes allongées au sol pour secourir les blessés et les extraire le plus rapidement possible.

Je mis pied sur l'île.

J'avais l'avantage. Il me croyait mort et ne devait absolument pas être sur ses gardes. De plus, la quantité de cartouches que l'on pouvait entendre être percutées et fendre l'air et le nombre de douilles qui marquaient son périple, tels les petits cailloux du conte pour enfants que j'avais lu un jour, devaient produire une telle odeur de poudre à sa hauteur que cela masquerait la mienne.

L'île était remplie de monde. Environ six à sept cents personnes s'étaient donné rendez-vous sur cette terre privée pour un rassemblement. Que des jeunes gens. Il n'avait jamais attaqué d'humains de cet âge-là avant aujourd'hui.

Il me suffisait de suivre les corps et les douilles pour le retrouver. Tous les cadavres avaient au moins une balle dans la tête : exécution froide et déterminée. Un geste de prédateur.

Je l'aperçus enfin au loin, au détour d'un sentier. Il semblait se diriger vers un bâtiment ressemblant à une cafétéria, marchant à vive allure sur le petit chemin de calcaire en pente qui y menait. Il s'arrêta net et s'acharna sur un couple de jeunes gens qui avaient tenté de se dissimuler dans un buisson. Je vis une de ses griffes sortir. Il l'enfonça profondément dans le crâne du jeune homme. Les cris de la jeune femme redoublaient de puissance pendant que son compagnon s'affaissait sous son propre poids, ses jambes désormais incapables de le supporter. Sans précipitation, il fit de même avec la jeune fille. Il avait chacun d'eux planté sur une des griffes de ses deux mains. Il leva les bras et les corps s'élevèrent doucement. Leurs pieds ne touchaient plus terre. Il pencha la tête légèrement, pour observer leurs regards vides, comme l'on fait pour mieux observer un tableau. Puis, d'un geste brusque, il repoussa les deux corps qui tombèrent lourdement sur le sol poussiéreux.

Il était vêtu d'un uniforme de policier et était armé d'un pistolet et d'un fusil automatique qu'il portait à cet instant en bandoulière. C'était la première fois que je le voyais armé de telle sorte, préférant les outils humains à ses griffes. Peut-être ne voulait-il pas que les hommes cherchent à savoir qui il était vraiment ?

Plusieurs dizaines de personnes avaient perdu la vie en le croisant, juste parce qu'elles se trouvaient sur son chemin. Aucune raison, aucun motif, juste le tort d'avoir croisé ce prédateur dénué de tout sentiment.

Il tira une balle dans le crâne de ses victimes, exactement là où sa griffe avait pénétré quelques instants plus tôt. Puis il reprit sa marche et fonça vers la cafétéria. Je comprenais mieux maintenant l'usage des armes : il masquait ses crimes.

Déjà, il arrivait au niveau du bâtiment. Je le vis parler à la personne qui était à la porte avant de la pousser violemment à l'intérieur. J'étais encore trop loin pour que crier ait un impact sur ses gestes. Je courus aussi vite que possible. Au moment où j'entrai, il était en train d'exécuter plusieurs personnes. Il venait juste d'achever une de ces victimes d'un coup de pistolet à bout portant à l'instant où je franchis la porte.

Cela faisait déjà presque une heure qu'il semait la terreur sur cet îlot tranquille lorsque nous nous sommes retrouvés face à face.

Il s'arrêta de tirer. Comme pour le couple que j'avais vu sur le sentier, ils avaient tous été tués par un coup de griffe. La stupeur put se lire dans ses yeux.

— Toi ici ? Mais ne mourras-tu donc jamais ? Que va-t-il falloir que je fasse pour enfin me débarrasser de toi ? Cela devient pénible, à la longue, cet entêtement dont tu fais preuve pour me gêner systématiquement mon plaisir.

— Massacrer des innocents avec des bombes ne t'y aidera en rien. Plusieurs personnes sont mortes là-bas, pour rien. Juste parce que toi, le « Grand Métoä », tu as peur de m'affronter directement. Ce comportement est plus digne d'une de ces piteuses sorcières que d'un vrai Métoä.

Le rire puissant qui sortit de sa gorge me fit faire un mouvement de recul.

— Toi, m'impressionner ? Je dois bien dire que c'est la première fois que ta présence me fait autant rire. Si tu savais, pauvre microbe insignifiant... Tu oses me parler de notre peuple ? Que sais-tu, toi, des valeurs de notre race ? Et, tu vois, ces humains sont tellement crédules... On porte un uniforme et on peut leur faire croire ce que l'on veut. Tu n'imagines même pas le nombre de personnes que j'ai trompées aujourd'hui rien qu'avec cette ruse. Je leur dis qu'ils sont en sécurité, qu'ils peuvent sortir de leur cachette et que des bateaux vont les emmener loin de cet enfer et ils viennent directement se jeter sur mes griffes.

— Pourquoi ? Pourquoi de jeunes humains ?

— Pourquoi ? Mais la raison est simple. Tu devrais essayer. Enfin, tu connaîtrais le plaisir que procure toute cette vie qui s'échappe. C'est un bonheur si intense ! Ces humains sont insignifiants à mes yeux, leur âge n'y change rien. Tu veux savoir le plus drôle ? J'ai même essayé d'appeler moi-même la police pour avoir le plaisir de les voir au bout de mon arme. Ha ha ha...

Je n'eus pas le temps de répondre qu'une rafale puissante me toucha en plein poitrail. Il avait ouvert le feu de toute sa puissance de tir. Je plongeai derrière une table renversée par une de ses victimes qui avait dû tenter de fuir, située à ma droite, et je roulais au sol pour échapper à ces balles qui me piquaient telles un essaim d'abeilles en furie. Je ne l'avais pas quitté des yeux pendant tout le mouvement. Je voyais les douilles être éjectées les unes derrière les autres par l'arme automatique comme si la scène se déroulait au ralenti. J'allais passer un très mauvais moment si je ne réagissais pas rapidement. Mon corps toucha le carrelage du sol dans un bruit sourd et je heurtai une chaise qui alla finir sa course avec fracas dans un coin de mur.

Je repris ma forme originelle et je me mis en boule pour me protéger au mieux le temps de la transformation. Lorsque je me relevai, la pluie torrentielle de projectiles avait cessé. Une légère détonation plus sourde que les autres se fit entendre et la pièce se retrouva noyée dans une épaisse fumée. Il venait de lancer un fumigène. Sans réfléchir, je bondis dans sa direction. Je retombai sur mes pattes arrière sans croiser aucun obstacle : il était sorti de la cafétéria par la fenêtre arrière. Je le voyais courir et s'éloigner vers le centre de l'île. Au fur et à mesure de ses foulées, ses jambes se transformaient en pattes : il reprenait lui aussi son apparence originelle. Notre combat allait commencer.

Je sautai à mon tour au travers de la fenêtre et me mis moi aussi à courir. Instinctivement, mon corps se pencha en avant et très rapidement je me retrouvai à galoper dans la position du loup. Je croisai ses vêtements de policiers jetés au sol ainsi que les armes et les cartouchières. Il avait abandonné son masque de tueur humain, cela allait se jouer à la loyale, à la Métoä.

Son avance était faible et j'arrivai rapidement à le rattraper. Il semblait fatigué, paradoxalement, comme épuisé par cette journée. Étrange, lui qui était habituellement si fort ! Était-ce encore une de ses autres ruses ?

J'étais parvenu à sa hauteur avant qu'il ne puisse disparaître dans un bois qu'il venait d'atteindre. Me sentant arriver, il bondit et se retrouva dans un arbre juste à ma verticale. Le temps que je le repère dans l'épais feuillage, une énorme branche me tombait dessus. Le premier choc fut suivi immédiatement d'un second beaucoup plus violent. Il venait de sauter sur la branche. J'étais coincé en mauvaise posture : plaqué au sol, retenu prisonnier par cette branche surmontée de mon ennemi. Il mit une patte antérieure au sol, assurant ses appuis, et approcha son visage du mien, comme pour me toiser avant l'attaque. J'essayais de réfléchir aussi vite que possible que je le pouvais pour me défaire de cette étreinte macabre.

Mon salut vint du bois...

Des cris s'étaient rapprochés de nous : des jeunes gens devaient vouloir fuir sans trop savoir dans quelle direction aller. Il releva brièvement la tête et chercha les humains du regard, se tournant dans la direction d'où provenait le son. Je mis cet instant d'inattention à profit. Je poussai fortement sur la branche et il fut déséquilibré. Avant qu'il ne réalise qu'il avait perdu son avantage, je me faufilai hors de ce piège végétal et me remis debout face à lui.

Mais, une fois de plus, il avait été beaucoup plus vif que moi, et je me retrouvai à nouveau aux prises avec cette satanée branche qu'il venait de violemment jeter sur moi. En voulant l'éviter, je trébuchai sur une racine dépassant du sol et je basculai en arrière. La branche s'abattit tout de même sur moi et me tapa lourdement la tête. Le choc me plaqua au sol, ma tête cognant le long de l'arbre à la racine traîtresse.

La violence et la quasi-simultanéité de ces deux chocs me laissèrent groggy. Ma vue se troubla. J'arrivais à peine à apercevoir le Métoä qui fondait sur moi. Mon heure avait peut-être sonné. Hermidöe, j'allais retrouver ton âme, mais pas dans les conditions que j'avais espérées.

Alors que j'attendais le coup final, je perçus un cri plus strident que les autres juste derrière lui. Une humaine venait de déboucher du bois et de nous voir, nous les Métoäs. Il se retourna sans réfléchir et j'entrevis cette pauvre fille s'écraser contre un arbre dans un bruit caractéristique d'os qui se broient. Il allait à nouveau revenir sur moi lorsque les autres cris que l'on entendait depuis le début de notre combat se firent plus proches, plus audibles.

Il me délaissa une fois de plus et se mit en embuscade derrière un gros chêne, emmenant le corps la jeune fille pour le dissimuler. Un homme approchait. Je retrouvai mes esprits. Je repris vite ma forme humaine. Je me débarrassai de la branche et me relevai avec difficulté. C'est là que je vis le pauvre bougre qui approchait finir embroché sur une des griffes du Métoä tel un poisson sur un harpon. Déjà, d'autres pas se faisaient entendre.

Adossé à mon arbre, respirant encore avec difficulté, je le vis reprendre sa forme humaine. Il déshabilla le garçon qu'il venait de tuer et se vêtit avec ce qu'il venait de dérober à sa victime. Il trempa son doigt dans la plaie ensanglantée et se le passa sur le visage.

Il se retourna vers moi juste au moment où les autres humains arrivaient. Il se mit à gémir et crier au secours. Il me regarda avec un grand sourire avant de partir en courant, emboîtant le pas du petit groupe qui fuyait.

Ces deux innocents qui venaient de mourir devant mes yeux m'avaient sauvé la vie. Je pris quelques secondes pour retrouver pleinement mes esprits. Je mis ce temps à profit en me recueillant devant les deux dépouilles de mes sauveurs. Mais je ne pus pas les honorer comme ils le méritaient, car je devais repartir à la poursuite du Métoä. Cette fois-ci, il avait trop d'avance sur moi pour que je puisse le rattraper. J'eus juste le temps de le voir sauter à l'eau du haut d'un rocher avant d'être récupéré par une des embarcations qui passait à proximité. Je le vis même tendre la main aux autres humains du groupe avec lequel il s'était échappé pour les hisser à bord. Cynique jusqu'au bout !

Lorsque le bateau fit demi-tour pour regagner la berge, il me regarda fixement, son sourire suffisant sur les lèvres.

Il avait gagné une fois encore. Une de plus... Une de trop !
Je tempérai ma colère en louant la chance d'être encore en vie. Pour la première fois, j'avais été en position de perdre définitivement et donc d'échouer dans la mission que les anciens m'avaient confiée. Je crois que c'est plus cela qui me mettait en colère. Je n'osais penser à ce qu'il se serait passé au village dans cette éventualité. L'honneur de ma famille en aurait été grandement bafoué.

En revenant sur mes pas pour regagner la zone où j'avais débarqué, j'aperçus qu'un homme avait trouvé les affaires abandonnées par le Métoä. À mon grand étonnement, je le vis déchirer ses vêtements, les ôter et revêtir l'uniforme, puis enfin, ramasser les armes. Ensuite, il se dirigea vers l'embarcadère de l'île. Je le suivis afin de chercher à comprendre ce qu'il pouvait bien avoir en tête pour agir de la sorte. J'étais prêt à intervenir de sorte qu'il n'y ait pas d'autres victimes. Le Métoä m'avait échappé, une fois encore, mais il était hors de question qu'une vie de plus soit perdue aujourd'hui sur cette île meurtrie.

Il fut rapidement intercepté par le premier détachement de policiers d'élite qui avait réussi après de nombreuses péripéties à débarquer. La rencontre eut lieu au bord d'une zone boisée. Il lâcha les armes, avança vers les policiers les mains en l'air et s'accusa directement des actes qui venaient d'être commis.

Il était 18h27, cette abominable journée était enfin terminée...

La suite, je la découvris dans les journaux. Comme cet individu que la police avait interpellé avait un passé « chargé », personne ne chercha réellement à savoir s'il était le coupable ou non de ces actes affreux. C'était encore plus clair pour tout le monde puis qu'il s'accusait, donnait des détails sordides et qu'il justifiait même tous les actes commis cette journée-là. La seule chose certaine dans tout cela était qu'il avait suivi le Métoä d'assez près pendant de longues minutes pour être en mesure de décrire ses faits et gestes de la manière si précise dont il l'avait fait lors des dépositions.

L'homme en question avait non seulement un passé trouble, ponctué de combats politiques extrémistes affirmés, de séances de tir dans un club, mais aussi un écrit à son actif qui en faisait effectivement un coupable en or : une déclaration nationaliste violente et xénophobe qu'il avait par le plus pur des hasards distribuée sur internet le matin même. Les victimes de l'île étant toutes des personnes affiliées à un parti politique « concurrent », le lien était facile à faire.

Pour moi, la seule chose vraie dans tout ce que je pouvais lire, c'est que cet homme avait un ego démesuré et que ses penchants mégalo-maniaques lui permettaient d'endosser le costume du meurtrier à merveille. Il semblait même y prendre beaucoup de plaisir.

Au total, cette funeste journée aura vu la mort de soixante-dix-sept innocents, et plus de cent cinquante autres auront été plus ou moins grièvement blessés. Le plus grand score que je n'aie jamais recensé du Métoä.

Paris, 29 mai 2012

Lors de ma lecture quotidienne des faits divers des quotidiens français et européens – une source intarissable d’information pour tenter de localiser le Métoä – je tombai sur cet article improbable :

« C’est une bien macabre découverte qu’ont faite les policiers du comté dans une poubelle montréalaise : un torse humain décapité et démembré dissimulé dans une valise déposée derrière un immeuble du quartier Côte-des-Neiges de Montréal... »

La surprise de cette lecture généra une onde de choc au plus profond de mon corps. Mes mains s’ouvrirent et le journal tomba doucement sur le bureau. Je restai quelques secondes groggy et hagard par ce que je venais de lire. Tout semblait être au ralenti autour de moi. Je crus que mon cœur allait s’arrêter.

Et si ?

Si cela était enfin arrivé ? Mais dans ce cas, pourquoi étais-je encore là dans votre monde ? Et si ma théorie invraisemblable s’était confirmée ? Si le Métoä était réellement mort et que j’étais condamné à vivre ici ? Et pourquoi son corps n’avait-il pas repris son apparence originelle ? Dans ce cas, qu’est-ce qui n’avait pas marché dans la réalisation de la sentence des anciens ? Est-ce que je ne pouvais retourner au village que si c’était moi qui tuais le Métoä et personne d’autre ? Dans ce cas, j’étais perdu, j’errerais ici à tout jamais.

— Hermidöeeeeeee !

Ce cri poussé malgré moi me fit sortir de ma transe. Par chance, personne n'avait pu m'entendre dans mes archives.

Une seule option s'offrait à moi : me rendre au Canada pour voir par moi-même ce corps. Il fallait que je sache, que je comprenne ! Le temps d'organiser mon voyage vers « la belle province », comme disent les Français, les informations sur cette affaire s'étaient faites plus précises : une vidéo macabre était visible sur le réseau internet et des colis contenant une main et un pied postés à destination d'un parti politique canadien avaient été interceptés par la police.

Il s'avéra vite que la victime n'était pas le Métoä, mais un jeune Chinois. Cela expliquait donc pourquoi j'étais encore parmi vous. Cette révélation me rassura. La victime n'était pas encore identifiée formellement, mais son origine ethnique, elle, était certaine.

Je pouvais annuler mon voyage.

C'est le soir même de cette découverte que je reçus un SMS : « *regarde cette jolie photo, tu devrais aimer* ». L'expéditeur était inconnu, mais le SMS était signé « *ton ami pour toujours* ». Un lien web me proposait de la consulter sur un site externe, non traçable, bien entendu.

Comment avait-il trouvé mon numéro ? Je me rendis compte qu'il en savait de plus en plus sur moi. En tout cas, nettement plus que moi sur lui ! Cela devenait dangereux. Je devais le trouver rapidement avant qu'il décide de m'attaquer.

Le cliché en question était un gros plan de la victime canadienne. On pouvait y voir une plaie où le sang n'était pas encore coagulé : il avait forcément été pris au moment de l'acte et non lors de la découverte du corps. Cette photographie n'apparaissait nulle part dans les rapports de police. Seule une personne sur les lieux avant eux avait pu la prendre ! Le bourreau était donc très probablement mon Métoä. Le mode opératoire du meurtre, soi-disant à coups de pic à glace, était

une diversion. La couverture idéale pour expliquer les traces de griffes dont il avait l'habitude de marquer ses victimes. Enfin, j'avais une piste exploitable. Depuis l'année dernière à Oslo, il semblait avoir disparu et je commençais à désespérer de le retrouver un jour. Après cet attentat raté et ce bain de sang sur l'île norvégienne il avait totalement disparu, comme évaporé, son « écho radar » réapparaissait. Ce SMS le faisait revenir sur mes écrans.

Avec ce meurtre, il semblait être revenu à sa méthode préférée : déguster une mort et faire subir à la victime des souffrances indescriptibles.

De son côté, la police québécoise pensait avoir une piste sûre concernant le tueur. Un mandat de recherche international avait été délivré à l'encontre d'un jeune marginal homosexuel déjà connu pour ses mœurs étranges. J'avais pu avoir beaucoup d'informations pour préparer correctement mon voyage, cette fois-ci.

Montréal, 3 juin 2012

À peine débarqué au Québec, j'appris que le suspect principal, un certain Luka, avait encore fait parler de lui : de nouveaux morceaux de corps humain avaient été postés à différents destinataires du pays.

Cela ne collait pas avec le Métoä.

Dépecer une victime était clairement dans ses habitudes, mais en faire la publicité ne l'était, en revanche, absolument pas. Il n'y avait d'ailleurs au contraire aucun intérêt. Attirer l'attention ne pouvait que lui apporter des problèmes. Très vite, je pensai que cet homme n'était qu'un opportuniste mégalomane dont le seul but était de faire parler de lui. Les recherches policières se concentraient sur lui, car ce jeune homme montrait depuis plusieurs années un penchant certain pour la nécrophilie, amour qu'il partageait effectivement à outrance et sans aucune retenue sur internet. La vidéo de la victime était donc,

comme le présentaient les policiers canadiens, très probablement son œuvre.

Je recherchai le film pour qu'il me livre les secrets de ce Luka. Mes années de police me permirent de le retrouver au fin fond du cœur d'internet en quelques heures seulement. Rien de ce qui a séjourné sur ce réseau tentaculaire ne disparaît vraiment ; les joies du progrès de votre monde...

Les images étaient de mauvaise qualité. Elles montraient le corps de la victime ligoté sur une chaise. Tout était filmé de côté en plan fixe : la caméra devait être sur un pied ou posée sur une table. La pièce était sombre, probablement absente de toute ouverture vers l'extérieur comme peut l'être une cave. Un seul point lumineux semblait éclairer le lieu. Une lueur jaunâtre assez faible : une ampoule nue de faible puissance, pour rajouter à l'ambiance de la scène ? Il n'y avait pas assez de largeur de champ visuel pour donner une idée de la taille réelle de la pièce. L'objectif sûrement bas de gamme déformait l'image. L'angle ne permettait pas non plus de voir correctement la victime, comme s'il fallait cacher la vérité : de toute évidence, l'humain attaché était déjà mort.

Le dénommé Luka s'acharnait à découper une fesse de ce pauvre innocent à l'aide d'un couteau de table et d'une fourchette comme s'il mimait une scène de repas. Le tout était rehaussé par un fond sonore musical pitoyable. Tout avait été minutieusement préparé. Ce type n'en était pas à sa première vidéo, il n'y avait aucun doute là-dessus. On pouvait distinguer au second plan un établi avec divers outils et au mur une rangée de crochets. On aurait dit un vieux billot de boucher. Un ancien laboratoire de préparation de viande ? Un ex-abattoir ? Il fallait que je retrouve ce lieu pour trouver le Métoä : les fragments corporels, le sang ou tout autre fluide me parleraient. Les indices étaient minces. Comment mettre la main sur cette cache avec si peu de matière ? Il pouvait exister des milliers de locaux correspondant à ces images.

Une question essentielle restait encore sans réponse : comment cet humain avait-il eu accès au corps ? Avait-il suivi le Métoä ? Pourquoi dans ce cas ce dernier l'avait-il laissé en vie ? Quelque chose clochait vraiment. Dans cette histoire, il n'y avait rien de logique. Il manquait un maillon que je devais absolument découvrir pour dénicher le Métoä.

Je me mis en quête pour tenter de répondre à toutes ces questions. Celle-ci me mena au travers de tout le Canada, depuis Ottawa, où des morceaux avaient été envoyés via les services postaux, jusqu'à Vancouver où une des résidences du suspect avait été identifiée.

Il ne me fallut que quelques jours pour confirmer mon hypothèse : ce Luka n'était pas le tueur. J'avais pu intercepter les derniers colis avant qu'ils ne soient transmis à leurs destinataires : des écoles. Aucune logique avec les destinataires précédents. À quoi jouait cet humain ? Quel était le but recherché au travers de ces envois ? Y avait-il un message caché dans cette manière d'agir ?

Le premier paquet contenait une main droite et le second renfermait lui un pied gauche. Les morceaux étaient placés sur un lit de coton et reposaient sur un tissu brillant, style soie. Ils étaient maintenus droits à l'aide de papier kraft délicatement froissé. Ils avaient aussi été nettoyés de toute trace de sang. On aurait pu croire à des œuvres d'art soigneusement emballées pour ne pas être abîmées durant un transport. Je ne comprenais pas pourquoi un tel soin avait été pris. Cette « propreté » ne concordait pas avec le côté barbare de la vidéo.

Les plaies et déchirures sur les morceaux de chair montraient clairement des traces de griffe. Rien à voir avec les impacts de pic à glace ou des traces de scie décrits par la police depuis le début pour qui savait vraiment faire la différence. Les restes du corps trouvés quelques jours plus tard dans un parc de Montréal racontaient la même histoire. Le Métoä était le meurtrier, c'était un fait avéré, en tout cas pour moi. D'ailleurs, si ce n'était pas lui, pourquoi m'aurait-

il envoyé cette photo par SMS ? Les humains ne le découvriraient jamais, comme d'habitude. Ils ne voyaient que ce qu'ils voulaient voir. Luka n'avait donc fait que récupérer le corps comme je l'avais soupçonné depuis le départ. Bien sûr, il avait mis en scène tout ce que les médias avaient relaté, mais il n'avait pas tué cet innocent.

Avec tous les colis postaux, la valise et les sacs-poubelles trouvés aux abords de l'immeuble et enfin la découverte du parc, le corps était presque complet ; seule manquait la tête de la victime ainsi que quelques morceaux mineurs sans intérêt. Le fait qu'elle ait été arrachée pouvait avoir une réelle signification pour le Métoä. Pensait-il que ce jeune Chinois aurait pu être un des nôtres lorsqu'il l'a attaqué ? Les restes humains montraient à présent que ce n'était pas le cas : je crois que l'on ne garde pas notre apparence humaine après notre mort, sauf à avoir été banni. Et là, aucun corps de Métoä, aucune pilosité, rien ! Se pourrait-il qu'il y ait eu un banni après mon « départ » du village ? Le Métoä que je traque l'était-il lui aussi ou était-il chez les humains vraiment de son plein gré, comme je le suppose depuis que je sais qui je cherche ? Je n'en ai aucune idée.

Alors pourquoi avait-il conservé cette tête ? D'ailleurs, qui possédait réellement cette tête aujourd'hui ? Qu'avais-je raté ? Était-ce ce Luka qui se jouait encore de la police ?

Mais alors que je cherchais des réponses et le Métoä ici dans le pays de ce Luka, ce canadien était chez moi à Paris. Nous nous étions croisés !

Je ratai aussi le Métoä cette fois-là. Une fois encore il m'avait échappé. Il avait filé du Canada à cause de la publicité beaucoup trop voyante orchestrée par ce mégalomane narcissique de Luka. Il m'avait envoyé un nouveau message via mon téléphone : « *il fait trop chaud pour moi ici, je pars prendre l'air ailleurs...* ».

L'humain fut finalement arrêté après un dernier périple jusqu'à Berlin. Il fut ensuite extradé au Canada où il fut jugé coupable après plusieurs années d'instructions et après un procès grandement médiatisé.

Il eut, comme il le souhaitait, sa gloire internationale. Aujourd'hui encore il est sous les verrous pour avoir soi-disant perpétré le meurtre de cet étudiant Chinois. Emprisonné à perpétuité à cause des actes barbares qu'il a commis post-mortem.

Perpétuité...

Un peu comme moi, mais avec une issue différente de la mienne : lui ne quittera jamais ce monde et sa perpétuité aura une fin.

Cette histoire canadienne avait été pour moi un réel échec. J'avais eu tout faux depuis le jour de mon arrivée sur le continent américain. L'enquête qui eut lieu pendant la phase d'instruction du procès montra que toute la mise en scène avait été filmée le plus simplement du monde dans l'appartement de Luka. Toutes ses allées et venues avec des sacs, transportant les morceaux de corps, avaient été filmés par les caméras de surveillance de sa résidence. On y voyait même la victime entrer sans contrainte dans l'immeuble avec Luka et ce dernier en ressortir seul. Une heure après cela, il était revenu à son appartement. C'était entre ces deux séquences que le Métoä avait agi. J'en étais sûr parce que c'est le surlendemain de ce retour que le va-et-vient avec les sacs avait commencé. Deux jours durant lesquels Luka avait mûri sa triste mise en scène.

En bon opportuniste, il avait de suite compris ce que la situation pouvait apporter à son ego. Tout être normal aurait paniqué à la vue du cadavre mutilé de son ami ; lui avait perçu dans cet événement un moyen de faire parler de lui. Il avait avoué le meurtre – un mensonge grotesque – ainsi que la vidéo et les envois postaux.

Le Métoä se serait-il tout bêtement trompé de victime, pensant s'amuser avec un détraqué qui torturait des animaux et s'en vantait en mettant les vidéos de ces actes sur internet ? Fort probable, mais je n'en aurais jamais confirmation, car je n'avais pas pu avoir accès à cet appartement. Des dizaines de policiers y étaient présents en permanence. Il aurait été trop risqué pour moi de me montrer sous ma

vraie apparence pour y pénétrer. Je n'avais eu connaissance que des informations que j'avais pu pirater via les réseaux informatiques. Cet humain détraqué avait été assez prétentieux pour avoir monté toute cette macabre comédie chez lui ! Je cherchais un local commercial ou industriel, et il avait tout réalisé dans son salon qu'il avait décoré de manière « gothique » depuis qu'il habitait là. La police avait pu déterminer qu'il avait acheté aux enchères un ensemble de meubles dans une boutique de boucher qui avait fait faillite peu de temps après avoir emménagé à cette adresse. Sur le disque dur de son ordinateur, les enquêteurs avaient découvert de nombreux films d'animaux qu'il avait torturés sur le billot que j'avais vu sur la vidéo.

Je n'ai jamais trouvé une preuve concernant un point de chute du Métoä au Canada. Je n'ai fait que suivre les traces de Luka. À aucun moment je n'ai vu celles du Métoä. Le téléphone qui m'envoyait les SMS était introuvable, le numéro correspondant à une carte prépayée. Aucune chance de trouver son acheteur. Je commençais à perdre espoir. Peut-être allais-je finalement finir comme Luka : prisonnier dans votre monde.

Paris, le 11 juin 2022

Cela faisait maintenant plusieurs années que le Métoä ne faisait plus parler de lui. Aucune mort suspecte qui aurait pu lui être imputée, aucun récit bizarre qui aurait pu faire penser qu'il avait été vu ici ou là, aucun SMS, mail ou courrier. Rien !

Connaissant, depuis toutes ces centaines d'années de traque, son plaisir à me ridiculiser, ce silence m'étonnait. Cette absence était même devenue inquiétante depuis quelque temps. À plusieurs reprises, j'ai pensé l'avoir vu derrière moi dans la rue ; parfois, il m'arrivait même de me réveiller en sursaut après avoir rêvé qu'il me regardait dans mon sommeil. Me faire surprendre bêtement de la sorte me hantait de plus en plus. Son inactivité m'était pesante et me perturbait.

Bien sûr, il y avait toujours des morts violentes partout sur la planète, mais aucune qui ne pouvait être expliquée. Que des faits divers sanglants entre humains détraqués en mal de vengeance ou de sensations morbides transgressives. Même si elles étaient de plus en plus nombreuses, je ne perdais plus mon temps à enquêter sur ces mesquineries de votre monde depuis bien longtemps. J'avais changé ma manière d'œuvrer depuis le développement de ce que vous appelez « l'information numérique ». Je me contentais de collecter les informations depuis mon bureau aux archives et d'isoler uniquement celles qui pouvaient présenter un intérêt pour moi. Dans ce cas, j'attendais que les polices locales avancent dans leurs enquêtes pour prendre mes décisions. Je n'avais pas besoin de me précipiter à chaque fois : si

une affaire était liée au Métoä, je savais qu'il m'attendrait. Il voulait tout autant que moi la confrontation.

Cependant, je devais admettre que ce silence était tellement étrange que j'en étais même arrivé, il y a quelques mois, à penser qu'il avait pu périr dans un accident. Il aurait, bien sûr, fallu un enchaînement d'événements spécifiques pour que cela puisse arriver, mais ce n'était pas invraisemblable. J'espérerai. J'avais appris, depuis tout ce temps, que dans votre monde rien n'était impossible. Un banal accident de transport aurait pu lui trancher la tête, par exemple. Tant de choses étaient possibles ici...

Le seul détail troublant dans mon hypothèse était que j'étais toujours ici : si le Métoä était mort, pourquoi n'étais-je pas rentré dans mon village ? Et si quelqu'un d'autre l'avait tué et du coup était reparti à ma place ? J'espérai donc qu'il soit encore là, terré quelque part. J'essayai de me persuader que c'était la seule solution logique. Sinon, cela voulait dire que je serais coincé ici éternellement. Ça, je ne voulais pas y penser. Inenvisageable !

Puis, un matin, j'eus écho d'un fait divers assez bizarre. Il s'était passé une drôle de chose sur la côte sud de la France. Un meurtre étrange, une femme retrouvée mutilée d'une manière peu banale : sa tête avait été séparée de son corps. Selon les dires des enquêteurs de police locaux, les traces de décapitation montraient une sauvagerie comme ils en avaient rarement vue : c'était comme si la tête avait été arrachée à mains nues. Le corps, quant à lui, était lacéré de telle manière que cela laissait à penser que le meurtrier avait utilisé un outil courbe et extrêmement tranchant comme une serpe ou un croc de boucher. Tous les détails que je pouvais lire dans le rapport d'autopsie que j'avais, non sans mal, réussi à me procurer décrivaient un crime sanglant, mais réfléchi. Les traces décrites par le légiste attirèrent de suite mon attention.

Cette fois-ci, le doute n'était pas permis : le Métoä était très probablement le meurtrier que la police recherchait. J'avais peut-être enfin retrouvé sa trace. Cependant, une chose me tracassait : ce meurtre était trop banal pour être son œuvre. De plus, il n'y avait eu aucune autre attaque depuis celle-ci. Trop d'indices me ramenaient au Métoä. Pourquoi avait-il laissé autant de d'éléments qui me permettaient de retrouver sa trace ? Ce n'était pas dans ses habitudes : la sauvagerie du meurtre l'était, mais la facilité à remonter jusqu'à lui l'était moins. Soit il avait eu un problème et avait dû disparaître rapidement, soit ce meurtre contenait un message.

Je cherchai toute une nuit durant un indice, un détail qui me permettraient d'expliquer cette attitude. J'avais l'habitude de son arrogance ; de nombreuses fois il m'avait provoqué, appelé même. Mais là, le message était trop clair. Un doute m'envahit : sa victime était-elle, elle aussi, de notre peuple ? C'était peut-être pour cela qu'il lui avait arraché la tête, parce que les multiples plaies n'avaient pas vaincu son adversaire et que cela avait été la seule solution pour mettre fin à ce combat. Mais cela ne collait pas : les restes du corps avaient toujours une apparence humaine. J'étais perplexe.

Cette manière d'achever sa victime n'était pas dans ses goûts : trop rapide et beaucoup trop expéditif. Il aimait voir souffrir ses victimes. Il prenait plaisir à lire la mort dans leurs yeux, à les regarder lorsqu'elles perdaient leur dernier souffle de vie. Alors pourquoi cette fois-ci aurait-il renoncé à son plaisir ? S'il avait eu affaire à une prédatrice coincée ici comme moi, pourquoi avait-elle toujours son apparence humaine après sa mort ? Ce n'était pas logique. Si cette femme avait été des nôtres, il aurait caché la dépouille pour ne pas risquer d'être repéré.

J'en vins à douter sur ce que j'avais appris. Est-ce que les anciens se trompaient en disant que l'on reprenait notre forme originelle à notre mort ici, ou est-ce seulement ma mémoire qui n'est plus capable de me redonner la bonne information ?

Il y avait cependant trop d'inconnues pour que ce crime ne soit qu'une simple affaire entre humains. Je devais en savoir plus sur ce cas.

Comme à l'accoutumée, je feignis un état de faiblesse pour déserté quelque temps mon poste. Je fis hâtivement mes bagages à l'aube du deuxième jour après la découverte de ce meurtre. Je voulais voir la victime. Je savais qu'il me faudrait encore user de ruse pour pouvoir approcher le cadavre. Par chance, aucune piste n'avait encore été trouvée : la victime n'était pas identifiée. J'étais au moins certain que le corps allait être conservé à la morgue quelques jours de plus, assez pour que je puisse y accéder, en tout cas, c'est ce que j'espérais.

Lundi 22h50, centre médico-légal de la Timone, Marseille.

Après avoir arpenté les lieux une partie de l'après-midi, tel le braqueur qui prépare un mauvais coup, je trouvai enfin comment pénétrer dans la morgue. Je me glissai tout simplement dans la laverie et empruntai une blouse médicale.

La suite fut assez aisée également, beaucoup plus que je ne le pensais. À cette heure tardive, il n'y avait pas foule dans les couloirs et mon passage resta assez discret. Le seul véritable écueil fut la porte d'entrée de la salle où étaient entreposés les corps : un digicode en gardait féroce­ment l'entrée. Cette « astuce » humaine pour interdire l'entrée d'une salle ne me retarda que de quelques minutes, en fait : ce genre de procédé de fermeture ne résiste pas longtemps à un coup de griffe bien dosé. Le seul problème est que cette méthode est destructive et laisse donc des traces de mon passage. Mais je n'avais aucune inquiétude à avoir : les humains ne trouveraient jamais l'outil utilisé pour fracturer leur verrou. Rien n'ayant disparu après mon passage, ils ne comprendraient pas non plus l'objet réel de cette intrusion. Ils mettraient cela sur le dos de quelques jeunes en mal de sensations ou d'un journaliste photo trop arriviste.

Je retrouvai le bon tiroir réfrigéré dans la multitude de casiers que comprenait la morgue grâce au numéro d'identification qui était mentionné sur le rapport d'autopsie et que j'avais mémorisé.

J'ouvris le tiroir avec délicatesse, comme par peur d'être entendu. Même si je savais ce que je venais chercher, j'eus un bref moment d'étonnement à la vue de la tête devant le reste du corps. Elle reposait, inclinée sur le côté droit, quelques centimètres devant un buste atrocement tailladé, preuve d'un combat violent. Les marques de déchirure sur les chairs au niveau du cou étaient caractéristiques : des griffes semblaient bien être à l'origine de ses traces. Il était certain que c'était donc bien la patte d'un Métoä qui avait causé l'arrachement de cette tête. Les humains pourraient chercher un moment leur arme du crime, ils n'étaient pas près de mettre la main dessus. Ils pencheraient probablement plus pour la piste d'un félin sauvage que pour un être de mon espèce.

Les lacérations obliques sur l'abdomen étaient typiques du mouvement de rotation d'un bras lors du combat. Je pouvais reconstituer la scène uniquement en regardant les blessures infligées à ce corps inerte. Le Métoä était face à elle, légèrement sur la droite. Il avait armé son bras droit, en partant du haut de son épaule, et avait décrit un arc de cercle vers le bas. Le résultat était des entailles franches et parallèles depuis le haut du torse gauche de cette femme. Elles s'étendaient jusqu'en bas de son abdomen, presque jusqu'aux hanches. On pouvait apercevoir, au travers des plaies béantes que le médecin légiste n'avait pas refermées, les prémices du foie et des intestins. Les entailles étaient nettes et profondes : il n'y avait eu qu'un coup, rapide, puissant. Les traces de sang en forme de queue d'étoile filante sur la jambe droite corroboraient ma théorie : l'attaque avait été extrêmement rapide. Aux traces de sang séché sur le bas-ventre, je compris que le coup porté à la tête l'avait été de bas en haut avec les deux bras simultanément : il y avait des coulures de sang typiques d'une accélération verticale subite sur chaque côté du torse. Tout le corps

avait dû être soulevé du sol au moment où le cou avait cédé sous la violence du choc. Les vertèbres cervicales étaient brisées nettes au niveau d'une articulation : on pouvait encore distinguer un morceau du disque intervertébral qui était accroché au trou béant laissé par la disparition du cou. La peau était déchirée comme un vieux sac plastique, laissant des lambeaux de peau étirés qui pendaient sous la tête. Je connaissais maintenant de manière certaine l'identité le bourreau, il ne me restait plus qu'à découvrir qui était la victime et surtout pourquoi « il » avait choisi celle-là. Et pourquoi une mort si rapide : ces deux coups uniques ne lui ressemblaient vraiment pas.

J'avais cherché, je n'avais rien trouvé, aucun indice. Pas de particules sous les ongles, pas de poussière de terre ou de fibres sous les pieds. Elle avait été nettoyée par le légiste, effaçant ainsi toute trace de sa provenance. Je ne saurais jamais où elle avait été tuée. La seule certitude que j'avais était que cette femme était assurément une humaine. Rien chez elle ne pouvait laisser supposer le contraire : ni Métoä, ni sorcière. Aucune pilosité caractéristique de notre race, aucune prémices de griffe au bout des doigts, rien ! Il avait probablement pris une victime sans discernement. Cependant, aucun des coups portés n'était, lui, lié au hasard. Tout avait été fait selon un scénario écrit à l'avance et ceci dans un seul but : m'attirer à lui. « Il » savait que ce meurtre retiendrait mon attention, attiserait ma curiosité et qu'en conséquence je ferais tout mon possible pour accéder au corps de sa victime.

À présent, j'avais la désagréable impression d'être tombé dans un piège bien préparé. Je n'aimais pas ce sentiment d'être pris pour une proie que l'on appâte avec un leurre. Je me sentais telle la chèvre de ce Monsieur Seguin, l'histoire que vous racontez à vos enfants pour les effrayer ; pris au piège pour avoir voulu trop : trop de liberté pour elle, trop de recherche d'indices pour moi. J'avais même l'impression de sentir son souffle derrière moi. Un craquement me fit sursauter ; je me retournai en un éclair, prêt à bondir. Ce n'était que le bruit de

la dilatation d'un tuyau de chauffage. En dehors des cadavres et de moi-même, la pièce était vide. Cette traque me rendait paranoïaque. Encore un sentiment appris à trop vous côtoyer.

J'avais tout ce que je voulais obtenir, ce corps ne me livrerait plus aucun de ses secrets. Il ne servait à rien de demeurer ici plus longtemps. Je refermai le tiroir mortuaire et quittai précipitamment le bâtiment. Afin de ne pas attirer l'attention, je passai, le plus simplement du monde, par le hall principal – plus on est en vue et moins l'on est vu – et je me débarrassai de la blouse en la jetant négligemment dans une poubelle sur le parking de l'hôpital plongé dans le noir.

Je n'avais absolument aucune idée de comment j'allais le retrouver. J'avais juste un corps. Aucun indice de plus. Mais, si c'était lui, il me montrerait le chemin, je pouvais en être sûr. Il n'aurait pas fait tout cela juste pour disparaître à nouveau.

Ce ne fut qu'une fois au fond du parking que j'aperçus sa silhouette au bord du trottoir. « Il » était là : le Métoä se dressait droit dans la nuit. Mes craintes étaient fondées : il m'attendait ! Cette victime était bien un carton d'invitation à mon intention, une missive que moi seul pouvais déchiffrer. Dès qu'il fut certain que je l'avais vu, il fit demi-tour et s'enfonça dans la nuit. Je lui emboîtai le pas à distance. De temps à autre, je le voyais jeter un regard par-dessus son épaule. Ne sois pas inquiet Métoä, je te suis : je ne suis pas venu jusqu'ici pour abandonner maintenant, crois-moi, je vais mettre fin à cette quête qui n'a que trop duré. Il allait cependant me falloir être extrêmement prudent : il m'attendait, il avait sans aucun doute minutieusement préparé cette rencontre. J'étais sur son terrain, je devais être vigilant, cette bataille était, sans doute aucun, truquée.

Cette promenade nocturne organisée dura de très longues minutes. Une heure peut-être. Elle avait pour but de me désorienter. Elle nous mena, après de multiples détours, jusqu'à une plage déserte. Nous avions parcouru plusieurs kilomètres, distance durant laquelle j'avais été sur mes gardes à chaque instant.

Il était là, droit planté dans le sable. Je savais que le combat était proche une fois de plus. Ces rencontres violentes et stériles me fatiguaient. J'avais l'impression qu'il n'y aurait jamais de vainqueur dans ces combats fratricides.

Un tour d'horizon rapide me montra qu'il n'y avait aucune entourloupe : seulement lui, moi, le sable et la mer. Certain de sa supériorité, il avait choisi une arène vierge de tout ustensile et sans spectateur. J'allais souffrir, je le savais. Je n'aurais pas de table, de gourdin en bois ou autre outil de fortune pour me sortir d'un mauvais pas : le jour de l'affrontement final était enfin arrivé !

Je pris une grande respiration et je me mis à courir droit vers lui. Il fit de même dans ma direction. Ma vie allait basculer aujourd'hui ; quel qu'en soit le sens, tout allait changer dans les minutes à venir. La course semblait interminable. À chaque pas, le sable tremblait de plus en plus, faisant croire à un tremblement de terre naissant.

Le contact fut violent. Un bruit sourd et caverneux s'échappa de nos corps s'entrechoquant.

Notre élan nous fit basculer dans le sable. J'avais été le plus prompt à me redresser et, durant un court instant, je me situai au-dessus de lui, lui enfonçant le visage dans le sable. Je sentais ses muscles tressauter. J'entendais son souffle court pendant que le sable pénétrait ses poumons à chacune de ses tentatives d'inspiration. Mais mon avantage fut de courte durée : d'un coup de rein rageur, il me désarçonna et je me retrouvai, après une belle cabriole non maîtrisée, à plat dos sur le sable. L'eau salée léchait mes pattes antérieures. Il fondit sur moi et appuya fermement sur mon front. Je sentis l'eau s'infiltrer dans mes oreilles. Avant que je n'aie eu le temps de réagir, elle envahissait déjà mes naseaux et ma gorge. Le râle qui sortait de ma bouche lui fit avoir un rictus de contentement. Il était entièrement focalisé sur le maintien de ma tête sous l'eau. Je profitai de cette erreur de concentration pour lui asséner un violent coup de patte dans le dos.

La douleur le fit se redresser en un mouvement brusque ; déjà, j'avais filé d'entre ses griffes, juste à temps pour éviter le geste puissant qui était parti de son bras gauche. Celui-ci frappa l'eau puissamment, envoyant des gerbes d'eau de mer de plus d'un mètre de haut. Je m'éloignai quelques instants pour reprendre mon souffle et je retournai au contact. Le séjour sous l'eau m'avait affaibli : il fallait dorénavant frapper pour tuer. La douleur l'avait quelque peu déstabilisé et la rage de m'avoir laissé échapper lui fit perdre quelques secondes précieuses. Il ne me vit pas arriver. D'un coup de poing puissant à la mâchoire, je le fis basculer en arrière. Un uppercut, geste que j'avais appris en regardant des combats de boxe à la télévision – cette violence spectacle que vous appelez sport – les nuits d'insomnie.

Sachant qu'il voudrait se relever rapidement, je m'accroupis et préparai mon coup suivant. À peine avait-il eu le temps de se redresser que mon bras partit : mes griffes avaient entaillé sa patte postérieure droite. Le déséquilibre qui en résulta fut immédiatement mis à profit : je fonçai tête baissée en direction de son torse et le projetai vigoureusement dans la mer. L'eau salée, au contact de la plaie saignante lui fit pousser un cri de douleur strident. Mais loin de l'affaiblir, cette rencontre avec le liquide décupla sa rage. Alors que je tentais de lui sauter à nouveau dessus, il fit une rotation sur sa patte valide, m'esquiva et me porta un violent coup au niveau du flanc gauche au moment où je passais à sa portée, entraîné par mon élan. Je m'écrasai dans l'eau. Le sel me brûlait à mon tour tout le dos. Je compris de suite la douleur qu'il venait de sentir et y goûtai malheureusement moi aussi. J'avais l'impression que l'on grillait mes chairs au chalumeau. Comprenant que je perdais l'ascendant, je restai sous l'eau quelques instants, espérant que, dans la pénombre, il perde ma trace. Je m'éloignai du bord en apnée, sachant que sa blessure à la patte l'empêchait de s'enfoncer plus en avant dans les vagues. Lorsque je remontai à la surface pour reprendre de l'air, je le vis qui regagnait le haut de la plage. La blessure que je lui avais causée à la patte était

visiblement sérieuse. Assez en tout cas pour qu'il décide de rompre le combat. Il avançait en étant courbé, quasiment à quatre pattes. Il était affaibli, je devais saisir l'occasion. Mon dos me handicapait moi aussi, mais j'étais libre de mes mouvements : j'étais apte à me déplacer et à frapper encore. Je regagnai rapidement la plage et je marchai aussi vite que je pouvais pour ne pas perdre sa trace dans la nuit. Il venait de tourner au bout de la jetée, il prenait la direction de la ville. Je devais hâter le pas si je voulais avoir une chance de le rattraper avant qu'il ne se fonde dans l'obscurité de la cité. S'il parvenait à rejoindre les immeubles ou les ruelles du centre, il m'échapperait à coup sûr. Oubliant la douleur qui me tiraillait, j'accélérai le pas autant que possible.

Un court moment, je crus cru le perdre : il avait tourné derrière un bâtiment et je ne le voyais plus.


~~~ NOTE DE L'AUTEUR ~~~

À partir de cet instant, la suite de l'histoire dépend de vous !

Si vous pensez qu'Idoän va retrouver la trace du Métoä, vous pouvez lire la suite, **chapitre XIII**, qui débute à la page suivante.

Si au contraire, vous pensez qu'Idoän va perdre la trace du Métoä au milieu du labyrinthe d'immeubles, passez directement au **chapitre XIII bis**, à la page **167**.

Vous pouvez à présent choisir... et continuer l'aventure.



*Marseille, le 13 juin 2022*

Il venait de filer dans ce labyrinthe urbain.

Alors, je me concentrai : j'allais le suivre à l'odeur de son sang. Sa plaie saignait abondamment, je ne pouvais pas perdre sa trace. Je ne *devais* pas perdre sa trace !

J'avais du mal à voir le sang sur les trottoirs, mais je distinguais parfaitement son odeur. Cependant, il fallait faire vite : déjà, l'obscurité commençait à laisser place aux premières lueurs du jour. J'étais blessé, je ne pourrais pas reprendre forme humaine facilement, j'étais à découvert, loin de ma cache et, qui plus est, dans une ville que je ne connaissais pas. Je n'avais qu'un seul atout en main : sa faiblesse temporaire liée à la blessure que je lui avais infligée. Je comptais bien exploiter cette unique carte au maximum.

Il n'était pas loin, j'entendais son souffle rauque. Il était arrêté : soit il tentait de soigner sa blessure, soit il m'avait tendu un guet-apens et attendait que je tombe dedans. L'angle d'un immeuble m'ôtait tout visuel, seules sa respiration et son odeur m'affirmaient qu'il était là. Je poursuivis prudemment et je le vis : il était dans un parc, appuyé le long d'un arbre. Il essayait d'obturer la plaie de sa patte avec des feuilles et des branchages souples.

Espérant profiter de mon court avantage, je fondis sur lui toutes griffes dehors. Il eut le réflexe vital de se laisser tomber sur le côté juste avant que je ne le touche. Le choc de mon flanc blessé sur le tronc de l'arbre me donna l'impression qu'il m'avait touché une fois

encore. La douleur était intense et le saignement redoublait d'intensité. À ma grande surprise, il était toujours penché sur le côté et commençait juste à se relever avec difficulté. Je vis que sa patte était beaucoup plus touchée que je ne l'imaginai : mon coup de griffes sur la plage l'avait quasiment sectionnée au niveau de l'articulation. Un morceau complet de plusieurs centimètres de haut manquait, laissant entrevoir à la lumière d'un candélabre du parc le reflet luisant de son os. Un rapide coup d'œil à mes griffes droites confirmait cela : de la chair était encore coincée entre elles.

Il était bien plus blessé que moi. Je devais oublier ma douleur et repartir sans attendre au combat, une occasion comme celle-là ne se représenterait peut-être plus jamais.

Pour la première fois depuis le début de nos nombreuses rencontres, mon adversaire avait perdu de sa superbe : je ne voyais plus d'arrogance dans son regard, mais uniquement de la haine et de la rage. Cela le rendait encore plus dangereux.

Soit l'un des deux mourait aujourd'hui, soit nous rompions le combat tous les deux. Nous nous sommes regardés droit dans les yeux. Nous savions que ce combat était le dernier que nous allions livrer : la fuite n'était pas une option. Pour aucun de nous deux !

Il chargea à nouveau. Il tenta de me donner un second coup sur le flanc. D'un bref bond en arrière, je réussis à esquiver son attaque. La puissance qu'il avait mise dans son geste le déstabilisa. Tout son corps fit une embardée en avant et il trébucha. Je savais qu'il fallait en finir rapidement. J'avais l'avantage de la vitesse, mais il restait très puissant dans les coups. Une défense ratée et je pouvais me retrouver en très mauvaise posture.

Je me redressai face à lui. Il peinait à rester en position stable debout. Je restais méfiant, il devait être tout aussi redoutable sur trois pattes, dans la position des loups. Il fallait que j'attaque là où était la faiblesse : sa patte postérieure entaillée. J'amorçai un geste sur la gauche pour l'obliger à pivoter sur son membre blessé. Je passai tout

près de lui, juste assez pour effleurer son flanc, mais pas trop pour risquer une mauvaise réplique de sa part. Ma tactique avait fonctionné : il avait essayé de pivoter sur sa droite. Son appui s'était automatiquement dérobé sous son poids. Avant qu'il ne touche le sol, j'étais revenu en position d'attaque : en un saut latéral, je revins à la charge. Son pivot déséquilibré le plaça pile face à moi.

Je poussai fortement sur mes pattes postérieures. Ma tête heurta violemment son poitrail pendant que mes griffes effectuaient un ratisage d'arrière en avant. Tout le haut de son corps bascula pendant que ses pattes étaient fauchées, ramenées vers l'avant et entaillées en même temps.

Il partit de toute sa masse à la renverse. Son mouvement fut stoppé net par la rencontre avec le tronc d'un arbre. Je me redressai et reculai pour échapper à toute riposte éventuelle. Je découvris avec stupeur que le Métoä était resté droit. Où trouvait-il la ressource et la force de demeurer dans une telle position après le coup qu'il venait de recevoir ? Comment avait-il fait pour se redresser aussi rapidement ? Décidément, ce Métoä était plein de ressources. À côté de lui, j'avais encore tellement à apprendre. Je me sentais vraiment comme le novice que j'avais été il y a longtemps, face à lui.

Je le regardai droit dans les yeux, incrédule et quelque peu apeuré. À ce moment précis, je me dis que je n'avais en fait aucune chance de gagner et que mon existence risquait de se terminer ici et maintenant. J'espérais juste que cela se fasse sans trop de souffrance. J'allais probablement rejoindre les miens, mais pas de la manière que j'avais espérée...

Son regard était fixe. Il semblait quelque peu vide. C'est lorsque je vis ses pattes antérieures croisées sur son abdomen que je compris : il s'était littéralement embroché sur une branche basse qui dépassait du tronc. Il était comme cloué à l'arbre. Ce pieu bienvenu le maintenait en position debout. Un bout retourné, tel un hameçon, l'empê-

chait, malgré ses gestes répétés, de se dégager. Chacun de ses mouvements était accompagné d'un écoulement de sang, telle une outre fuyante qui laissait couler l'eau dès qu'on la touche. La terreur envahissait son regard un peu plus à chaque seconde. Il se savait pris au piège. Tout à coup, il se mit à gesticuler en tous sens avec rage et détermination, tout en continuant de me fixer avec une lueur dans les yeux changeante qui ne laissait à présent aucune ambiguïté quant à ses ambitions s'il parvenait à se libérer de cette attache. Dans un dernier effort hors du commun, il parvint à casser la partie courbée du morceau de bois. Il s'était libéré ! Le cri qui avait accompagné ce geste était plus terrifiant encore que la vision de ce Métoä monstrueux ivre de mort fonçant à nouveau sur moi.

Je n'eus pas le temps de savourer la supériorité que ce morceau de bois providentiel m'avait octroyée. Je poussai une fois encore sur mes appuis, faisant abstraction de la douleur qui déchirait tous mes muscles, et je fonçai. Je fonçai. Droit en direction de sa tête, rassemblant toutes les forces qui me restaient encore et en priant mes ancêtres.

Arrivé à deux enjambées de lui, je sautai en exécutant un salto par-dessus lui. Alors que je passais juste à l'aplomb de son corps, mes griffes droites et gauches œuvrèrent quasi simultanément, avec un léger décalage en hauteur. Telles une paire de ciseaux, elles tranchèrent la tête du Métoä. Cette dernière roula au sol, parcourant quelques décimètres avant de s'immobiliser à mes pieds. Instinctivement, je donnai un coup dedans pour l'éloigner du corps. Elle s'arrêta, droite, face à moi. Durant une fraction de seconde, le Métoä sembla me regarder avec rage. Je sentis derrière moi son corps tomber au sol après être resté de longues secondes en équilibre et je vis entre mes pattes un nuage de poussière se lever sous le choc de ce corps inerte.

Je m'approchai de la tête et la fixai. Je l'avais vaincu. J'attrapai la tête de mon adversaire et la portai haut au-dessus de la mienne, le plus haut que je pouvais. Le souffle coupé, le dos sanguinolent,

l'épuisement dans les muscles, je me laissai aller : je fermai les yeux et poussai le cri du prédateur, le cri que le vainqueur pousse pour clamer sa victoire à la forêt tout entière. Un cri rauque et grave que les immeubles répandirent en écho à travers les rues endormies. Le jour commençait à poindre au-dessus de la ville. Un nouveau jour se levait pour elle, une nouvelle vie commençait pour moi...

Après un court moment de transe, je repris mes esprits. J'avais lâché la tête qui reposait désormais sur le sol.

La traque était finie.

Je n'y croyais pas, je n'y croyais plus. Mais la réalité était là, devant moi : la tête ensanglantée du Métoä gisait à mes pieds. Sans l'aide quasi miraculeuse de cette branche, je ne crois pas que j'aurais eu l'opportunité d'enfin mettre fin à cette épreuve. Elle durait depuis si longtemps déjà ! Le moment que j'espérais était arrivé. Comment allais-je revenir chez moi ? Le village avait-il changé ? Hermidöe, ma compagne, mon autre moi, serait-elle là à m'attendre ?

Tant de questions envahissaient mon esprit. Avant que je n'aie le temps de faire le tour de tout ce qui se bousculait dans ma tête, un frisson étrange m'envahit : une chaleur montait en moi. Je connaissais cette sensation, je savais ce qu'elle signifiait : j'avais gagné mon billet retour pour mon village. Je n'avais rien à faire, juste à me laisser porter.

Comme la première fois, mon cœur s'accéléra. Comme la première fois, la chaleur croissait, me brûlant de l'intérieur. C'était enfin le jour : je rentrais chez moi, j'avais réussi ma mission, mon exil était terminé.

Mon esprit s'embruma et j'eus l'impression que mes forces m'abandonnaient. Je me consumais de l'intérieur. La douleur m'emporta...

Trou noir.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis la lueur du jour. Instinctivement, je tentai de toucher ma blessure et je portai mon regard sur un de mes membres pour contrôler quelle apparence j'avais : mes griffes ne laissaient aucun doute, je n'avais pas repris apparence humaine. J'étais vulnérable, n'importe quel humain pouvait me trouver à tout instant. Mon regard s'éclaircissait petit à petit. On me regardait ! J'eus un mouvement de recul.

*Village Corëñoï, saison des anciens, cycle 2815, 2<sup>e</sup> lune.*

— Reste calme, jeune Métoä, tu es de retour parmi les tiens, tu ne risques rien.

Je posai une patte sur le sol ; je reconnus de suite le contact de la pierre. J'étais allongé au centre du Cercle de Jade. J'étais chez moi. Enfin !

J'étais entouré d'anciens qui me regardaient en souriant. Je fermai les yeux et soufflai doucement. Je ne m'étais jamais senti aussi bien qu'en cet instant précis.

— Ne cherche pas tes plaies, elles n'existent plus. En revenant ici, tu as perdu ton immortalité, mais en compensation les ancêtres t'ont redonné un corps sans blessure. Seule restera gravée dans ta mémoire la douleur des souvenirs de tes combats. Relève-toi, pars chercher les tiens et repose-toi. Nous discuterons plus tard de ton séjour chez les humains et de la mission que tu as accomplie.

Je sortis en courant et en criant son nom de toutes mes forces. Les habitants du village me regardaient avec étonnement. Je ne reconnaissais aucune tête : où que mon regard porte, aucun visage familier ne m'apparaissait. J'étais dans le bon village, les lieux n'avaient pas trop changé, mais la population semblait différente. La peur m'envahit soudainement : et si tous ceux que j'avais connus et aimés avaient disparu ?

J'allai en direction de la bâtisse de mes parents, ma maison. Arrivé sur le pas de la porte, j'eus un temps d'arrêt, mon cœur s'emballa. Je

sentais mes pattes arrière vaciller à nouveau. La maison avait toujours le même aspect, la même couleur. Le vieux banc de bois où je m'asseyais au côté de Gildëa, ma mère, était lui aussi toujours là, à la même place que jadis. D'ailleurs, combien de temps étais-je parti ? Je n'en avais aucune idée.

La porte s'ouvrit. Le visage d'une femme plus vieille que moi apparut dans son encadrement. J'aurais reconnu ce visage entre mille : Hermidöe. Elle eut un moment de surprise, puis me sourit comme autrefois. L'expression de son visage n'avait pas changé malgré les nombreuses rides qui ornaient désormais le tour de ses yeux. Je pouvais voir dans ceux-ci un mélange de surprise et d'incrédulité. Ces expressions laissèrent vite place à d'autres, plus personnelles : à présent, je pouvais y voir un immense bonheur mêlé d'une grande douceur.

— Idoän, mon donné ! Viens, je t'attends depuis si longtemps, enfin tu me rejoins.

— Ma douce, cette journée bénie restera gravée dans mon esprit. Je ne t'abandonnerai plus jamais, je t'en fais le serment. J'ai été séparé de toi bien trop longtemps, cela ne se reproduira plus.

Nous nous enlaçâmes tendrement, longuement. En accomplissant ma sentence, j'avais rejoint le monde des initiés. J'allais pouvoir vivre pleinement mon amour avec Hermidöe.

Nous restâmes là, l'un contre l'autre, écoutant chacun le cœur de l'autre jusqu'à ce qu'ils s'accordent parfaitement. J'avais fermé les yeux comme pour mieux apprécier ce moment intense. Je sentais son pelage et j'essayais de graver cette odeur dans le moindre coin de mon cerveau. J'avais peur d'être dans un rêve. Tout ce que j'avais vécu me revenait en mémoire : Londres, l'Allemagne de l'Est, et tant d'autres combats inutiles. Alors, pour être sûr que mon retour n'était pas une illusion de plus, j'ouvris à nouveau les yeux : elle était bien là, face à moi. Elle me contemplait en souriant l'air un peu gêné. Je me retournai et je vis ces dizaines de visages qui me regardaient : la nouvelle de mon retour avait atteint les limites du village. Tout le

monde venait voir celui qui revenait d'un long périple chez les humains.

Un ancien se détacha de la foule et me fit signe de le suivre. Hermidöe hocha légèrement la tête comme pour me dire de le rejoindre. Son sourire et son air apaisé me mettaient en confiance : je pouvais y aller sans crainte.

Nous pénétrâmes à nouveau dans l'ancre des anciens. Cette entrée était très différente des précédentes : j'y étais invité ! Une fois de plus, on me demanda de me placer au centre du Cercle de Jade ;

— Ne crains rien, Idoän le Grand, tu ne risques rien, tu fais partie des nôtres à nouveau. Tu as été brave et tu as accompli la sentence avec brio, les ancêtres sont fiers de toi. La tâche qui t'avait été confiée n'était pas aisée : tu peux être fier de toi.

— Le « grand » ? osais-je. ... Cela signifie que...

— Oui, ton père n'est plus de ce monde, il a rejoint le Cœur de Jade, il est un ancêtre, désormais. Il nous a transmis sa volonté de te voir immédiatement. Ne bouge pas, laisse-lui le privilège de te sonder, de lire ton long périple : il sera notre interprète d'aujourd'hui. Laisse-toi pénétrer par le jade, ne crains rien.

Sur ces dernières paroles, je sentis la chaleur m'envahir à nouveau. Mais cette fois-ci, c'était plutôt agréable. J'eus l'impression que l'on sondait mon âme. Je n'avais pas peur, je sentais une présence familière : Karinüe le Grand était en moi. J'ouvris les bras comme pour mieux l'accueillir et je le laissai prendre possession de moi. Cette sensation était douce. J'étais enfin avec mon père à nouveau. Je vis défiler devant mes yeux tous les gens que j'avais tués, tous les combats que j'avais menés. Père lisait le livre de ma mémoire. Je me rendis compte que les anciens visionnaient aussi tout ce que je voyais : leur réaction tantôt outrée, tantôt fière ne laissait aucun doute là-dessus. Je ne pouvais rien leur cacher : ni les bonnes actions, ni mes errances.

La lecture était déjà finie. J'eus le sentiment que ce moment n'avait duré que quelques instants. Malgré la douleur que certains souvenirs avaient ravivée en moi, j'étais triste que ce temps privilégié avec mon géniteur soit déjà fini. Cependant, je sentais toujours sa présence. Le lien n'était pas rompu.

À présent, il écrivait en moi : il me livrait la vie du village pendant mon absence. Je vis Hermidœ pleurer mon départ, je la vis grandir et devenir la superbe femme qu'elle était aujourd'hui. Je vis ses rêves la nuit lorsqu'elle attendait mon retour, je vis les longues journées qu'elle passait à attendre au bord du Cercle de Jade. Je vis tous les prétendants qu'elle avait repoussés. Mais je vis aussi la mort de père : je vis son immense souffrance lors de son dernier souffle. Son ultime pensée avait été pour moi. La honte de ne pas avoir été présent en ce jour décisif pour la vie de ma famille me fit faiblir quelques instants. Aujourd'hui, je savais qu'il ne me tenait pas rancune d'avoir été absent pour son grand passage, je sentais sa fierté et sa joie de me voir au travers du cercle. Je savais désormais qu'il serait toujours là pour moi : père était devenu un ancêtre, un sage respectable qui veillerait sur le village et sur moi.

La connexion était finie. J'étais fatigué, comme usé, vidé de mon énergie vitale. Je fus même obligé de prendre appui sur un bras pour ne pas choir au milieu du cercle. J'étais épuisé par cette expérience et tout aussi triste que cela soit fini.

— N'aie crainte, Idoän le Grand, tout ceci est parfaitement normal : ton combat final est encore récent et le lien avec le Cercle de Jade est pour nous tous une épreuve épuisante. Nous avons vu ton parcours, tu mérites ton nom, celui que t'ont donné les ancêtres : tu es un noble Métoä méritant. Tu es un vrai prédateur, à présent, sois-en digne. Le village est fier de ce que tu as accompli pour notre bien à tous. Tuer ce membre de notre communauté était un mal nécessaire pour la tranquillité de notre peuple. N'aie pas honte de cela. Retourne parmi les tiens et dispense désormais ton savoir aux novices pour le bien des

Métoäs. Ton expérience est grande, elle se doit d'être partagée. Mais va, nous reparlerons de tout cela ultérieurement.

— Gildëa, ma matrice ? osais-je. Je ne l'ai point vue lors de ma connexion.

— Elle patiente chez toi, tu peux aller la rejoindre. Elle doit t'attendre avec impatience.

Je saluai les anciens respectueusement et je me précipitai à l'extérieur de l'ancre. Dehors, la foule avait considérablement augmenté. Une nuée de novices me regardait avec envie : j'avais l'impression, sans trop bien comprendre pourquoi, d'être un modèle. La foule s'écartait sur mon passage. Je ne croisais que des sourires et l'on me tapait sur l'épaule toutes les deux secondes. Je ne comprenais pas cette ferveur à mon égard : moi, je n'étais toujours que le jeune Idoän que l'on avait puni pour son offense. Mais les choses avaient changé, à présent : j'étais parti depuis longtemps et, aux yeux de tous ces gens, j'étais un prédateur, j'étais celui qui avait vaincu la menace. J'étais devenu malgré moi, et sans trop savoir pourquoi, une légende urbaine, comme disent les humains. Je compris à cet instant précis, en voyant tous ces regards admiratifs, que j'étais connu avant même d'être de retour au village. Mon statut avait définitivement changé.

C'est à ce moment-là que je l'aperçus au loin entre deux rangées de curieux : elle était sur le pas de la porte, soutenue par Hermidöe. Sa silhouette était courbée, mais c'était elle, telle que ma mémoire l'avait gardée : ma matrice m'attendait.

— Je suis de retour, mère, dis-je timidement en baissant la tête.

— Viens, mon fils, viens serrer ta vieille mère. Ce que tu es beau ! L'attente d'Hermidöe est récompensée, tu es un prédateur, mon enfant, tu seras un donné parfait pour elle. Par tous les ancêtres, ce que tu es fort, mon fils !

Nous entrâmes. Nous étions tous les trois, là, dans la bâtisse de mon enfance. Les deux femmes de mon existence étaient face à moi. Enfin

loin de cette foule qui me happait depuis mon retour. Je sentais les larmes monter en moi. Toutes ces années d'immortalité, je n'avais rêvé que de cet instant. Je l'avais rêvé avec père, mais malgré son absence, ce moment était cependant aussi beau que dans mes songes les plus doux.

Nous restâmes de nombreuses minutes à nous regarder en silence. Ce fut Hermidöe qui parla la première. Elle voulait tout savoir du monde des humains : sans moi, elle n'avait jamais eu le courage d'y aller, bien qu'elle soit une initiée depuis de nombreux cycles déjà. Elle avait juste peur de me voir et se serait sentie coupable d'être obligée de m'abandonner là-bas si cela s'était produit.

Toute la nuit durant, nous parlâmes : du village, du monde des humains, des bons moments et des difficiles aussi. Mère nous avait quittés : son âge avancé ne lui permettait plus de veiller tardivement.

Hermidöe vint se placer à mes côtés. Elle écoutait mon récit, lovée contre moi. Je n'osais pas la toucher. J'avais mûri, elle était, elle aussi, devenue une femme mûre, un peu âgée même, mais elle était tellement désirable que cela m'intimidait.

Lorsque la lumière du feu déclina dans l'âtre de la cheminée, elle m'emmena dans la chambre et nous nous allongeâmes sur la couche. Elle voulait encore entendre le monde des humains, que je lui décrive où j'avais vécu toutes ces années, ce que j'avais fait. Elle me demanda si j'avais pensé à elle, si j'avais aimé une humaine. Bien sûr que la réponse était négative, mais je ne sais plus ce que je lui répondis. Petit à petit, mon esprit fut envahi de douceur et s'enfonça dans le sommeil. Hermidöe était allongée tout contre moi, ses griffes touchaient lentement mon pelage pendant qu'elle buvait mes paroles. Ses yeux se noyaient dans les miens.

Enfin apaisé après toutes ces années de chasse, je m'endormis profondément.

Au petit matin, un bruit attira mon attention. Je me levai d'un bond, prêt à défendre chèrement ma vie s'il était nécessaire. Mère et Hermidöe rirent aux éclats devant mon attitude. J'étais debout prêt à bondir au milieu de la chambre. Mère était assise sur une chaise au bord du lit et Hermidöe y était encore allongée. Elles regardèrent d'un air complice et mère dit :

— Tu as vu, Hermidöe, comme ce beau mâle Métoä est peureux ? Un bruit de chaise de sa vieille matrice et le voilà qui bondit tel un novice voyant une sorcière. Quel beau prédateur dont tu as hérité là !

— Oui mère, répondit Hermidöe, j'ai bien fait d'attendre son retour, je suis comblée, j'ai hérité d'un guerrier redoutable. Je suis en sécurité, maintenant.

Un fou rire les gagna. J'étais la risée de cette farce. Mes années de traques allaient me jouer des tours ici. Il n'y avait aucun danger au village, mon sommeil pouvait être paisible. Il me faudrait encore quelque temps avant de redevenir serein. J'étais plus honteux que gêné, en fait : j'aurais pu, d'un geste brusque, les blesser sans m'en rendre compte.

Mère me fit signe de la suivre et m'entraîna vers la cuisine. Nous primes un petit-déjeuner copieux qu'elle avait spécialement préparé pour fêter mon retour. C'était le premier en compagnie de quelqu'un depuis bien longtemps. Je dus bien avouer que, malgré les choses succulentes qui s'étaient étalées sur la table, je passai, ce matin-là, plus de temps à regarder mes deux amours qu'à manger. Mère m'en fit d'ailleurs le reproche plusieurs fois.

Depuis mon retour, j'avais été convoqué à de nombreuses reprises dans l'autre des anciens pour évoquer mon histoire chez les humains. Plusieurs fois aussi, j'avais dû livrer mon âme au Cercle de Jade. Chaque fois, les ancêtres sondaient une partie différente de ma mémoire. Tous les crimes que j'avais commis au nom de la sécurité étaient analysés, chaque poursuite retracée.

Les venues ici étaient pour moi une épreuve : le moindre sondage de mes souvenirs, les ancêtres réveillaient en moi des moments douloureux que j'aurais aimé enfouir à jamais. Je revivais toutes les fois la scène, elle semblait aussi réelle que lorsqu'elle s'était déroulée. J'avais même parfois l'impression de sentir l'odeur du sang. À chaque séance, je ressortais exténué, comme après les combats. Ces « reconstitutions » devenaient une vraie torture pour moi.

Les anciens, au vu de ma grande expérience de chasseur, et ceci malgré ma relative jeunesse, décidèrent que dorénavant je serais chargé de l'apprentissage des novices : j'enseignerais l'art de la traque. L'étude de mes années passées chez les humains les avait persuadés que j'étais le plus qualifié pour cet enseignement. Ils disaient que les novices m'écouteraient plus facilement, moi le prédateur revenu de la mission de chez les hommes, celui qui avait été immortel de longs cycles durant. Cela confirmait ce que je pensais : j'avais été élevé au rang d'icône par tous ces jeunes. Je comprenais mieux à présent les attroupements le jour de mon retour. Même si tous ces jeunes ne m'avaient jamais vu, tous connaissaient mon nom.

Je fus donc introduit dans le cercle des anciens afin d'apprendre les méthodes d'enseignement. C'était un grand honneur : jamais un Métoä de mon âge n'avait eu le privilège de partager l'ancre des anciens. J'avais accédé à ce rang grâce à mes années d'immortalité : ici, le temps avait passé et j'étais en réalité beaucoup plus vieux que mon physique ne pouvait le laisser penser.

Mon apprentissage dura de longues semaines. Cela me rappelait l'époque de mon départ pour le monde des humains, lorsque j'étais un novice turbulent pendant les cours, trop sûr de mon savoir. Cette idée me faisait sourire : je me revoyais me faire reprendre par le maître et bougonner dans mon coin lorsque j'avais des exercices supplémentaires à effectuer. Demain, j'allais être cet enseignant parfois aimé et souvent maudit par ses élèves.

Une fois seulement depuis mon retour parmi les miens je retournai chez les humains : pour montrer à Hermidœe les beautés qui existent chez eux. Je lui avais promis de l'accompagner là-bas. Elle désirait découvrir le monde des humains et surtout elle voulait savoir où j'avais habité pendant toutes ces années d'exil. Je l'y emmenai brièvement ; je voulais, bien sûr, répondre à sa demande, elle en avait besoin, mais je ne souhaitais pas trop revivre ces années passées loin d'elle. Je voulais aussi rester discret pour que personne de mon entourage humain ne me reconnaisse malgré les années qui étaient passées.

En fait, j'évitai surtout soigneusement de passer par tous les endroits où j'avais mis fin à des vies humaines de manière trop sanglante : ces souvenirs me laissaient encore un arrière-goût amer.

Ensuite, nous parcourûmes les endroits que j'avais appréciés le plus dans le monde des humains : les montagnes de l'Himalaya, les déserts d'Afrique et d'Australie, la glace de l'Antarctique. Ces paysages, les seuls que les humains n'avaient pas encore transformés et mis à leur main, me procuraient à chaque visite un bien-être intérieur immense. Souvent, après une longue traque, je venais chercher ici le repos physique, mais surtout celui de mon âme.

Le monde des humains me paraissait presque agréable en sa compagnie. Ces endroits n'étaient plus des sanctuaires où je venais me réfugier, mais des lieux où je puisais aujourd'hui de la sérénité. Je n'étais pourtant pas entièrement à mon aise de ce côté-ci de la barrière, j'avais l'impression que l'on m'épiait, qu'« il » allait resurgir à tout moment et me bondir dessus.

Ce fut pendant ce voyage que je compris qu'Hermidœe ma douce ne me donnerait pas de descendance : son corps avait trop vieilli pour cela. J'avais été absent du village vraiment très longtemps, son corps n'était plus fertile depuis plusieurs cycles déjà. Mais ce n'était pas grave, sa présence à mes côtés me suffisait. J'acceptais de ne pas

avoir en cadeau un petit de ma donnée. J'acceptais, mais j'étais triste de savoir que c'était de ma faute, lié à mon départ, à mon erreur de jeunesse. Elle avait tout tenté en ce temps-là pour m'empêcher de faire cette bêtise : je payais aujourd'hui de ne pas l'avoir écoutée.

Nous vécûmes comme cela de longues années. J'étais devenu malgré moi la fierté du village. Moi, j'avais pourtant du mal à m'ôter de l'esprit le novice imprudent que j'avais été.

J'avais encore plus de mal à vider mes souvenirs de toutes ces années sombres que j'avais passées dans le monde des humains. Malgré le temps, mes nuits étaient restées régulièrement hantées par ces visages incrédules qu'arboraient presque tous les humains au moment où leur cerveau venait de comprendre qu'ils allaient mourir. Ces cauchemars me réveillaient encore parfois. Lorsque cela m'arrivait, Hermidœe m'enlaçait tendrement et caressait mon pelage avec amour pour me calmer. Son contact était une source de bonheur et de sécurité pour moi.

La journée, les novices m'adulaient comme si j'étais un ancêtre. À leurs yeux, je n'étais pas ce jeune impatient qui se languissait comme eux d'entrer dans le monde des initiés. Non, à leurs yeux, et aux yeux de tous d'ailleurs, j'étais Idoän le Grand, le prédateur dont le village était fier. À chaque cours sur les secrets de la chasse d'une proie, une nuée de villageois venait assister à mon enseignement. Ce n'était pas toujours aisé de se faire entendre dans le brouhaha qui montait régulièrement dans l'assistance des curieux. Il fallait même parfois qu'un ancien intervienne pour que les novices puissent voir et entendre ce que je leur disais.

Entre l'enseignement et ma vie auprès d'Hermidöe, le temps passait paisiblement. Plus jamais je n'eus à me battre pour survivre, plus jamais je n'eus à tuer d'humains. Parfois, il me semblait même que tout cela n'avait été que le fruit de mon imagination.

J'avais vieilli, je n'étais plus le jeune fougueux qui se lançait dans des combats sans trop se poser de questions. Cette époque était loin derrière moi, désormais : maintenant j'essayais d'éviter cela le plus possible. Les combats me fatiguaient physiquement de plus en plus, je subissais le poids des cycles. Me sentir vieillir m'avait déstabilisé au début, je ne ressentais pas ces effets-là lorsque j'étais immortel.

Mère est morte depuis quelques cycles maintenant. Ma tristesse a été immense lorsque ce jour sombre est arrivé. C'était le premier jour de la saison des pleurs : je hais cette saison. Nous sommes seuls à présent avec Hermidöe : la lignée de ma famille s'éteindra avec moi.

Je ne suis pas triste ou nostalgique de ma vie. Je sais que mon passage restera gravé dans l'histoire de mon village comme l'est celui de mon père devenu un ancêtre.

Après toutes ces années d'exil, je suis devenu un véritable modèle. Je n'avais jamais imaginé qu'une telle chose pourrait arriver.

Encore aujourd'hui, malgré les nombreux cycles qui se sont écoulés depuis mon retour, je suis une légende : je suis pour les miens l'Ultime Prédateur...

*Fin 1*



## – XIII bis –

*Marseille, le 13 juin 2022*

Il venait de filer dans ce labyrinthe urbain.

Alors, je me concentraï : j'allais le suivre à l'odeur de son sang. Sa plaie saignait abondamment, je ne pouvais pas perdre sa trace. Je ne *devais* pas perdre sa trace !

Ce dédale de bâtiments était infernal. Je haïssais toujours autant ces grands ensembles urbains. Je ne sais pas comment les humains peuvent aimer vivre comme cela. Je courus aussi vite que ma blessure me le permettait. Je n'arrivais cependant pas à rattraper le retard que j'avais pris à sortir de l'eau. Cela faisait plusieurs minutes déjà que je ne le voyais plus et que je ne le suivais que grâce à mes talents de traqueur. Au bout de quelques allers-retours depuis un angle de rue, il fallut que je me rende à l'évidence : il m'avait échappé encore une fois. J'enrageais.

Comment avais-je pu laisser passer une chance comme celle-là ? Malgré les nombreuses traces de sang qu'il avait laissées durant sa fuite, il m'avait échappé. Incompréhensible.

Les traces m'avaient mené jusqu'à un petit parc où elles disparaissaient. Dans un bosquet, je vis des morceaux de bois cassés et des feuillages déchirés : il s'était probablement confectionné un pansement sommaire qui lui évitait de laisser son fluide s'écouler trop abondamment. Ce Métoä était vraiment plein de ressources, je devais l'accepter une fois pour toutes. C'est pour cela qu'il n'y avait presque plus de traces au sol. Cela n'expliquait cependant pas pourquoi il m'avait distancé avant cela. Comment avait-il fait pour marcher aussi

vite avec une patte postérieure entaillée ? Il avait dû reprendre la posture du loup. Sur trois pattes, il devait encore avoir une vitesse conséquente pour peu qu'il puisse faire abstraction de la douleur. Mais ça, je n'en avais aucun doute. Au vu de la puissance dont il avait déjà fait preuve lors de nos précédentes rencontres, il savait forcément gérer sa douleur.

Je devais me résoudre à la triste vérité une fois de plus : je ne rentre-rais pas aujourd'hui. Je parcourus néanmoins une à une toutes les rues adjacentes au parc méthodiquement pour tenter de retrouver sa piste. Les premières lueurs d'une nouvelle journée pointaient dans le ciel. Avec elles, l'humidité augmentait et l'odeur âcre du bitume qui recouvre vos chemins commençait à monter. C'était trop tard ; cette odeur allait couvrir très rapidement toutes les autres et saturer mes capteurs olfactifs.

J'avais perdu.

J'avais eu, et ce pour la première fois depuis que j'étais là, l'ascendant et je venais pourtant de rater l'occasion d'en finir. Comment cela était-ce possible ? Mes capacités de chasseur étaient-elles en train de disparaître à trop vous côtoyer ?

Il serait bien temps de se torturer pour trouver les raisons de ce fiasco plus tard. Pour l'heure, la priorité était de me mettre en sécurité. Je devais trouver une cache pour guérir mes plaies avant que le jour ne se lève définitivement et qu'il me trahisse.

Je trouvai finalement refuge sous une arcade rocheuse taillée sous la route qui relie la plage au centre-ville. Cette grotte artificielle au niveau de la Corniche, le quartier mitoyen à la plage, me permit de récupérer tranquillement. Je profitai de cette cache pour dormir un peu avant que l'agitation de la journée ne m'en empêche.

À mon réveil, je récupérai des algues présentes sur les rochers affleurant l'eau pour me faire des cataplasmes, que j'appliquai sur mes plaies. J'avais appris ça dans vos livres. Bien sûr, je connaissais le pouvoir guérisseur des plantes, mais celles de votre monde étaient différentes des miennes et il m'avait fallu, au tout départ du moins, être prudent sur mes choix pour ne pas provoquer d'empoisonnement.

J'avais donc cherché, dans les livres au début et sur internet ensuite, les plantes qui avaient des vertus bénéfiques.

Je devais avouer que les livres étaient certainement l'invention que j'avais le plus aimée dans votre monde : l'écriture sur papier est un don fantastique pour la transmission du savoir. Chez moi, l'écriture était sommaire, composée de sigles plus que de réelles lettres. Je ne savais d'ailleurs pas comment j'avais su déchiffrer vos écrits en arrivant ici. Tout me semblait naturel, comme si j'avais appris cela depuis mon enfance. Encore un des mystères liés à mon arrivée ici.

J'avais lu énormément de choses sur ce que vous nommez « les médecines douces et parallèles ». Aujourd'hui je ne regrettais pas de l'avoir fait. Une fois encore, cela m'évitait d'avoir à me rendre dans un lieu de soins et ainsi devoir justifier de ce qui m'était arrivé.

Je rentrai à Paris quelques jours plus tard. Ma colère n'était toujours pas retombée. J'étais certain d'avoir laissé passer « l'occasion », la vraie, celle qui était synonyme de retour. Je n'aimais pas cela. J'avais un mauvais pressentiment. Même en pansant sa plaie, comment avait-il pu disparaître ainsi ? J'avais forcément raté quelque chose, et ce « quelque chose » pourrait bien me coûter la vie. Pourquoi son odeur s'était-elle évaporée subitement ?

Comment avait-il fait avec la blessure que je lui avais infligée ?

Son sang coulait, la sueur dégoulinait de son front, la peur suintait de tous ses pores. Que des odeurs faciles à suivre. Forcément il y avait une explication logique qui, pour l'instant, m'échappait.

De retour à mon bureau, je cherchai. Cherchai et cherchai encore. Je m'acharnai à trouver pourquoi et comment il m'avait faussé compagnie. J'y passai des jours, des semaines même, mais... Je trouvai.

Le square où j'avais perdu sa trace était connu pour accueillir des plantes endémiques au fort pouvoir absorbant. Une rareté dans le monde végétal méditerranéen aux plantes normalement très odorantes. Cette plante utilisait cette méthode pour dissimuler sa présence et ainsi survivre aux attaques animales. Une adaptation naturelle à l'environnement. J'avais été trahi par des plantes. Celles-là mêmes qui à de nombreuses reprises m'avaient aidé, m'avaient cette

fois-ci fait perdre la bataille. C'est pour cela que je ne sentais plus rien au-delà de ce square : toutes les odeurs étaient concentrées dans ce buisson et ce surplus de senteurs avait masqué sa fuite. Mes capteurs avaient été saturés et déboussolés par cet afflux de senteurs en un seul point.

Je continuai à chercher sa trace. Je devais avouer que je n'y croyais plus guère. Il allait rester caché un bon moment. Il lui fallait se remettre de la grave blessure que je lui avais infligée. Je décidai de faire une pause. Je profitai de l'été qui arrivait pour poser le droit de m'absenter : des vacances.

Je partis me ressourcer dans l'un des endroits que j'appréciais le plus dans votre monde. Je me rendis à Ayers Rock, cet immense mont solitaire situé dans le désert australien connu sous le nom aborigène de « Uluru ». Ce monument naturel est d'une magie sans égal. En une journée, sous la contrainte de votre astre solaire, il change de couleur tel le caméléon : d'ocre orangé, il passe à rouge brun en effeuillant toutes les couleurs visibles entre ces deux teintes. Ce site était sacré pour les peuples aborigènes qui peuplaient cette partie du continent océanique et je comprenais pourquoi. Une énorme spiritualité se dégageait du lieu. J'avais pu repérer lors d'un précédent voyage des peintures et dessins rupestres réalisés par leurs ancêtres cachés dans des grottes perchées sur le flan du bloc rougeâtre. Voilà pourquoi j'aimais cet endroit. Je me sentais presque chez moi dans ce lieu qui transpirait le respect des anciens. Normalement, l'escalader, c'était enfreindre les lois aborigènes. Les « Anangu », ces chasseurs locaux, vénéraient ce rocher. Il devait rester impénétrable pour les non-initiés. Certes, je n'étais pas de ce monde et encore moins de leur clan, mais je me reconnaissais dans leurs pratiques et je n'avais pas l'impression de violer le lieu. Au contraire, j'y venais pour honorer mes ancêtres et par la même occasion ceux de ce peuple qui restait un des rares ici à encore se souvenir de ses racines et respecter la mère Nature.

Je m'allongeai sur le rocher pour m'imprégner de la chaleur du soleil. Ici, les nuits étaient aussi froides que les jours étaient chauds. Il me fallait capter le plus d'énergie possible pour ne pas trop

m'affaiblir la nuit en puisant inconsidérément dans mes ressources. J'écartai les bras, fermai les yeux et tentai d'entrer en communion avec les esprits locaux. Je sentais l'énergie naturelle de la pierre granitée. J'étais bien. Loin de ma traque et loin de mes soucis. Après quelques minutes, il y eut un très léger mouvement anormal de l'air tout proche de mon membre antérieur droit. J'ouvris un œil tout doucement et j'aperçus un lézard qui se déhanchait d'avant en arrière, semblant se brûler les pattes à chaque tentative de pose sur la pierre chaude. Il s'en alla comme ça, continuant sa démarche saccadée tout du long sans se soucier de ma présence.

Le soleil filait vers de nouveaux horizons. Avec lui s'évaporait petit à petit la chaleur intense du jour. Je me recroquevillai, restant là, sur le rocher, à fixer l'horizon qui disparaissait peu à peu dans la pénombre de la nuit. En bas, le flot de touristes qui arpentait les lieux se tarissait enfin. Lorsque la nuit eut pris possession des lieux, je redescendis me désaltérer à l'une des nombreuses sources d'eau douce aux pieds du rocher. J'en profitai pour manger un Moloch, ce lézard traité de diable épineux, une proie très goûteuse. Il est vrai que ses défenses sont assez pénibles pour un prédateur ordinaire. Le problème de celui qui avait croisé mon chemin était que moi, je ne l'étais pas, ordinaire.

Je remontai sur le toit du rocher, là où personne ne me dérangerait. Je me mis à l'abri du vent, adossé à un petit monticule rocheux. Je m'endormis paisiblement. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'étais serein. Ce lieu magique avait, une fois encore, œuvré sur moi. Un bruit soudain me réveilla. Je me retrouvai en un instant debout, prêt à affronter ce qui se présenterait en face de moi. Mes yeux mirent une seconde ou deux à retrouver leur acuité totale, temps pendant lequel j'étais vulnérable. Je tournai sur moi-même pour prévenir toute attaque de dos. Le bruit se reproduisit : le blatèment d'un groupe de chameaux parqués en bas. Mon cœur tapa dans mes tempes comme s'il allait exploser. Maudits chameaux. Ces animaux étaient aussi bruyants que laids. Maudits touristes. Ces chameaux servaient à promener les touristes paresseux et à leur faire faire le tour du rock

plutôt que de marcher. Certains humains décadents, sont incapables de se déplacer sur leurs propres pattes.

Je m'assis et pris une grande respiration pour retrouver mon calme. Le froid me gagna. Ce réveil impromptu venait de me faire dépenser une énergie folle inutilement.

Je me reposai le long de mon rocher, je me callai et au bout de quelques instants, je me rendormis.

Le froid me saisit et je me tournai, espérant prendre une position qui me permettrait de limiter l'agression du vent.

Je me sentis alors projeté dans les airs, comme happé par une énorme bourrasque. Avant que je sois complètement réveillé, je me retrouvai à m'écraser sur le granit encore froid. Surpris et déboussolé par ce vol et le choc en résultant, j'ouvris les yeux en un éclair. « Il » était là devant moi. Comment était-ce possible ? Comment m'avait-il retrouvé ?

— Héhooo, le petit Métoä fait un gros dodo ? Tu pensais être à l'abri ici ? Oh, je t'ai réveillé ! Je suis désolé...

Alors que je tentais de me relever et de rassembler mes esprits, il m'envoya un violent coup de pied dans le buste. J'étais à nouveau propulsé en l'air. Ce vol en arrière se finit cette fois-ci contre une pierre. Mes fesses se plaquèrent lourdement au sol tandis que ma tête finit sa course sur la protubérance rocheuse. Le flou envahit mon regard. Je vis une ombre assombrir ma zone de vision. Instinctivement je me repliai sur moi-même tel le poussin dans sa coquille pour réduire au maximum ma surface de contact.

Mon action réflexe me sauva de douleurs violentes : ses griffes vinrent entailler le granit à quelques centimètres de mes épaules. Il se releva, furieux, en hurlant de rage : une de ses griffes était restée plantée dans la roche et avait cassé net sous la violence du choc avec la pierre.

— Comment m'as-tu retrouvé ?

— Facile, le novice, tu crois que je ne sais pas que tu es un pseudo policier caché dans un sous-sol au milieu des cartons ? Tu crois que

je t'ai attiré à Marseille comment ? Tu te crois beaucoup plus intelligent que tu ne l'es ! Je connais des humains plus doués que toi. Pauvre crédule que tu es.

La fin de sa réponse s'accompagna d'un bond vers moi. D'un coup de patte droite, j'arrivai à esquiver une partie de son attaque. Une partie seulement.

Une de ses pattes vint me lacérer le flanc droit complètement dégagé par mon propre mouvement. Il avait envoyé ses deux membres au même point d'impact, anticipant donc ma tentative de défense. Deux de ses griffes avaient transpercé mon corps et ressortaient de ma chair au niveau de mon dos.

Rien de vital ne semblait touché, mais la douleur me fit vaciller vers l'arrière. Cette semi-chute me délivra bien malgré moi de cette emprise. Je profitai de ma position au sol pour tenter de réattaquer la jambe que j'avais entaillée à Marseille, espérant rouvrir la plaie probablement encore mal cicatrisée. Je lançai ma patte postérieure gauche dans un balayage ayant pour but de faucher son appui. Peine perdue. Il bondit en arrière et mes griffes entamèrent à peine son cuir. Je me relevai et courus péniblement sur quelques pas afin de me mettre temporairement hors de sa portée. Il ne bougea pas. Il me regarda et son visage s'illumina. Il arborait à nouveau le sourire narquois qu'il avait le jour de notre première rencontre. Cela ne me plaisait pas du tout. On aurait dit qu'il regardait un trophée. Et je n'aimais pas être le trophée de quelqu'un, encore moins le sien.

Ma blessure me faisait souffrir et limitait mes mouvements : ma patte antérieure droite était quasi inutilisable. Je pouvais la bouger, mais je sentais que la force s'en était échappée. Je n'aurais plus de la capacité de le blesser avec. Il avait l'avantage et il le savait. Je n'avais aucune échappatoire sur ce rock. Pas de cache possible. La seule issue aurait été de descendre, mais c'était trop risqué avec ma blessure. Je devais aller à la confrontation, pas d'autre choix. Et cette fois-ci, je ne devais pas compter sur la venue de quiconque pour le déranger comme les autres fois. Mon salut ne pouvait venir que de moi. Et visiblement, il le savait.

Je fis un tour d'horizon rapide pour tenter de débusquer quoi que ce soit qui pourrait me servir d'arme pour le tenir à distance. Il m'avait pris en plein sommeil, par surprise et dans un endroit désert. Il savait que je commettrais une erreur et que j'allais me rendre dans un lieu loin de tout un jour ou l'autre. Ma confiance venait de me jouer un très mauvais tour. Je pensais le traquer et, en définitive, c'était lui le chasseur.

Un nouvel assaut verbal me tira vite de ma réflexion.

— Tu ne t'attendais pas à un réveil comme celui-là, hein, le novice ? Avoue. J'ai toujours été taquin, en fait. Je sais, je peux être parfois un peu trop vif pour mon entourage le matin. Remarque, c'est peut-être pour ça que je suis seul.

Ses paroles furent accompagnées d'un rire sonore et guttural qui en disait long sur ce qu'il voulait me faire. Il avait avancé au fur et à mesure qu'il parlait. Nous étions à nouveau à portée l'un de l'autre. Sa patte antérieure gauche décrivit un demi-cercle de l'extérieur vers l'intérieur et vint me frapper de plein fouet sur la plaie faite quelques instants auparavant.

Je retombai à genoux, en appui sur une patte arrière et une avant du côté blessé. Je poussai sur ces appuis sommaires et lançai ma tête de toutes mes forces dans son bas-ventre sans réfléchir. Il se plia sous mon mouvement, sa tête venant frapper mon dos sans le vouloir. Ce choc me fit lâcher prise. J'étais face contre la roche. Elle était encore fraîche de la nuit. Je n'eus pas le temps de profiter de son effet tonifiant que déjà le combat reprenait.

Il m'attrapa par la peau du dos, arrachant au passage une quantité de poils impressionnante, et me projeta à nouveau dans les airs. La hauteur à laquelle il m'avait lancé me laissa le temps de me retourner tel un félin. Je retombai sur mes quatre pattes, ce qui bien entendu comprenait donc l'avant droite. Celle-ci s'écroula sous mon poids. Mon épaule toucha le sol violemment. Je criai. Un cri de douleur certes, mais aussi un cri de colère.

La rage et l'adrénaline me firent me relever en un instant. Juste le temps de me retourner que je le voyais déjà positionné à quelques centimètres de moi. Par instinct, mes pattes se portèrent au niveau de

ma tête pour la protéger. Mes avant-pattes formaient ainsi un bouclier solide devant mon cou. Il me percuta de toute sa masse, comme le fruit qui s'écrase lorsqu'il tombe au sol. Il ne visait pas ma tête. Ses pattes passèrent de chaque côté de mon corps et se refermèrent telle une pince. Ses griffes s'enfoncèrent dans mon dos. Je les entendis frotter mes omoplates comme les miennes l'avaient fait avec le tueur de RDA.

Je ne voulais pas mourir.

Je ne devais pas mourir.

Mon cerveau refusait de mourir.

Pas aujourd'hui et certainement pas ici, dans ce lieu sacré pour les aborigènes. Je n'aurais même pas dû être là.

Sous l'effet de l'hormone qui envahissait mon système sanguin par flots, j'oubliai la douleur et frappai aussi fort que je le pouvais. Je lançai ma tête en arrière et, par un effet de levier, la projeta de toutes mes forces en avant. Comme ses pattes étaient littéralement spittées dans mes omoplates, il ne put ni reculer ni esquiver mon geste. Il était prisonnier de sa propre attaque.

Mon front entra dans sa face, emportant sur son passage le cartilage de son museau dans un fracas de coquille de noix que l'on brise. Il ôta ses griffes de mon corps et se prit le visage entre les pattes. Le cri qu'il émit résonna sur la plaine et réveilla les chameaux qui répondirent en écho par des blatètements affolés. Le coup m'avait étourdi. J'avais l'impression d'avoir tapé ma tête directement sur le granit.

Il se tenait toujours la face et je pouvais entendre son souffle rauque, typique d'une déformation nasale. Je repensai au loup que j'avais ramené à ma matrice le jour de ma rencontre avec cette saleté de sorcière.

J'avais repris mes esprits avant lui. Voulant exploiter au maximum ce léger avantage, je fondis sur lui. Je mis toutes les forces qu'il m'était possible de disposer dans cet assaut. Sentant l'onde d'air déplacée par mon mouvement, il s'accroupit. Emporté par mon élan, je passai par-dessus mon ennemi, me prenant les pattes postérieures dans son corps recroquevillé. Je basculai tête en avant, effectuant pratiquement un salto entier.

Le sol se rapprocha trop vite pour que je puisse finir une rotation complète. D'un coup de rein désespéré, je tentai de tourner sur le côté et je heurtai le sol l'épaule droite la première. Un bruit d'os que l'on pile à coup de pierre se fit entendre. J'étais au sol. Tétanisé par la douleur, j'étais dans l'incapacité de me relever. J'essayai de bouger, mais aucun muscle ne me répondit. J'étais comme paralysé. Et tout d'un coup, je ne sentis plus mes pattes postérieures.

Le Métoä se releva. Il se retourna et se dirigea en chancelant vers moi.

— Tu es un coriace, toi, articula-t-il difficilement. Pourquoi n'as-tu jamais accepté mon offre de t'allier à moi ? Nous aurions été les maîtres de ce monde. Mais non, tu n'en fais qu'à ta tête. Ta punition... te retrouver ici... ne t'a donc pas servi de leçon ? Qu'espérais-tu ? Me battre et retourner là-bas ? Pourquoi ? Pour... qui ?

— Her... mi... dõe. Ma donnée...

— Tout ça pour une vulgaire femelle ? Mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ? Rallie-toi à moi. Rejoins-moi et je te promets qu'ici tu auras toutes les femelles humaines que tu veux.

— Jamais... tu m'entends ? Jamais ! Si tu veux en finir, tue-moi, mais moi... je ne cesserai jamais de te poursuivre, jamais...

Il resta là quelques instants à me toiser. Puis il s'approcha et s'accroupit. Je n'arrivais toujours pas à bouger. Tous mes efforts étaient inutiles. Ma colonne devait être brisée. J'allais mourir aujourd'hui...

Il approcha un peu plus encore son visage du mien et me dévisagea longuement.

— Regarde... Regarde où nous en sommes. Trouves-tu normal que l'on se batte pour ces vieux fous ? Ils font partie du passé. Jeune novice, tu es brave. Idiot, mais brave ! Je te le demande une dernière fois : viens avec moi.

Je ne répondis pas. Je fixai juste son regard avec toute la haine qu'il me restait à mettre dans le mien.

D'un geste franc, il me souleva et me porta jusqu'à l'endroit où je dormais quelques minutes auparavant. Il me mit en position assise et m'appuya sur le rocher qui m'avait servi d'abri.

Il se recula et me fixa une fois de plus. Il était droit. De son visage gonflé coulait encore du sang. Son museau était complètement déformé et il respirait avec difficulté. Chaque inspiration lui extirpait une grimace trahissant la douleur que provoquait l'air quand il passait dans ses naseaux écrasés.

Il s'était figé. Il ne bougeait plus. Il ne semblait même plus respirer. Je me mis à espérer. Espérer qu'un grand chasseur tel que lui ne se contenterait pas d'une victoire comme celle-là. Qu'un guerrier puissant n'accepterait pas de gagner en ayant presque triché en m'attaquant dans mon sommeil.

Comme je l'avais lu dans un de vos livres, « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Mon esprit était trop embrumé pour me rappeler du nom de la personne qui avait écrit cela.

— Quel dommage, jeune novice... quel dommage de gâcher un tel talent. Oui, quel do....

Je n'entendis pas la fin de sa phrase.

À peine l'avais-je vu s'approcher. À peine avais-je vu ses deux pattes antérieures effectuer un geste horizontal l'une vers l'autre...

Corneille. Voilà, c'est ça, comme l'oiseau, Corneille...



## – XIV bis –

*Village Corëñoï, saison des anciens, cycle 2815, 2<sup>e</sup> lune.*

Les anciens étaient en réunion lorsque le Cercle de Jade se mit à briller et à gronder. Ce grondement discret, mais sourd, qui annonçait le retour d'un missionnaire.

Le grondement s'intensifia, une brume se forma, devenant de plus en plus dense : quelqu'un revenait bien d'une mission donnée par les ancêtres. Ils n'étaient pas nombreux à être encore à l'extérieur, il n'y avait que quelques possibilités. Ce retour était forcément celui de quelqu'un d'important qui avait accompli sa mission. Une bonne nouvelle pour le clan allait être révélée.

Un flash lumineux vert assez violent pour transpercer la brume éclata dans un bruit de tonnerre qui résonna dans tout le bâtiment. Aussitôt après jaillit le corps inerte d'Idoän. Un murmure d'étonnement et de désarroi monta des bancs où étaient placés les anciens. La surprise fut totale lorsqu'avec la disparition de la brume un second Métoä ensanglanté, le visage encore tuméfié, apparut, tenant encore la tête d'Idoän entre ses pattes.

Il réalisa plus vite que les anciens la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait à présent. Il n'eut cependant pas le temps de réagir que déjà une barrière de barreaux lumineux verts l'entourait : les ancêtres venaient, au prix d'une dépense d'énergie colossale, de matérialiser des cristaux de jade tout autour du Métoä. Il jeta avec rage la tête d'Idoän sur cette cage. Elle passa entre deux barreaux et vint terminer sa course au pied d'un ancien médusé.

Le jade se remit à briller de manière intense ; les ancêtres infligeaient une punition au Métoä. Celui-ci s'accroupit en se tenant la tête et grimaça de plus en plus. Un cri de douleur intense perça le silence qui régnait dans l'antre du consul et se propagea dans tout le village.

Le Métoä s'écroula. La cage de Jade s'estompa avant de disparaître complètement.

Un des anciens se précipita sur Idoän et constata avec effroi que ce corps et cette tête étaient bien les siens : le jeune Idoän était mort !

Il releva la tête et croisa un à un les regards incrédules des autres anciens. Ce qu'ils voyaient était impensable : Idoän avait échoué et son corps ensanglanté gisait là au milieu du Cercle de Jade. Pourtant, le Métoä était là, revenu en même temps que lui. Une telle chose ne s'était jamais produite jusqu'à présent. Idoän avait eu beaucoup plus de puissance que les anciens ne l'avaient imaginé lorsqu'ils l'avaient mis au centre du Cercle de Jade le jour de sa bêtise.

— Il va falloir annoncer cette triste nouvelle au village et à Gildëa, sa matrice, et Hermidöe, sa donnée.

— Occupons-nous dans un premier temps de ce Métoä et assurons-nous qu'il ne puisse plus nuire.

— Tu as raison. Questionnons les ancêtres pour connaître leur sentence et nous aviserons ensuite.

Avant que le Métoä ne reprenne ses esprits, les anciens avaient la réponse : il avait été privé de toute capacité à passer les fenêtres menant aux autres mondes. Désormais, il était piégé ici et était redevenu mortel.

Le Métoä commençait à reprendre ses esprits. Il se remit difficilement debout sur ces pattes, encore groggy par l'onde de choc qu'il venait de recevoir et le combat qu'il avait mené quelques minutes avant d'être projeté ici. Il ne tenta pas d'attaquer les anciens, sachant que le Cercle de Jade lui avait pris quelque chose ; il ne lui restait plus qu'à découvrir quoi. Il se sentait, au moins pour les minutes à venir, vulnérable. Il devait gagner du temps.

— Enfin, te voilà de retour, Kermïe. Tu nous auras causé bien du souci, tu sais. Je dois même avouer qu’aujourd’hui tu nous apportes à la fois une grande satisfaction, mais aussi et surtout, une grande tristesse. Ta sanglante cavale est terminée. Pour de bon, cette fois. Même dans sa mort, Idoän a réussi la mission pour laquelle il avait été envoyé : mettre fin à tes nuisances.

— Un novice ! Vous m’avez envoyé... un novice, répondit difficilement Kermïe en frappant le sol avec rage.

Le sang dégoulinait toujours de sa face déformée par le choc qu’Idoän lui avait asséné au visage.

— C’est là où a été ton erreur. Nous ne t’avons point envoyé un novice, mais un prédateur. Tu dois admettre qu’il t’a vaincu puisque tu es ici devant nous.

— Je ne vous crains pas, laissez-moi quelques minutes pour récupérer et vous allez regretter que les ancêtres aient ouvert cette cage...

— La crainte n’a rien à voir là-dedans. Tu es hors d’état de nuire à tout jamais. Les ancêtres t’ont ôté toute possibilité de franchir les fenêtres vers les autres mondes : tu es définitivement bloqué ici. Et tu découvriras bien assez vite les autres capacités qu’ils t’ont reprises puisque tu n’en étais pas digne.

— De... de quoi parles-tu, vieil homme sénile ?

— Tu es banni à compter de cet instant. Tu sais ce que cela signifie, non ?

— Quoi ? Non, ils ne peuvent pas me faire ça, je suis un grand prédateur, ce titre m’appartient, nul ne peut m’ôter ce don. Allez aux sorcières, bande de vieux fous.

La rage l’envahissait. Il essaya de bondir en direction de l’ancien qui avait pris la parole. Son saut se révéla d’une lenteur extrême et n’atteignit même pas la distance nécessaire pour toucher l’ancien.

— Ah oui, j’ai oublié de te dire... Beaucoup de choses ont changé ici depuis ton départ. Les vieux séniles évoluent. Te souviens-tu de Karinüe le Grand ? Je vois à ton regard que oui. Eh bien, imagine-toi

que c'est le père d'Idoän, le prédateur que tu viens de tuer. Ironique, non ? Tu te souviens aussi, je suppose, du respect des règles dont faisait preuve ce grand Métoä, mais aussi de ses propositions d'évolution qui parfois faisaient rire ou au contraire scandalisaient tout le monde ? Tu vas être content, toi le réformiste : il est devenu un ancêtre aujourd'hui... Oui ! Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le sentiment que tu as compris qu'effectivement je dis vrai depuis le début et que du coup mon discours ne te plaît pas. Tu n'as plus la capacité d'attaquer un autre Métoä. Les ancêtres t'ont juste laissé la capacité de te défendre contre les sorcières et celle de chasser ta nourriture.

— Vous n'êtes que des fous. Notre peuple court à sa perte avec des vieux incapables comme vous. Moi, je suis la renaissance de notre ligne. Je vais lui redonner sa gloire d'antan. Nous allons grâce à moi redevenir un peuple de conquérants. Vous allez entendre parler de moi encore et encore, j'en fais ici le serment.

— Permits-moi d'en douter, Kermie, permets-moi d'en douter... En attendant cet hypothétique jour qui ne verra jamais le soleil se lever, quitte ce village sur-le-champ. Et ne t'avise jamais de revenir sur nos terres sous peine d'être chassé comme une vulgaire proie.

Le Métoä s'exécuta. Il traversa la grand-rue du village sous le regard surpris de la foule qui s'était massée suite au cri qui avait été entendu. Qui pouvait donc être ce Métoä que personne n'avait jamais vu et qui était couvert de sang ? Les anciens étaient sortis sur le parvis du bâtiment. Ils formaient un demi-cercle. Ils se prirent les mains et levèrent les bras au ciel de manière simultanée, comme pour ériger une barrière fictive entre eux et le Métoä. La foule s'écarta du chemin du Métoä ; ils avaient compris. Cet individu venait d'être banni.

Une rumeur commença à gagner le village : qui était-il ? Qu'avait-il fait pour être banni le jour même de son arrivée au village ? Si c'était un missionnaire, que s'était-il passé ? Il y avait tant de questions auxquelles les anciens devaient apporter des réponses...

L'un d'eux traversa la place et se dirigea vers la maison de Gildëa.

Hermidöe était sortie pour, comme les autres, voir ce qui se passait. Au regard de l'ancien, elle comprit tout de suite que quelque chose de grave en liaison avec ce banni venait de se produire. L'ancien entra dans la maison en silence sans demander la permission. Hermidöe lui emboîta le pas, refermant la porte derrière elle. Tous les trois se retrouvèrent assis autour de la table.

Le silence pesant qui s'était installé dans la maison à l'ambiance feutrée fut vite rompu.

— Gildëa, Hermidöe, ma visite est liée au Métoä banni que vous venez de voir passer, vous vous en doutez.

— Mon fils ? s'avança Gildëa.

— Non, ce n'est pas lui. Mais Idoän est revenu de mission en même temps que lui, Gildëa...

Ses yeux s'ouvrirent tellement grand qu'ils semblèrent vouloir sortir de leurs orbites. Elle se mit instantanément à pleurer et fut prise de gros spasmes silencieux qui secouaient tout son corps.

— Que se passe-t-il ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? Où est Idoän ? s'enquit Hermidöe, de l'angoisse et de l'impatience dans la voix. Vous avez dit qu'il était rentré ! Où est-il ? Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ?

— Hermidöe, ce que j'ai à te dire est dur à entendre. Idoän est effectivement rentré, mais il est mort. Le Métoä que tu as vu l'a tué. C'était cela, la mission des ancêtres pour Idoän : mettre fin aux nuisances de Kermie et stopper le danger qu'il représentait pour notre race. Idoän a réussi, mais au prix de sa vie. Malgré ta douleur légitime, tu peux être fière à jamais de ton donné, Hermidöe, il a sauvé notre monde, sois-en certaine.

— Puis-je le voir ? avança doucement Gildëa.

— Nous allons le préparer pour la grande cérémonie du passage. Quand il sera prêt, nous viendrons vous chercher. Tu sais qu'il n'est pas raisonnable de le voir dans son état actuel.

— Son état actuel ? Quel état actuel ? cria Hermidöe en sanglotant.

— Gildëa t'expliquera. Maintenant, je dois y aller et annoncer au village ce qui s'est passé et ce qui va se dérouler très prochainement.

— Oui, bien sûr. Va, et merci de ta visite. Tu as été le messenger d'une bien triste nouvelle, mais je ne t'en veux point. Tu n'es que le colporteur, point l'acteur. Tu as toute ma gratitude et je sais que tu vas t'occuper comme il le faut de mon fils.

L'ancien salua les deux femmes et quitta la demeure. En refermant la porte derrière lui, il les aperçut dans les bras l'une de l'autre qui sanglotaient en silence. Gildëa passait ses mains ridées dans le pelage soyeux d'Herimidöe. Il se sentit triste à l'idée que la sentence l'ait privée de son donné et que plus jamais ce ne serait lui qui ferait ce geste de tendresse envers elle. Les ancêtres en avaient décidé ainsi... La foule s'était densifiée devant le parvis de l'autre des anciens. Tout le consul était réuni. Les explications débutèrent. Très vite, elles furent ponctuées de « oh » de « ahhh » et puis, peu après, de sanglots. Beaucoup de Métoäs adultes connaissaient le jeune Idoän lors de son départ. Bien sûr, le temps avait passé, mais la majorité se souvenait de ce jeune novice quelque peu indiscipliné, mais tellement talentueux. Un prédateur novice, cela ne s'oubliait pas.

Plusieurs jours étaient passés depuis le douloureux retour. L'ambiance était encore lourde dans tout le village. Gildëa et Herimidöe avaient dit au revoir à leur amour. Elles avaient été dignes. La tristesse était immense, mais les deux femelles avaient tenu leur rang. La cérémonie du grand passage pouvait être préparée, à présent. Une décision hors du commun avait été portée à la connaissance des anciens : les ancêtres avaient décidé d'honorer Idoän pour son sacrifice.

Le jour du grand passage était arrivé. Cette cérémonie allait être encore plus solennelle et plus grandiose qu'à l'habitude : aujourd'hui, le clan célébrait un ancêtre de plus. Une âme glorieuse allait rejoindre le Cercle de Jade.

Les ancêtres avaient décidé de glorifier Idoän le Grand en l'accueillant parmi eux. Son art développé du combat, sa ténacité dans l'adversité et son sacrifice ultime pour le bien de son peuple étaient des raisons amplement suffisantes pour qu'il règne à tout jamais sur le village et que tous les Métoäs profitent de la sagesse acquise tout au long de ses années de périple.

Le corps fut présenté à la foule.

Idoän était entouré d'une couverture confectionnée de peaux de loup, le prédateur des forêts, en hommage à ses qualités de chasseur. Il reposait sur un lit de bois sec tressé. Autour du corps étaient déposées des fleurs fraîches encore en bouton, symbole de la nouvelle vie qui allait s'ouvrir à lui. Son visage était radieux, souriant. On aurait pu croire qu'il dormait paisiblement, fatigué par une journée de traque intense.

La patte antérieure droite sortait des peaux de loup. Elle était posée sur le cœur, signe de bravoure du mort. Seul son doigt le plus long pointait, les autres étant tenus pliés par une liane tressée au moyen de feuilles de bambou. La griffe, reluisante grâce à l'onguent à base de graisse de cochon sauvage, pointait vers le ciel, montrant la direction à son âme.

Sur la place, le bûcher était prêt à recevoir l'honoré.

Le lit de bois était porté par des anciens, Gildëa ouvrant la marche et Hermidöe la fermant comme le voulait la tradition. Idoän fut déposé délicatement sur ce qui devait lui servir de véhicule pour son dernier grand chemin.

Herimidöe se pencha sur ce berceau funeste et prononça une prière pour son donné. Une prière personnelle qu'elle avait spécialement écrite pour le mâle de sa vie. Elle murmura de longues minutes. Des paroles douces et apaisantes. Des paroles que les autres n'entendaient pas. Elle disait à son donné tout l'amour qu'elle avait et qu'elle aurait toujours pour lui ; toute la fierté teintée de regrets pour ce qu'il avait accompli pour la collectivité. Les regrets qu'elle avait de ne pas avoir

un novice pour se consoler de son absence. Et surtout, elle le suppliait de bien vouloir lui parler parfois au travers du Cercle de Jade si les anciens et les ancêtres le permettaient. À la fin, sa prière fut ponctuée par un doux baiser qu'elle déposa lentement sur les lèvres de son donné.

Comme le voulait la tradition, Gildëa, sa matrice, fut la dernière à pouvoir lui parler. Il n'était pas dans l'ordre des choses pour un parent de laisser partir sa descendance. Alors, lorsque par grand malheur cela arrivait, la matrice était la dernière personne avec qui le mort devait avoir contact. Il fallait qu'il puisse se reconforter auprès de sa mère comme quand il était jeune. Ce rite permettait au défunt de partir sereinement, sans crainte. La dernière chose qu'il gardait avec lui étaient les paroles et l'odeur de sa mère... à jamais. Gildëa ne put retenir ses pleurs au moment d'embrasser pour la dernière fois son fils. Elle posa délicatement ses lèvres sur le front d'Idoän. Une larme coula le long de ses rides jusqu'au front de celui-ci. Elle se redressa et vit la goutte descendre le long du nez d'Idoän pour finir à la commissure de ses lèvres et disparaître. Elle esquissa un sourire : son fils partirait en plus avec le goût de sa mère, comme il l'avait lorsqu'il était bébé et qu'il buvait son lait. C'était une bonne chose, il aurait de beaux souvenirs désormais pour franchir la grande porte.

La place était silencieuse. Un ancien venait d'allumer le feu à la base du bûcher. Petit à petit, en symbiose avec les flammes, un chant apparaissait. Plus les flammes grandissaient et plus le chant était audible. Lorsque ces dernières atteignirent Idoän, la foule se tut. Les premiers rangs s'agenouillèrent, bientôt suivis comme par effet de cascade par l'ensemble des gens présents. Seuls les non valides ou les Métoäs trop vieux pour rester debout assez longtemps ne participaient pas à la cérémonie. C'était un honneur d'être présent et les anciens visitaient tous les Métoäs qui ne pouvaient pas se déplacer

pour leur décrire la cérémonie dès que celle-ci était achevée. Personne ne devait être exclu de ce moment important pour le village, et ce, quel qu'en soit le motif.

Les bras se levèrent et les griffes pointèrent le ciel. Chacun montrait le chemin.

Le brasier emportait l'enveloppe Métoänienne d'Idoän. Son esprit et son âme allaient pouvoir rejoindre le Cercle de Jade d'ici quelques instants. Une flamme monta plus haut que les autres. Au fur et à mesure de son irrésistible ascension, elle changeait de couleur. Le jaune et le rouge avaient laissé la place à un vert vif. La flamme disparut en un instant sous les acclamations et les chants qui reprurent d'un coup avec puissance.

Idoän s'en était allé, il n'était plus désormais parmi les Métoäs ; il était devenu un ancêtre...

Ce que la foule n'avait pas vu, mais qui n'avait pas échappé à l'ancien posté dans l'antre, c'est qu'au moment même où la flamme avait disparu, un éclair de la même couleur avait jailli de la coupole surplombant le bâtiment et transpercé le centre du Cercle de Jade. Une sphère lumineuse verte marbrée se forma au-dessus du Cercle de Jade. Elle palpita quelques secondes comme le ferait un cœur, puis elle s'estompa pour enfin disparaître complètement quelques instants après. L'ancien sortit sur le parvis et déclara à haute voix en direction de la foule qui le regardait :

— Idoän veille désormais sur nous.

La foule accueillit la nouvelle avec joie. Le temps de la tristesse était fini. À présent, la soirée était dédiée à la fête de cette nouvelle si importante pour le village : un grand prédateur veillait désormais sur la destinée du peuple.

La place devenait agitée : tout le monde s'affairait aux préparatifs du banquet d'Idoän. Après chaque cérémonie du passage, le banquet qui suivait portait le nom de celui qui venait d'être honoré.

Pendant que la majorité des anciens regagnait l'antre du consul, quelques-uns restaient aux côtés de Gildëa et d'Hermidöe. Ils attendaient que les cendres soient accessibles. Dès que cela fut le cas, l'un d'eux remplit deux bols sculptés dans du jade et les offrit aux deux femmes après en avoir scellé le couvercle avec de la cire d'abeille. Lorsqu'un Métoä était élevé au rang d'ancêtre, tout le monde devait reconnaître la famille qui avait contribué à cela. Ces bols étaient disposés dans les demeures des parents et donnés, et transmis de génération en génération. Les Métoäs en lien direct avec l' élu avaient, eux, le privilège de pouvoir vivre avec les cendres charnelles de leur défunt. Les deux femmes vivaient sous le même toit et il en serait désormais de même jusqu'à leur mort. Elles savaient toutes les deux où elles poseraient ces bols...

Pendant ce temps, les autres anciens qui s'étaient réunis dans l'antre rendaient hommage aux ancêtres, avec des incantations particulières pour le nouvel élu. Puis, ils se laissaient pénétrer à tour de rôle par le jade afin d'avoir le premier contact avec le nouvel ancêtre. Idoän leur transmet un message de bienveillance et de reconnaissance. Il transmet la requête de la prière d'Hermidöe : pouvoir lui parler au moins une fois au travers du Cercle de Jade. Hermidöe était une femelle respectueuse et respectée. Sans aucune réflexion, tous les anciens validèrent cette requête peu commune. Mais Idoän était un ancêtre peu commun : un des rares novices devenus prédateurs, et de mémoire de Métoä, le seul passé du statut de novice à celui d'ancêtre. Bien sûr, cela ne posait aucun problème, mais jamais une telle situation ne s'était produite. Le choix n'avait pas étonné les anciens. Même s'il n'était encore officiellement qu'un novice – car il n'avait jamais eu son nom cité lors d'une cérémonie des initiés – Idoän était plus vieux et plus expérimenté que beaucoup de Métoäs initiés de ce village.

Sur la table principale se trouvaient les anciens et, au centre de celle-ci, Gildëa et Hermidöe. Devant elles trônaient les deux bols de jade,

posés bien en évidence sur de petits promontoires de bois. Le banquet d'Idoän pouvait débiter.

— Métoäs, j'ai une annonce à faire officiellement avant que la soirée ne commence, déclara l'ancien à la droite de Gildëa. Un peu de silence, s'il vous plaît. Nous avons accueilli Idoän le Grand dans le cercle des anciens. Gildëa, sa matrice, et Hermidöe, sa donnée, devront à présent être respectées comme il se doit. Elles auront un accès direct aux anciens et à l'autre du consul à leur guise et sans que cela nécessite d'autorisation, comme en ont bénéficié tous les proches d'ancêtres. De plus, les ancêtres nous ont transmis un message exceptionnel. Gildëa, Hermidöe, je vous annonce que désormais plus aucun Métoä ne pourra acquérir le statut de « prédateur ». Il pourra obtenir dorénavant celui de « chasseur confirmé ». Le dernier prédateur de notre tribu est, et restera, Idoän. Gloire à Idoän l'Ultime Prédateur.

Tous les Métoäs se levèrent et scandèrent en chœur :  
« Gloire à Idoän, l'Ultime Prédateur »...

*Fin 2*





# Le monde d'Idoän

**Monde** : parallèle au monde des humains, dans une dimension accessible uniquement pour qui sait écouter la nature.

**Peuple** : Métoä. Des êtres à mi-chemin entre l'homme, le loup ou l'ours. Ils sont dotés d'un pelage épais et ont l'extrémité des doigts prolongée de griffes. Ils se déplacent en mode bipède bien que leur position primaire soit quadrupède.

**Village** : Corénoï, village principal du peuple.

**Nom** : Idoän, jeune héros de l'histoire, banni chez les humains pour une bêtise de jeunesse. Fils de Gildëa et Karinüe le Grand.

**Compagne** : Hermidöe

**Parents** : Gildëa et Karinüe le Grand

**Cycle naturel** : il est composé de cinq saisons

- *La saison des complaisances*, dédiée au rapprochement des novices ;
- *La saison des anciens*, celles où les initiés peuvent procréer ;
- *La saison des pleurs*, naissances et les morts. Pour un novice qui naît, un ancien s'éteint ;
- *La saison des rites*, celle des grandes cérémonies ;
- *La saison des troubles*, dure, violente, qui représente une épreuve.

### Cycle de vie :

- *Statut de novice* : début de la vie des Métoäs. Phase d'apprentissage.
- *Statut de donné(e)* : chaque Métoä se voit attribuer un compagnon de vie avec lequel il fondera une famille.
- *Statut d'initié* : à la fin de la période d'enseignement, lorsque le novice répond aux critères, il est nommé « initié ».
- *Statut d'ancien* : Lorsqu'avec l'âge on devient sage, on peut rejoindre le clan des anciens chargés de diriger la vie du village et du peuple.
- *Statut d'ancêtre* : Lorsqu'un Métoä s'est distingué au cours de sa vie, il est élevé au rang d'« ancêtre » à sa mort. Il devient alors une sorte de « Dieu » dont l'âme éclaire les anciens dans leurs décisions.



## Crédits

Couverture : Walter OZENNE

Correction : Vanessa du FRAT

Photo auteur : Sylvie DELCOURT

Facebook : <https://www.facebook.com/IdoanLultimePredateur/>  
<https://www.facebook.com/walter.oteur.3>

Dépôt Légal : juillet 2016

ISBN 978-2-9537844-9-7